Books printed for J. Nourse.

1. THESAURUS ELLIPSIUM LATINARUM, ſive vocum quæ in ſermone ſuppreſſæ indicantur, et ex præſtantiſſimis auctoribus illuſtrantur, cum indicibus neceſſariis. Auctore ELIA PALAIRET.

2. COMPENDIUM HISTORIÆ UNIVERSALIS ab initio mundi ad tempora Caroli magni imperatoris, conſcriptum à JOHANNE CLERICO. Editio nova prioribus correctior. 12mo.

3. Ἡ ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ. Novum Teſtamentum, cum verſione Latinâ Ariæ Montani, in quo tum ſelecti verſiculi 1900, quibus omnes Novi Teſtamenti voces continentur, aſteriſcis notantur; tum omnes & ſingulæ voces, ſemel vel ſæpius occurrentes, peculiari nota diſtinguuntur. Autore JOHANNE LEUSDEN, profeſſore. Editio nova accuratiſſime recognita. 12mo.

4. LUSUS WESTMONASTERIENSES, ſive epigrammatum & poematum minorum delectus; quibus adjicitur ſolitudo regia. Editio tertia. 12mo.

5. ANTI-LUCRETIUS, ſive de Deo et Natura, Libri novem eminentiſſimi S. R. E. cardinalis M. DE POLIGNAC opus poſthumum. 12mo.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

AVEC DES FIGURES.

TOME QUATRIEME.

A LONDRES,
Chez J. NOURSE, Libraire du ROI.
MDCCLXIX.

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE I.

Gil Blas part pour les Asturies : Il passe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado son ancien maître, il rencontre par hazard le seigneur Manuel Ordognez, administrateur de l'hôpital.

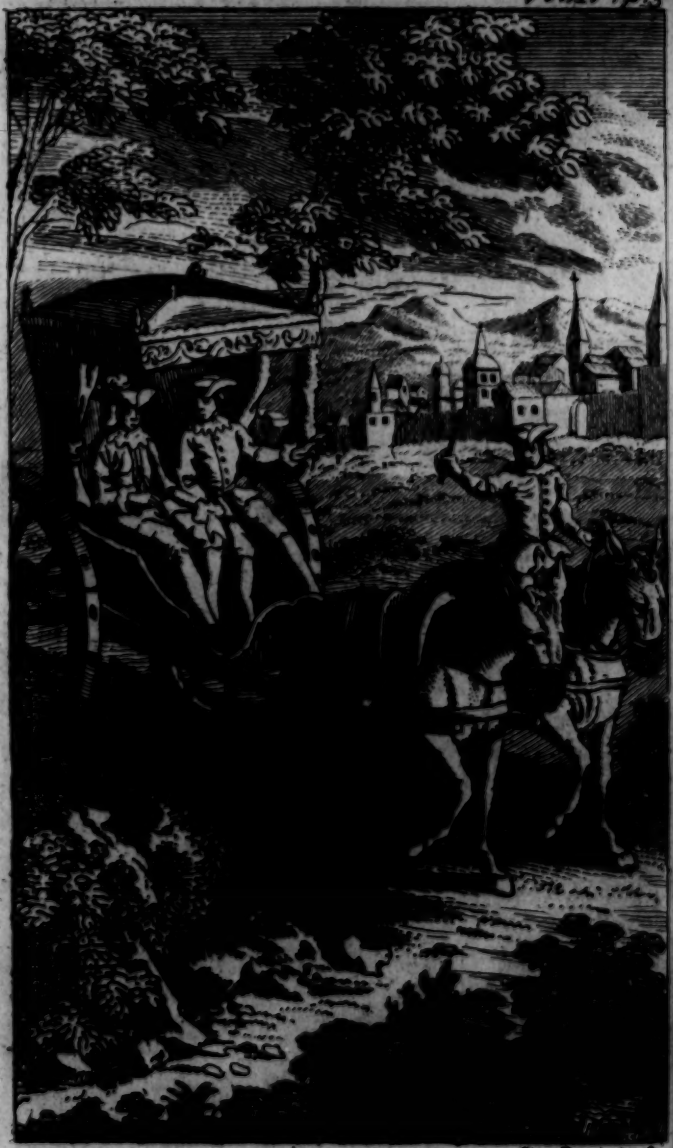
DANS le tems que je me disposois à partir de Madrid avec Scipion, pour me rendre aux Asturies, Paul V. nomma le duc de Lerme au cardinalat. Ce pape voulant établir l'inquisition dans le

royaume de Naples, revêtit de la pourpre ce ministre, pour l'engager à faire agréer au roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connoissoient parfaitement ce nouveau membre du sacré college, trouverent comme moi que l'église venoit de faire une belle acquisition.

Scipion, qui auroit mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la cour, qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le nouveau cardinal : Peut-être, me dit-il, que son éminence vous voyant hors de prison par ordre du roi, ne croira plus devoir affecter de paroître irritée contre vous ; & pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirai incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déja dégoûté de mon château de Llyrias ? Je vous l'ai déja dit, & je vous le repete, quand le duc de Lerme me rendroit ses bonnes graces, quand il m'offriroit la place même de don Rodrigue de Caldérone, je la refuserois. Mon parti est pris, je veux aller à Oviédo chercher mes parens, & me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'a qu'à me le dire ; je suis prêt à te donner la moitié de mes especes, avec quoi tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment





A. Smith sc

Comment donc, reprit mon ſecrétaire, un peu touché de ces paroles, pouvez-vous me ſoupçonner d'avoir quelque répugnance à vous ſuivre dans votre retraite ? ce ſoupçon bleſſe mon zele & mon attachement. Quoi, Scipion, ce fidele ſerviteur, qui pour partager vos peines auroit volontiers paſſé le reſte de ſes jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un ſéjour qui lui promet mille délices ! Non, monſieur, non, je n'ai point d'envie de vous detourner de votre réſolution. Il faut que je vous avoue ma malice : lorſque je vous ai conſeillé de vous montrer au duc de Lerme, c'eſt que j'ai été bien aiſe de vous ſonder, pour ſçavoir s'il ne reſtoit point encore en vous quelques ſemences d'ambition. Hé bien ! puiſque vous êtes ſi détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la cour, pour aller jouir de ces plaiſirs innocens & délicieux dont nous nous formons une ſi charmante idée.

Nous partîmes, en effet, bientôt après tous deux dans un chaiſe tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma ſuite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Hénarès, & le ſecond à Ségovie, d'où ſans m'arrêter à voir le généreux châtelain Tordéſillas, je gagnai Penafiel ſur le Duéro, & le lendemain Valladolid. A la vue de cette derniere ville, je ne pus m'empêcher de pouſſer un profond ſoupir. Mon compagnon, qui l'entendit,

m'en demanda la cauſe : Mon enfant, lui dis-je, c'eſt que j'ai long-tems exercé ici la médecine. Je n'y puis penſer tranquillement. Ma conſcience m'en fait dans ce moment de ſecrets reproches. Que dis-je, il me ſemble que tous les malades que j'ai tués, ſortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pieces. Quelle imagination ! dit mon ſecrétaire. En vérité, ſeigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier ? Voyez les plus vieux médecins ; ont-ils de pareils remords ? Oh que non ! Ils vont toujours leur train, rejettant ſur la nature les accidents funeſtes, & ſe faiſant honneur des événemens heureux.

Il eſt vrai, repris-je, que le docteur Sangrado, de qui je ſuivois fidelement la méthode, étoit de ce caractere-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt perſonnes entre ſes mains : il étoit ſi perſuadé de l'excellence de la ſaignée & de la fréquente boiſſon, qu'il appelloit ſes deux ſpécifiques pour toutes ſortes de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ſes remedes, il croyoit que les malades ne mouroient que faute d'avoir aſſez bu & d'avoir été aſſez ſaignés. Vive-dieu ! s'écria Scipion en faiſant un éclat de rire, vous me parlez-là d'un perſonnage incomparable. Si tu es curieux de le voir & de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain ſatisfaire ta curioſité, pourvu que Sangrado vive encore, & qu'il ſoit à Valladolid, ce que j'ai de la peine à croire ;

croire ; car il étoit déja vieux quand je l'ai quitté, & il s'eſt écoulé bien des années depuis ce tems-là.

Notre premier ſoin, en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes deſcendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore mort ; mais que ne pouvant plus à ſon âge faire de viſites, ni ſe donner de grands mouvemens, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres docteurs, qui s'étoient mis en réputation par une nouvelle pratique, qui ne valoit guere mieux que la ſienne. Nous réſolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour ſuivant, tant pour laiſſer repoſer nos mules que pour voir le ſeigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui ſur les dix heures du matin ; nous le trouvâmes aſſis dans un fauteuil un livre à la main. Il ſe leva ſitôt qu'il nous apperçut, vint au devant de nous d'un pas aſſez ferme pour un ſeptuagénaire, & nous demanda ce que nous lui voulions. Monſieur le docteur, lui dis-je, regardez-moi, je vous prie, attentivement. Eſt-ce que vous ne me remettez point ? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos éleves. Ne vous ſouvient-il plus d'un certain Gil Blas, qui étoit autrefois votre commenſal & votre ſubſtitut ? Quoi, c'eſt vous, Santillane, me répondit-il, en m'embraſſant d'un air affectueux ? Je ne vous aurois pas reconnu. Je ſuis bien aiſe de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre ſéparation ? Vous avez tou-

jours pratiqué la médecine. C'eſt à quoi, repris-je, j'avois aſſez de penchant; mais de fortes raiſons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado, avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous ſeriez devenu un habile médecin, pourvu que le ciel vous eût fait la grace de vous préſerver de l'amour dangereux de la chymie. Ah, mon fils! pourſuivit-il d'un ton douloureux & déclamateur, quel changement dans la médecine depuis quelques années! Vous m'en voyez ſurpris & indigné avec raiſon. On ôte à cet art l'honneur & la dignité. Cet art, qui dans tous le tems a reſpecté la vie des hommes, eſt en proie à la témérité, à la préſomption & à l'*impéritie*; car les faits parlent, & bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens: *lapides clamabunt!* On voit dans cette ville des médecins, ou ſoi-diſant tels, qui ſe ſont attelés au char de triomphe de l'antimoine: *currus triumphalis antimonii.* Des échappés de l'école de Paracelſe, des adorateurs du *kermès*, des gueriſſeurs de haſard, qui font conſiſter toute la ſcience de la médecine à ſçavoir préparer des drogues chymiques. Que vous dirai-je! Tout eſt méconnoiſſable dans leur méthode; la ſaignée du pied, par exemple, jadis ſi rare, eſt aujourd'hui preſque la ſeule qui ſoit en uſage. Les purgatifs autrefois doux & benins ſont changés en émétique & en kermès. Ce n'eſt plus qu'un cahos, où chacun ſe permet ce qu'il veut,

veut, & franchit les bornes de l'ordre & de la ſageſſe que nos premiers maîtres ont poſées.

Quelque envie que j'euſſe de rire en entendant une ſi comique déclamation, j'eus la force d'y réſiſter ; je fis plus, je déclamai contre le kermès ſans ſçavoir ce que c'étoit, & donnai au diable à tout hazard ceux qui l'ont inventé. Scipion remarquant que je m'égayois dans cette ſcene, y voulut mettre auſſi du ſien. Monſieur le docteur, dit-il à Sangrado, comme je ſuis petit neveu d'un médecin de la vieille école, qu'il me ſoit permis de me révolter avec vous contre les remedes de la chymie. Feu mon grand oncle, à qui dieu faſſe miſéricorde, étoit ſi chaud partiſan d'Hippocrate, qu'il s'eſt ſouvent battu contre les empiriques qui ne parloient pas avec aſſez de reſpect de ce roi de la médecine. Bon ſens ne peut mentir ; je ſervirois volontiers de bourreau à ces novateurs ignorans, dont vous vous plaignez avec tant de juſtice & d'éloquence. Quel déſordre ces miſérables ne cauſent-ils pas dans la ſociété civile ?

Ce déſordre, dit le docteur, va plus loin que vous ne penſez. Il ne m'a ſervi de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine ; au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens, dont la rage eſt de vouloir faire les médecins, ſe croyent capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du kermès & de l'émétique, à quoi ils joignent des ſaignées

gnées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler le kermès dans les apozemes & les potions cordiales, & les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine. Cette contagion se répand jusques dans les cloîtres. Il y a parmi les moines des freres, qui sont tout ensemble apotiquaires & chirurgiens. Ces singes de médecins s'appliquent à la chymie, & font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abregent la vie de leurs réverends peres. Enfin il y a dans Valladolid plus de soixante monasteres tant d'hommes que de filles; jugez du ravage qu'y fait le kermès avec l'émétique & la saignée du pied. Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colere contre ces empoisonneurs; je gémis avec vous, & partage vos allarmes sur la vie des hommes manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la chymie n'occasionne un jour la perte de la médecine, comme la fausse monnoye cause la ruine des états. Fasse le ciel que ce jour fatal ne soit pas prêt d'arriver!

Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paroître une vieille servante, qui apportoit au docteur une soûcoupe, sur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux caraffes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre de vin. Après qu'il eût mangé un morceau, il but un coup, où il y avoit à la vérité les trois quarts d'eau, mais

cela

cela ne le ſauva point des reproches qu'il me donnoit ſujet de lui faire. Ah, ah! lui dis-je, monſieur le docteur, je vous prends ſur le fait. Vous buvez du vin! vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boiſſon: vous qui pendant les trois quarts de votre vie, n'avez bu que de l'eau, & qui êtes cauſe que depuis dix ans je n'ai pas bu une goutte de vin; depuis quand êtes-vous devenu ſi contraire à vous même? Vous ne ſçauriez vous excuſer ſur votre âge, puiſque dans un endroit de vos écrits, vous définiſſez la vieilleſſe comme une phtiſie naturelle, qui nous deſſeche & nous conſume; que ſur cette définition vous déplorez l'ignorance des perſonnes qui appellent le vin, le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous juſtifier?

Vous me faites la guerre bien injuſtement, me répondit le vieux médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raiſon de me regarder comme un infidéle obſervateur de ma propre méthode; mais vous voyez que mon vin eſt bien trempé. Autre contradiction, lui repliquai-je, mon cher maître; ſouvenez-vous que vous trouviez mauvais que le chanoine Sedillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grace que vous avez reconnu votre erreur, & que le vin n'eſt pas une funeſte liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarraſſerent un peu notre docteur.

docteur. Il ne pouvoit nier qu'il eût défendu dans ſes livres l'uſage du vin ; mais la honte & la vanité l'empêchant de convenir que je lui faiſois un juſte reproche, il ne ſçavoit que me répondre, & il en étoit tout confus. Pour le tirer d'embarras, je changeai de matiere ; & un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir contre les nouveaux praticiens : Courage, lui dis-je, ſeigneur Sangrado ! ne vous laſſez pas de décrier le kermès, & frondez ſans ceſſe la ſaignée du pied. Si malgré votre zele & votre amour pour l'*orthodoxie* médecinale, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la diſcipline, vous aurez du moins la conſolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, mon ſecrétaire & moi, nous entretenant tous deux du caractere réjouiſſant & original de ce docteur, il paſſa près de nous dans la rue un homme de cinquante cinq à ſoixante ans, qui marchoit les yeux baiſſés, tenant un gros chapelet à la main. Je le conſidérai attentivement, & le reconnus ſans peine pour le ſeigneur Manuel Ordognez, ce bon adminiſtrateur d'hôpital, dont il eſt fait une mention ſi honorable dans le premier tome de mon hiſtoire. Je l'abordai avec de grandes démonſtrations de reſpect, en diſant : Serviteur au vénérable & diſcret ſeigneur Manuel Ordognez, l'homme du monde le plus propre à conſerver le bien des pauvres. A ces mots, il

me

me regarda fixement, & me répondit que mes traits ne lui étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit ſe rappeller où il m'avoit vu. Je n'en ſuis point étonné, repris-je. Il n'eſt pas ſurprenant que nous n'ayez pas fait attention à moi. J'allois chez vous dans le tems que vous aviez à votre ſervice un de mes amis nommé Fabrice Nunez. Ah! je m'en ſouviens préſentement, repartit l'adminiſtrateur avec un ſouris malin, à telles enſeignes que vous étiez tous deux de bons enfans; vous avez fait enſemble bien des tours de jeuneſſe. Hé! qu'eſt-il devenu ce pauvre Fabrice? Toutes les fois que je penſe à lui, j'ai de l'inquiétude ſur ſes petites affaires.

C'eſt pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au ſeigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue Fabrice eſt à Madrid, ou il s'occupe à faire des œuvres mélées. Qu'appellez-vous des œuvres mélées, me repliqua-t-il? cela me paroît équivoque. Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers & en proſe. Il fait des comédies & des romans. En un mot, c'eſt un garçon qui a du génie, & qui eſt reçu fort agréablement dans les bonnes maiſons. Mais, dit l'adminiſtrateur, comment eſt-il avec ſon boulanger? Pas ſi bien, lui répondis-je, qu'avec les perſonnes de condition; entre nous, je ne le crois pas fort riche. Oh! je n'en doute nullement, reprit Ordognez. Qu'il faſſe ſa cour aux grands ſeigneurs tant qu'il lui plaira, ſes complaiſances, ſes flatteries,

teries, ſes baſſeſſes, lui rapporteront encore moins que ſes ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez un jour à l'hôpital.

Cela pourra bien être, lui repliquai-je ; la poëſie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre ſeigneurie : il rouleroit aujourd'hui ſur l'or. Il ſeroit du moins fort à ſon aiſe, dit Manuel; je l'aimois, & j'allois en l'élevant de poſte en poſte, lui procurer dans la maiſon des pauvres un établiſſement ſolide, lorſqu'il lui prit fantaiſie de donner dans le bel eſprit. L'inſenſé ! il compoſa une comédie qu'il fit repréſenter par des comédiens qui étoient dans cette ville ; la piece réuſſit, & la tête tourna dès ce moment à l'auteur. Il ſe crut un nouveau Lope de Véga, & préférant la fumée des applaudiſſemens du public aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda ſon congé. Je voulus par compaſſion lui faire changer de ſentiment, mais je ne pus le perſuader. Je lui remontrai vainement qu'il laiſſoit l'os pour courir après l'ombre, je ne pus retenir ce fou, que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoiſſoit pas ſon bonheur, ajouta l'adminiſtrateur. Le garçon que j'ai pris après lui, pour me ſervir, en peut rendre un bon témoignage : Plus raiſonnable que Fabrice avec moins d'eſprit, il ne s'eſt uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ſes commiſſions, & qu'à me plaire. Auſſi l'ai-je pouſſé comme il le méritoit ; il remplit actuellement à l'hôpital deux emplois dont le moindre

moindre eſt plus que ſuffiſant pour faire ſubſiſter un honnête homme chargé d'une groſſe famille.

CHAPITRE II.

Gil Blas continue ſon voyage, & arrive heureuſement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ſes parens. Mort de ſon pere ; ſuites de cette mort.

DE Valladolid, nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, ſans avoir fait en chemin aucune mauvaiſe rencontre, malgré le proverbe qui dit, que les voleurs ſentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un aſſez beau coup à faire pour eux ; & deux habitans ſeulement d'un ſoûterrein nous auroient ſans peine enlevé nos doublons ; car je n'avois pas appris à la cour à devenir brave, & Bertrand, mon *Moço de mulas*, ne paroiſſoit pas d'humeur à ſe faire tuer pour défendre la bourſe de ſon maître. Il n'y avoit que Scipion qui fût un peu ſpadaſſin.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie, tout auprès de chez mon oncle le chanoine Gil Pérez. J'étois bien aiſe de m'informer dans quel état ſe trouvoient mes parens, avant que de me préſenter devant eux, & pour le ſçavoir je ne pouvois mieux m'adreſſer qu'à

l'hôte ou qu'à l'hôteſſe de ce cabaret, que je connoiſſois pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voiſins. En effet, l'hôte m'ayant reconnu après m'avoir enviſagé avec attention, s'écria : Par S. Antoine de Pade ! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. Oui vraiment, dit l'hôteſſe, c'eſt lui-même ; je le reconnois bien. Il n'a preſque point changé, c'eſt ce petit éveillé de Gil Blas, qui avoit plus d'eſprit qu'il n'étoit gros. Il me ſemble que je le vois encore, qui vient avec ſa bouteille chercher ici du vin pour le ſouper de ſon oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuſe mémoire ; mais de grace, apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon pere & ma mere ne ſont pas ſans doute dans une agréable ſituation. Cela n'eſt que trop véritable, répondit l'hôteſſe ; dans quel état fâcheux que vous puiſſiez vous les repréſenter, vous ne ſçauriez vous imaginer des perſonnes qui ſoient plus à plaindre. Le bon homme Gil Pérez eſt devenu paralytique de la moitié du corps, & n'ira pas loin, ſelon les apparences ; votre pere, qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, il eſt dans ce moment entre la vie & la mort ; & votre mere, qui ne ſe porte pas trop bien, eſt obligée de ſervir de garde à l'un & à l'autre. Telle eſt leur ſituation.

Sur ce rapport, qui me fit ſentir que j'étois fils, je laiſſai Bertrand avec mon équipage à l'hô-





a. Smith sc.

l'hôtellerie ; & ſuivi de mon ſecrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mere, une émotion que je lui cauſai, lui annonça ma préſence avant que ſes yeux euſſent démêlé mes traits : Mon fils, me dit-elle triſtement après m'avoir embraſſé, venez voir mourir votre pere ; vous venez aſſez à tems pour être frappé de ce cruel ſpectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre, où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un écuyer, touchoit à ſon dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoiſſance : Mon cher ami, lui dit ma mere, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a cauſés, & qui vous demande votre bénédiction. A ce diſcours, mon pere ouvrit des yeux, qui commençoient à ſe fermer pour jamais ; il les attacha ſur moi, & remarquant, malgré l'accablement où il ſe trouvoit, que j'étois touché de ſa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ſes mains, & tandis que je la baignois de larmes, ſans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eut attendu que mon arrivée pour rendre le dernier ſoupir.

Ma mere étoit trop préparée à cette mort, pour s'en affliger ſans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon

pere ne m'eut donné de ſa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il ſuffiſoit pour le pleurer que je fuſſe ſon fils, je me reprochois de ne l'avoir point ſecouru ; & quand je penſois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monſtre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle, que je vis enſuite étendu ſur un autre grabat, & dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avois vinrent s'offrir à mon eſprit. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, conſidere pour ton ſupplice la miſere où ſont tes parens. Si tu leur avois fait quelque part du ſuperflu des biens que tu poſſédois avant ta priſon, tu leur aurois procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, & tu aurois peut-être prolongé la vie de ton pere.

L'infortuné Gil Perez étoit retombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me ſervit de rien, de le preſſer entre mes bras, & de lui donner des témoignages de ma tendreſſe, il n'y parut pas ſenſible. Ma mere avoit beau lui dire que j'étois ſon neveu Gil Blas, il m'enviſageoit d'un air imbecile ſans répondre rien. Quand le ſang & la reconnoiſſance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant, je n'aurois pu m'en défendre en le voyant dans une ſituation ſi digne de pitié.

Pendant ce tems-là, Scipion gardoit un morne ſilence, partageoit mes peines & confondoit

fondoit par amitié ſes ſoupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mere après une ſi longue abſence voudroit m'entretenir, & que la préſence d'un homme qu'elle ne connoiſſoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part, & lui dis : Va, mon enfant, va te repoſer à l'hôtellerie, & me laiſſe ici avec ma mere. Nous allons avoir enſemble un entretien qui durera long-tems. La bonne dame, ſi tu reſtois avec nous, te croiroit peut-être de trop dans une converſation qui ne roulera que ſur des affaires de famille. Scipion ſe retira de peur de nous contraindre, & j'eus effectivement avec ma mere un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidele de ce qui nous étoit arrivé à l'un & l'autre, depuis ma ſortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit eſſuyés dans les maiſons où elle avoit été duegne, & me dit là-deſſus une infinité de choſes que je n'aurois pas été bien aiſe que mon ſecrétaire eût entendues, quoique je n'euſſe rien de caché pour lui. Avec tout le reſpect que je dois à la mémoire de ma mere, la dame étoit prolixe dans ſes récits ; elle m'auroit fait grace de trois quarts de ſon hiſtoire, ſi elle eût ſupprimé les circonſtances inutiles.

Elle finit enfin ſa narration, & je commençai la mienne. Je paſſai légerement ſur toutes mes aventures ; mais lorſque je parlai de la viſite que le fils de Bertrand Muſcada, épicier d'Oviédo, m'étoit venu faire à Madrid, je m'é-

tendis fort ſur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mere, je reçus très-mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait ſans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, ſi fier de la faveur du premier miniſtre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnoître; & quand il vous détailla nos miſeres, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les peres & les meres, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuſer leurs enfans, nous ne pûmes croire que vous euſſiez un ſi mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo juſtifie la bonne opinion que nous avions de vous, & la douleur dont je vous vois ſaiſi, acheve de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui repliquai-je; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muſcada. Lorſqu'il vint me voir, je n'étois occupé que de ma fortune; & l'ambition, qui me dominoit, ne me permettoit guere de penſer à mes parens. Il ne faut donc pas s'étonner ſi dans cette diſpoſition je fis un accueil peu gracieux à un homme, qui m'abordant d'un air groſſier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étois plus riche qu'un Juif, il venoit me conſeiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand beſoin; il me reprocha même dans des termes peu meſuré mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de ſa franchiſe, & perdant patience, je le pouſſai par les épaules hors

de

de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre ; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute, si l'épicier manquoit de politesse, & que son conseil ne laissoit pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. Malgré la colere qui me dominoit, la voix du sang se fit entendre ; je me rappellai tous mes devoirs envers mes parens ; & rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice & l'ambition. Mais dans la suite ayant été enfermé par ordre du roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade, & c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est cette maladie & ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, & qui m'ont entierement détaché de la cour. Je suis revenu de cette vie tumultueuse. Je ne respire plus que la solitude, & je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejettez pas ma priere, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, & nous vivrons là très-commodément. Vous jugez bien que je me proposois d'y mener aussi mon pere ; mais puisque le ciel en a ordonné autrement, que j'aye du moins la satisfaction

de

de poſſéder chez moi ma mere, & de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le tems que j'ai paſſé à lui être inutile.

Je vous ſçais très-bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mere, & je m'en irois avec vous ſans balancer, ſi je n'y trouvois des difficultés ; je n'abandonnerai pas votre oncle mon frere dans l'état où il eſt ; & je ſuis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner. Cependant comme la choſe merite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loiſir. Ne nous occupons préſentement que du ſoin des funerailles de votre pere. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi ; c'eſt mon ſecrétaire, il a de l'eſprit & du zele ; nous pouvons nous en repoſer ſur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint ; il étoit déja jour. Il nous demanda ſi nous n'avions pas beſoin de ſon miniſtere dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre que j'avois à lui donner. Dès qu'il ſçut de quoi il s'agiſſoit : Cela ſuffit, me dit-il, j'ai déja toute cette cérémonie arrangée dans ma tête ; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mere, de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne ſçauroit être trop modeſte pour mon époux, que toute la ville a connu pour un écuyer des plus mal-aiſés. Madame, repartit Scipion, quand

quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rabattrois pas deux maravédis. Je ne regarde-là dedans que mon maître. Il a été favori du duc de Lerme, ſon pere doit être enterré noblement.

J'approuvai le deſſein de mon ſecrétaire. Je lui recommandai même de ne point épargner l'argent; un reſte de vanité, que je conſervois encore, ſe réveilla dans cette occaſion. Je me flattai qu'en faiſant de la dépenſe pour un pere qui ne me laiſſoit aucun héritage, je ferois admirer mes manieres généreuſes. De ſon côté, ma mere, quelque contenance de modeſtie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que ſon mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui, ſans perdre de tems, alla prendre toutes les meſures néceſſaires pour rendre les funérailles ſuperbes.

Il n'y réuſſit que trop bien. Il fit des obſeques ſi magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville & les fauxbourgs; tous les habitans d'Oviédo, depuis le plus grand juſqu'au plus petit, furent choqués de mon oſtentation, & firent là-deſſus des gloſes peu honorables pour moi. Ce miniſtre fait à la hâte, diſoit l'un, a de l'argent pour enterrer ſon pere, mais il n'en avoit point pour le nourrir. Il auroit mieux valu, diſoit l'autre, qu'il eût fait plaiſir à ſon pere vivant, que de lui faire tant d'honneur après ſa mort. Enfin, les coups de langue ne me furent point épargnés; chacun lança ſon trait.

trait. Ils n'en demeurerent pas là; ils nous inſulterent Scipion, Bertrand & moi, quand nous ſortîmes de l'égliſe; ils nous chargerent d'injures, nous accablerent de huées, & conduiſirent Bertrand à l'hôtellerie à coup de pierres. Pour diſſiper la canaille, qui s'étoit attroupée devant la maiſon de mon oncle, il fallut que ma mere ſe montrât, & proteſtât publiquement qu'elle étoit contente de moi. Il y en eût d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaiſe, dans le deſſein de la briſer; ce qu'ils auroient fait indubitablement, ſi l'hôte & l'hôteſſe n'euſſent trouvé moyen d'appaiſer ces eſprits furieux, & de les détourner de leur réſolution.

Tous ces affronts qu'on me faiſoit, & qui étoient autant d'effets des diſcours que le jeune épicier avoit tenus de moi dans la ville, m'inſpirerent tant d'averſion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où ſans cela j'aurois fait peut-être un aſſez long ſéjour. Je le déclarai tout net à ma mere, qui ſe ſentant elle-même très mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régalé, ne s'oppoſa point à un ſi prompt départ. Il ne fut plus queſtion que de ſçavoir de quelle ſorte j'en uſerois avec elle. Ma mere, lui dis-je, puiſque mon oncle a beſoin de votre aſſiſtance, je ne vous preſſerai plus de m'accompagner; mais comme il ne paroît pas éloigné de ſa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre auſſitôt qu'il ne ſera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

Je

Je ne vous ferai point cette promeſſe, répondit ma mere, car je ne la tiendrois pas. Je veux paſſer le reſte de mes jours dans les Aſturies, & dans une parfaite indépendance. Ne ſerez-vous pas toujours, lui repliquai-je, maîtreſſe abſolue dans mon château ? Je n'en ſçais rien, repartit-elle ; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille ; vous l'épouſerez ; elle ſera ma bru ; je ſerai ſa belle mere, nous ne pourrons vivre enſemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier ; mais quand la fantaiſie m'en prendroit, je vous réponds, que j'obligerois bien ma femme à ſe ſoumettre aveuglément à vos volontés. C'eſt me répondre témerairement, reprit ma mere : & je demanderois caution de la caution. Je craindrois que votre complaiſance pour votre épouſe ne l'emportât ſur la force du ſang ; & je ne voudrois pas jurer que dans nos brouilleries vous ne priſſiez plutôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon ſecrétaire, en ſe mêlant à la converſation ; je crois, comme vous, que les brus dociles ſont bien rares. Cependant pour vous accorder vous & mon maître, puiſque vous voulez abſolument demeurer, vous dans les Aſturies, & lui dans le royaume de Valence, il faut qu'il vous faſſe une penſion de cent piſtoles, que je vous apporterai ici tous les ans.

Par

Par ce moyen, la mere & le fils vivront fort ſatisfaits à deux cens lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéreſſées approuverent la convention propoſée ; après quoi je payai la premiere année d'avance ; & je ſortis d'Oviédo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un ſaint Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, leſquels, après s'être enrichis hors de leurs pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance. Plus ils y feront briller de richeſſes, plus ils ſeront hais de leurs compatriotes.

CHAPITRE III.

Gil Blas prend la route du royaume de Valence, & arrive enfin à Llyrias ; deſcription de ſon château, comment il y fut reçu, & quelles gens il y trouva.

NOUS prîmes le chemin de Léon, enſuite celui de Palencia, & continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixieme à la ville de Ségorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma terre, qui n'en eſt éloignée que de trois lieues. A meſure que nous nous en approchions, je prenois plaiſir à voir mon ſecrétaire obſerver avec beaucoup d'attention

tous

tous les châteaux qui s'offroient à ſa vue, à droite & à gauche dans la campagne. Lorſqu'il en appercevoit un de grande apparence, il ne manquoit pas de me dire en me le montrant du doit : Je voudrois bien que ce fût là notre retraite.

Je ne ſçais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation ; mais ſi tu t'imagines que c'eſt une maiſon magnifique, une terre de grand ſeigneur, je t'avertis que tu te trompes furieuſement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, repréſente-toi la petite maiſon qu'Horace avoit dans le pays des Sabins près de Tibur, & qui lui fut donnée par Mécénas. Don Alphonſe m'a fait à peu près le même préſent. Tant pis, s'écria Scipion. Je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumiere. Ce n'en eſt pas tout à fait une, lui répondis-je ; mais ſouviens-toi, que je t'en ai toujours fait une deſcription très-modeſte ; & dès ce moment, tu peux juger par toi-même ſi j'en ai fait une fidele peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, & regarde ſur ſes bords auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maiſon qui a quatre petits pavillons ; c'eſt mon château.

Comment diable ! dit alors mon ſecrétaire d'un ton de voix admiratif ; c'eſt un bijou que cette maiſon ! Outre l'air de nobleſſe que lui donnent ſes pavillons, on peut dire qu'elle eſt bien ſituée, bien bâtie & entourée de pays

plus charmans que les environs même de Séville, appellés par excellence le Paradis Terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne seroit pas plus de mon goût. En vérité, je le trouve charmant. Une riviere l'arrose de ses eaux; un bois épais prête son ombrage, quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude! Ah, mon cher maître, nous avons bien la mine de demeurer ici longtems! Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois content de notre azile, dont tu ne connois pas encore tous les agrémens.

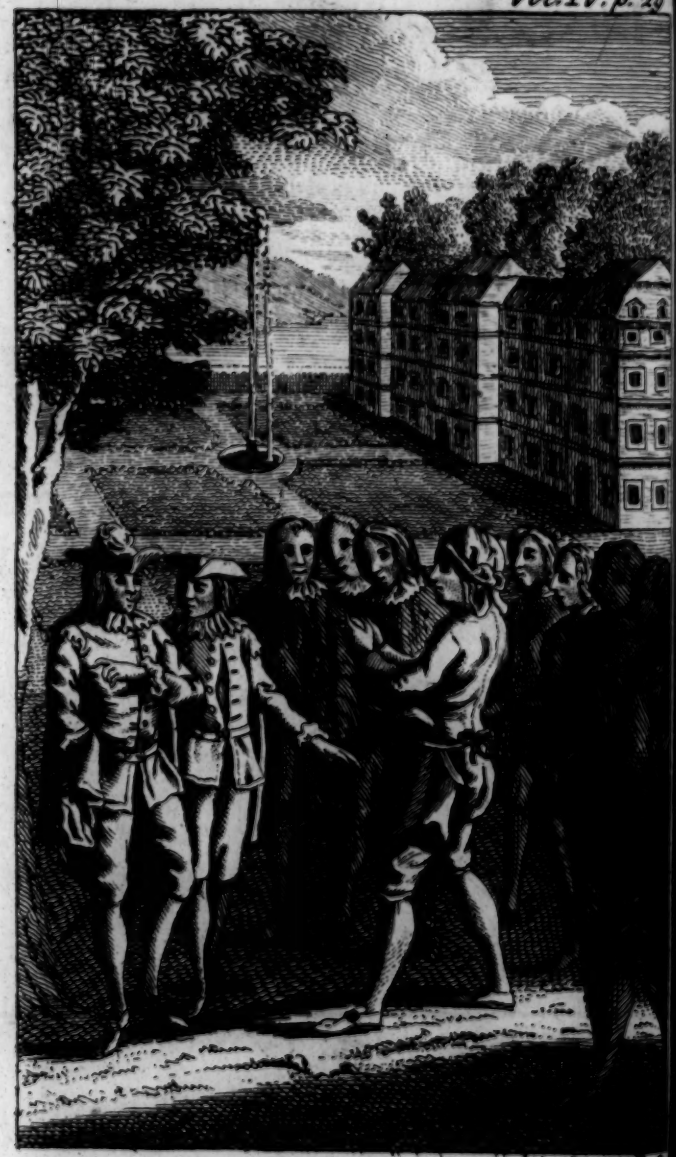
En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte, aussi-tôt que Scipion eut dit que c'étoit le seigneur Gil Blas de Santillane, qui venoit prendre possession de son château. A ce nom, si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour, où je mis pied à terre; puis m'appuyant pésamment sur Scipion, & faisant le gros dos, je gagnai une salle, où je fus à peine arrivé que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leur hommages comme à leur nouveau patron: que don César & don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me servir, l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, & ceux-là de laquais, avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux seigneurs prétendant faire tous les frais de mon menage.

nage. Le cuisinier, nommé maître Joachin, étoit le principal de ces domestiques, & portoit la parole. Il faisoit l'agréable. Il me dit qu'il avoit fait une ample provision de toutes sortes d'excellens vins ; & que pour la bonne chere, il espéroit qu'un gascon comme lui, qui avoit été six ans cuisinier de monseigneur l'archevêque de Valence, sçauroit composer des ragoûts qui piqueroient ma sensualité : Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon sçavoir-faire. Promenez vous, seigneur, en attendant le dîner ; visitez votre château ; voyez si vous le trouvez en état d'être habité par votre seigneurie.

Je laisse à penser, si je negligeai cette visite ; & Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas ; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curiosité intéressée ; & j'eus par tout occasion d'admirer la bonté que don César & son fils avoient pour moi. Je fus frappé, entre autres choses, de deux appartemens qui étoient aussi bien meublés qu'ils pouvoient l'être sans magnificence. Dans l'un il y avoit une tapisserie des Pays-Bas, avec un lit & des chaises de velours, le tout propre encore, quoique fait du tems que les Maures occupoient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans

le même goût ; c'étoit une vieille tenture de damas de Gênes jaune, avec un lit & des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets, qui dans une inventaire auroient été peu prisés, paroissoient là très-considérables.

Après avoir bien examiné toutes ces choses, nous revinmes mon secrétaire & moi dans la salle, où étoit dressée une table sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assimes, & dans le moment on nous servit une *olla podrida* si delicieuse, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence, de n'avoir plus le cuisinier qui l'avoit faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faisoit pas trouver mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date, nous présentoient de grands verres, qu'ils rempliſſoient jusqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion en étoit charmé, mais n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentoit, il me le témoignoit par des regards parlans, & je lui faisois connoître par les miens que j'étois aussi content que lui. Un plat de rôti composé de deux cailles grasses, qui flanquoient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot pourri, & acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme des affamés, & bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin, faire volup-



A Smith fc

voluptueuſement la ſieſte dans quelque endroit frais & agréable.

Si mon ſecrétaire avoit paru juſques-là fort ſatisfait de ce qu'il avoit vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Eſcurial. Il ne pouvoit ſe laſſer de le parcourir des yeux. Il eſt vrai que don Céſar, qui venoit de tems en tems à Llyrias, prenoit plaiſir à le faire cultiver & embellir. Toutes les allées bien ſablées & bordées d'orangers, un grand baſſin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomiſſoit de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diverſité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion ; mais il fut particulierement enchanté d'une longuee allée, qui conduiſoit en deſcendant toujours au logement du fermier, & que des arbres touffus couvroient de leur épais feuillage. En faiſant l'éloge d'un lieu ſi propre à ſervir d'azile contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes & nous nous aſſimes au pied d'un ormeau, où le ſommeil eut peu de peine à ſurprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en ſurſaut deux heures après, au bruit de pluſieurs coups d'eſcopettes, leſquels ſe firent entendre ſi près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes bruſquement ; & pour nous informer de la cauſe de ce bruit, nous nous rendîmes à la maiſon du fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous habitans du hameau,

qui, s'étant aſſemblés-là, tiroient & derouilloient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoiſſoient la plûpart, pour m'avoir vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'apperçurent pas plutôt, qu'ils crierent tous enſemble: Vive notre nouveau ſeigneur! qu'il ſoit le bien venu à Llyrias. Enſuite ils rechargerent leurs eſcopettes, & me régalerent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut poſſible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariſer avec eux. Je les aſſurai de ma protection. Je leur lâchai même une vingtaine de piſtoles, & ce ne fut pas, je crois, celle de mes manieres qui leur plut le moins. Après cela, je leur laiſſai la liberté de jetter encore de la poudre au vent, & je me retirai avec mon ſecrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes juſqu'à la nuit, ſans nous laſſer de voir des arbres, tant la poſſeſſion d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous.

Le cuiſinier, l'aide de cuiſine & le marmiton, n'étoient pas oiſifs pendant ce tems-là; ils travailloient à nous préparer un repas ſupérieur à celui que nous avions fait; & nous fûmes dans le dernier étonnement, lorſqu'étant entrés dans la même ſalle où nous avions dîné, nous vîmes mettre ſur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civé de lapin d'un côté, & un chapon en ragoût de l'autre. Ils

nous ſervirent enſuite pour entremêts des oreilles de cochon, des poulets marines & du chocolat à la crême. Nous bûmes copieuſement du vin de Lucene, & de pluſieurs autres ſortes de vin délicieux ; & quand nous ſentîmes que nous ne pouvions boire davantage ſans expoſer notre ſanté, nous ſongeâmes à nous aller coucher. Alors mes laquais prenant des flambeaux, me conduiſirent au plus bel appartement, où ils s'empreſſerent à me déshabiller ; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, je les renvoyai, en leur diſant d'un air de maître : Retirez vous, meſſieurs, je n'ai pas beſoin de vous pour le reſte.

Je les fis ſortir tous ; & retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, nous commençâmes par nous réjouir de l'heureux état où nous nous trouvions. On ne peut exprimer la joie que mon ſecrétaire fit éclater : Hé bien ! lui dis-je, mon ami, que penſe-tu du traitement qu'on me fait par ordre des ſeigneurs de Leyva ? Ma foi, me répondit-il, je penſe qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je ſouhaite ſeulement que cela ſoit de longue durée. Je ne le ſouhaite pas moi, lui repliquai-je : il ne me convient pas de ſouffrir que mes bienfaiteurs faſſent pour moi tant de dépenſe ; ce ſeroit abuſer de leur généroſité. De plus, je ne m'accommoderois point de valets aux gages d'autrui : je croirois n'être pas dans ma maiſon. D'ailleurs, je ne ſuis point

venu

venu ici pour vivre avec tant de fracas. Quelle folie ! Avons-nous beſoin d'un ſi grand nombre de domeſtiques ? non, il ne nous faut avec Bertrand qu'un cuiſinier, un marmiton & un laquais. Cela nous ſuffira. Quoique mon ſecrétaire n'eût pas été fâché de ſubſiſter toujours aux dépens du gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicateſſe là-deſſus ; & ſe conformant à mes ſentimens, il approuva la réforme que je voulois faire. Cela étant décidé, il ſortit de mon appartement, & ſe retira dans le ſien.

CHAPITRE IV.

Il part pour Valence, & va voir les ſeigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.

J'ACHEVAI de me déshabiller, & je me mis au lit, où ne me ſentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me repréſentai l'amitié dont les ſeigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux ; & pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnoient, je pris la réſolution de les aller trouver dès le lendemain, pour ſatisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faiſois auſſi par avance un plaiſir de revoir Séraphine, mais ce plaiſir n'étoit

pas pur ; je ne pouvois penſer ſans peine que j'aurois en même-tems à ſoutenir les regards de la dame Lorença Séphora, qui, ſe ſouvenant peut-être encore de l'aventure de ſoufflet, ne ſeroit pas fort aiſe de me revoir. L'eſprit fatigué de toutes ces idées différentes, je m'aſſoupis enfin, & ne me réveillai le jour ſuivant qu'après le lever du ſoleil.

Je fus bien-tôt ſur pied ; & tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuſter, mon ſecrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui ſe diſpoſe à partir pour Valence : je ne crois pas que tu déſapprouves mon deſſein. Je ne puis aller trop tôt ſaluer les ſeigneurs à qui je dois ma petite fortune ; chaque moment que je differe à m'acquitter de ce devoir, ſemble m'accuſer d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te diſpenſe de m'accompagner, demeure ici pendant mon abſence, je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, monſieur, répondit-il, faites bien votre cour à don Alphonſe & à ſon pere ; ils me paroiſſent ſenſibles au zele qu'on a pour eux, & très-reconnoiſſans des ſervices qu'on leur a rendus ; les perſonnes de qualité de ce caractere-là ſont ſi rares, qu'on ne peut aſſez les ménager. Je fis avertir Bertrand de ſe tenir prêt à partir ; & tandis qu'il préparoit les mules, je pris mon chocolat. Enſuite je montai dans ma chaiſe, après avoir recommandé à mes gens de regarder Scipion comme un autre moi même

même, & de ſuivre ſes ordres ainſi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures; j'allai deſcendre tout droit aux écuries du gouverneur. J'y laiſſai mon équipage, & je me fis conduire à l'appartement de ce ſeigneur, qui y étoit alors avec don Céſar ſon pere. J'ouvris la porte ſans façon, j'entrai; &, les abordant tous deux avec reſpect: Les valets, leur dis-je, ne ſe font point annoncer à leurs maîtres; voici un de vos anciens ſerviteurs, qui vient vous rendre ſes devoirs. A ces mots, je voulus me proſterner devant eux; mais ils m'en empêcherent & m'embraſſerent l'un & l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Hé bien! mon cher Santillane, me dit don Alphonſe, avez-vous été à Llyrias prendre poſſeſſion de votre terre? Oui, ſeigneur, lui répondis-je; & je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela? repliqua-t-il; a-t-elle quelque déſagrément qui vous en dégoûte? Non, par elle-même, lui-repartis-je; au contraire, j'en ſuis enchanté; tout ce qui m'en déplaît, c'eſt d'y voir des cuiſiniers d'archevêque, avec trois fois plus de domeſtiques qu'il ne m'en faut, & qui ne ſervent-là qu'à vous faire faire une dépenſe auſſi conſidérable qu'inutile.

Si vous euſſiez, dit don Céſar, accepté la penſion de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous ſerions contentés de vous donner le château tel qu'il eſt, mais vous ſçavez que vous la refuſâtes; &

nous

nous avons cru devoir faire en récompenſe ce que nous avons fait. C'en eſt trop, lui répondis-je, votre bonté doit s'en tenir au don de cette terre, qui a de quoi combler mes déſirs. Vous dirai-je tout ce que j'en penſe ? Indépendamment de ce qu'il vous en coûte, pour entretenir tant de monde, je vous proteſte que ces gens-là me gênent & m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, meſſeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laiſſer jouir à ma volonté. Je prononçai d'un air ſi vif ces dernieres paroles, que le pere & le fils, qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en uſer comme il me plairoit dans mon château.

Je les remerciois de m'avoir accordé cette liberté, ſans laquelle je ne pouvois être heureux, lorſque don Alphonſe m'interrompit, en me diſant : Mon cher Gil Blas, je vous veux préſenter à une dame, qui ſera bien aiſe de vous voir. En parlant de cette ſorte, il me prit par la main, & me mena dans l'appartement de Séraphine, qui pouſſa un cri de joie en m'appercevant. Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence, ne vous eſt pas moins agréable qu'à moi. C'eſt de quoi, répondit-elle, il doit être bien perſuadé ; le tems ne m'a point fait perdre le ſouvenir du ſervice qu'il m'a rendu ; & j'ajoute à la reconnoiſſance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je

dis

dis à madame la gouvernante, que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ſes liberateurs, en expoſant ma vie pour elle ; & après force complimens de part & d'autre, don Alphonſe m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes don Céſar, que nous trouvâmes dans une ſalle avec pluſieurs perſonnes de qualité, qui venoient dîner chez lui.

Tous ces meſſieurs me ſaluerent fort poliment ; ils me firent d'autant plus de civilités que don Céſar leur dit que j'avois été un des principaux ſecrétaires du duc de Lerme. Peut-être même que la plûpart d'entr'eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que don Alphonſe avoit obtenu le gouvernement du royaume de Valence ; car tout ſe ſçait. Quoiqu'il en ſoit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau cardinal ; les uns en faiſoient ou affectoient d'en faire de grands éloges ; & les autres ne lui donnoient que des louanges ironiques. Je jugeai bien qu'ils vouloient par-là m'engager à me répandre ſur le compte de ſon éminence, & à les égayer à ſes dépens. Je me l'imaginai du moins, & je ne fus pas peu tenté de dire ce que j'en penſois ; mais je retins ma langue ; & cette petite victoire, que je remportai ſur moi, me fit paſſer dans l'eſprit de la compagnie pour un garçon fort diſcret.

Les convives après le dîner ſe retirerent chez eux pour faire la ſieſte ; Don Céſar & ſon fils preſſés

preſſés de la même envie, s'enfermerent dans leurs appartemens.

Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avois ſouvent entendu vanter la beauté, je ſortis du palais du gouverneur dans le deſſein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint d'un air reſpectueux m'aborder en me diſant : Le ſeigneur de Santillane veut bien me permettre de le ſaluer. Je lui demandai qui il étoit. Je ſuis, me répondit-il, valet de chambre de don Céſar. J'étois un de ſes laquais dans le tems que vous étiez ſon intendant ; je vous faiſois régulierement tous les matins ma cour, & vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui paſſoit au logis. Vous ſouvient-il, par exemple, qu'un jour je vous appris que le chirurgien du village de Leyva s'introduiſoit ſecrettement dans la chambre de la dame Lorença Séphora ? C'eſt ce que je n'ai point oublié, lui repliquai-je ; mais à propos de cette duegne, qu'eſt-elle devenue ? Hélas ! repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, & mourut plus regrettée de Séraphine, que de don Alphonſe, qui parut peu touché de ſa mort.

Le valet de chambre de don Céſar, m'ayant inſtruit ainſi de la triſte fin de Séphora, me fit des excuſes de m'avoir arrêté, & me laiſſa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de ſoupirer, en me rappellant cette duegne

infortunée : & m'attendriſſant ſur ſon ſort, je m'imputai ſon malheur, ſans ſonger que c'étoit plûtot à ſon cancer qu'à mon mérite qu'on devoit l'attribuer.

J'obſervois avec plaiſir tout ce qui me ſembloit digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'archevêché occupa mes yeux agréablement, auſſi-bien que les beaux portiques de la bourſe ; mais une grande maiſon, que j'apperçus, & dans laquelle il entroit beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois-là un ſi grand concours d'hommes & de femmes ; & bientôt je fus au fait en liſant ces paroles écrites en lettres d'or, ſur une table de marbre noir qu'il y avoit au-deſſus de la porte ; *La* * *Poſada de los Repreſentantes.* Et les comédiens marquoient dans leur affiche qu'ils joueroient ce jour-là pour la premiere fois une tragédie nouvelle de don Gabriël Triaquéro.

* Les comédiens.

CHA-

CHAPITRE V.

Gil Blas va à la comédie, où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la piece. Génie du public de Valence.

JE m'arrêtai quelques momens à la porte, pour conſidérer les perſonnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des cavaliers de bonne mine, & richement habillés, & des figures auſſi plattes que mal-vêtues. J'apperçus des dames titrées qui deſcendoient de leurs caroſſes, pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, & des aventurieres qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus, de toute ſorte de ſpectateurs, m'inſpira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me diſpoſois à prendre un billet pour entrer, le gouverneur & ſon épouſe arriverent. Ils me démêlerent dans la foule, & m'ayant fait appeller, ils m'entraînerent dans leur loge, où je me plaçai derriere eux, de maniere que je pouvois facilement parler à l'un & à l'autre.

Je trouvai la ſalle remplie de monde depuis le haut juſqu'en bas, un parterre très-ſerré, & un théâtre chargé de chevaliers des trois ordres militaires. Voilà, dis-je, à don Alphonſe, un nombreuſe aſſemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il; la tragédie qu'on

va repréſenter, eſt de la compoſition de don Gabriël Triaquéro, ſurnommé Le Poëte à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence eſt en l'air : les hommes ainſi que les femmes ne s'entretiennent que de cette piece : toutes les loges ſont retenues, & le jour de la premiere repréſentation on ſe tue à la porte pour entrer ; quoique toutes les places ſoient au double, à la reſerve du parterre, qu'on reſpecte trop pour oſer le mettre de mauvaiſe humeur. Quelle rage ! dis-je au gouverneur ; cette vive curioſité du public, cette furieuſe impatience qu'il a d'entendre tout ce que don Gabriël produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poëte. N'allez pas ſi vîte, répondit don Alphonſe. Il faut être en garde contre la prévention. Le public s'aveugle quelquefois ſur des pieces où il y a de faux brillans, & il n'en connoit le prix qu'après l'impreſſion.

Dans cet endroit de notre converſation les acteurs parurent. Nous ceſſâmes auſſitôt de parler pour les écouter avec attention. Les applaudiſſemens commencerent dès la protaſe ; à chaque vers, c'étoit un *brouhaha*, & à la fin de chaque acte un battement de mains à faire croire que la ſalle s'abîmoit. Après la piece, on me montra l'auteur, qui alloit de loge en loge préſenter modeſtement ſa tête aux lauriers, dont les ſeigneurs & les dames ſe préparoient à la couronner.

Nous

Nous retournâmes au palais du gouverneur, où bientôt arriverent trois ou quatre chevaliers. Il vint auſſi deux vieux auteurs eſtimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid, qui avoit de l'eſprit & du goût. Ils avoient tous été à la comédie. Il ne fut queſtion pendant le ſouper que de la piece nouvelle. Meſſieurs, dit un chevalier de S. Jacques, que penſez-vous de cette tragédie! N'en êtes-vous pas affectés comme moi? N'eſt-ce pas-là ce qui s'appelle un ouvrage achevé? penſées ſublimes, tendres ſentimens, verſification virile, rien n'y manque. En un mot, c'eſt un poëme ſur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que perſonne en puiſſe penſer autrement, dit un cavalier d'Alcantara. Cette piece eſt pleine de tirades qu'Apollon ſemble avoir dictées, & de ſituations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à monſieur, ajouta-t-il, en adreſſant la parole au gentilhomme Caſtillan; il me paroît connoiſſeur, je parie qu'il eſt de mon ſentiment. Ne pariez point, monſieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un ſouris malin. Je ne ſuis pas de ce pays-ci: nous ne décidons point à Madrid ſi promptement. Bien loin de juger d'une piece que nous entendons pour la premiere fois, nous nous défions de ſes beautés, tant qu'elle n'eſt que dans la bouche des acteurs; quelque bien affectés que nous en ſoyons, nous ſuſpendons notre jugement juſqu'à ce que nous l'ayons lue; & véritablement, elle ne nous

fait pas toujours ſur le papier le même plaiſir qu'elle nous a fait ſur la ſcêne.

Nous examinons donc ſcrupuleuſement, pourſuivit-il, un poëme avant que de l'eſtimer ; la réputation de ſon auteur, quelque grande qu'elle puiſſe être, ne peut nous éblouir ; quand Lope de Véga même & Calderon donnoient des nouveautés, ils trouvoient des juges ſéveres dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire, qu'après avoir jugé qu'ils étoient dignes.

Oh, parbleu, interrompit le chevalier de ſaint Jacques, nous ne ſommes pas ſi timides que meſſieurs les Caſtillans. Nous n'attendons point pour décider qu'une piece ſoit imprimée. Dès la premiere repréſentation nous en connoiſſons tout le prix. Il n'eſt pas même beſoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il ſuffit que nous ſçachions que c'eſt une production de don Gabriël, pour être perſuadé qu'elle eſt ſans défaut. Les ouvrages de ce poëte doivent ſervir d'époque à la naiſſance du bon goût. Les Lopes & les Caldérons n'étoient que des apprentifs en comparaiſon de ce grand maître du théâtre. Le gentilhomme, qui regardoit Lope & Calderon comme les Sophocles & les Euripides des Eſpagnols, fut choqué de ce diſcours téméraire. Il s'échauffa. Quel ſacrilége dramatique ! s'écria-t-il, d'un ton animé. Puiſque vous m'obligez, meſſieurs, à juger ſur une premiere repréſentation, je vous dirai

que

que je ne ſuis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriël. Loin de la regarder comme un chef d'œuvre, je la trouve fort défectueuſe. C'eſt un poëme farci de traits plus brillans que ſolides. Les trois quarts des vers ſont mauvais ou mal rimés, les caracteres mal formés ou mal ſoutenus, & les penſées ſouvent très obſcures.

Les deux auteurs qui étoient à table, & qui par une retenue auſſi louable que rare, n'avoient rien dit, de peur d'être ſoupçonné de jalouſie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au ſentiment du gentilhomme; ce qui me fit juger que leur ſilence étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour les chevaliers, ils recommencerent à louer don Gabriël. Ils le placerent même parmi les dieux. Cette apothéoſe extravagante, & cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Caſtillan, qui levant les mains au ciel, s'écria tout-à-coup comme par enthouſiaſme; O divin Lope de Véga, rare & ſublime génie, qui avez laiſſé un eſpace immenſe entre vous & les Gabriëls qui voudront vous atteindre! & vous, moëlleux Caldéron, dont la douceur eſt inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels ſoient abatus par ce nouveau nourriſſon des muſes. Il ſera bienheureux, ſi la poſtérité dont vous ferez les délices, comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaiſante apoſtrophe, à laquelle perſonne ne s'étoit attendu, fit rire toute la compagnie,

pagnie, qui ſe leva de table en belle humeur, & s'en alla. On me conduiſit par ordre de don Alphonſe à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma ſeigneurie, s'étant couchée, s'endormit, en déplorant auſſi-bien que le gentilhomme Caſtillan, l'injuſtice que les ignorans faiſoient à Lope & à Caldéron.

CHAPITRE VI.

Gil Blas, en ſe promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnoître. Quel homme c'étoit que ce religieux.

COMME je n'avois pu voir toute la ville le jour précédent, je me levai & je ſortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'apperçus dans la rue un Chartreux, qui ſans doute alloit vaquer aux affaires de ſa communauté. Il marchoit les yeux baiſſés, & il avoit l'air ſi dévot, qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il paſſa fort près de moi, & je crus voir en lui don Raphaël, cet aventurier qui tient une place ſi honorable dans les deux premiers volumes de mon hiſtoire.

Je fus ſi étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine, je demeurai immobile pendant quelques momens, ce qui lui donna le tems de s'éloigner de moi. Juſte ciel!

ciel! dis-je en moi-même, vit-on jamais deux viſages plus reſſemblans ? Que faut-il que je penſe ? dois-je croire que c'eſt don Raphaël, puis-je m'imaginer que ce n'eſt pas lui ? Je me ſentis trop curieux de ſçavoir la vérité, pour en demeurer là. Je me fis enſeigner le chemin du couvent des Chartreux, où je me rendis ſur le champ, dans l'eſpérance d'y revoir mon homme quand il y reviendroit, & bien réſolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas beſoin de l'attendre pour être au fait ; en arrivant à la porte du couvent, un autre viſage de ma connoiſſance tourna mon doute en certitude. Je reconnus dans le frere portier Ambroiſe de Laméla, mon ancien valet. Vous vous imaginez bien que ce ne fut pas ſans un extrême étonnement.

Notre ſurpriſe fut égale de part & d'autre, de nous retrouver dans cet endroit. N'eſt-ce pas une illuſion ? lui dis-je, en le ſaluant. Eſt-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue ? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne me pas remettre ; ce qui eſt plus vraiſemblable ; mais conſidérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme qui tout-à-coup ſe reſſouvient d'une choſe oubliée : Ah, ſeigneur Gil Blas ! s'écria-t-il ; pardon, ſi j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu ſaint, & que je m'attache à remplir les devoirs preſcrits par nos regles, je perds inſenſiblement la mémoire de

ce

ce que j'ai vu dans le monde ; les images du ſiécle s'effacent de mon ſouvenir.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir après dix ans ſous un habit ſi reſpectable. Et moi, me répondit-il, j'ai honte d'en paroître vêtu devant un homme, qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche ſans ceſſe. Helas ! ajouta-t-il en pouſſant un ſoupir, pour être digne de le porter, il faudroit que j'euſſe toujours vécu dans l'innocence. A ce diſcours, qui me charme, lui repliquai-je, Mon cher frere, on voit clairement que le doigt du ſeigneur vous a touché. Je le répete, j'en ſuis ravi, & je meurs d'envie d'apprendre de quelle maniere miraculeuſe vous êtes entrés dans la bonne voie, vous & don Raphaël; car je ſuis perſuadé que c'eſt lui que je viens de rencontrer dans la ville habillé en Chartreux. Je me ſuis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, & je ſuis venu ici l'attendre, pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Laméla ; c'eſt don Raphaël lui-même que vous avez vu ; & quant au détail que vous demandez, le voici : Après nous être ſéparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes le fils de Lucinde & moi la route de Valence dans le deſſein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hazard voulut un jour que nous entraſſions dans l'égliſe des Chartreux dans le tems que les religieux pſalmodioient dans le

chœur,

chœur. Nous nous attachâmes à les conſidérer, & nous éprouvâmes que les méchans ne peuvent ſe défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient dieu, leur air mortifié & détaché des plaiſirs du ſiécle, de même que la ſérénité qui regnoit ſur leurs viſages, & qui marquoit ſi bien le repos de leurs conſciences.

En faiſant ces obſervations, nous tombâmes l'un & l'autre dans une rêverie, qui nous devint ſalutaire. Nous comparâmes en nous-mêmes nos mœurs avec celles de nos bons religieux, & la différence que nous y trouvâmes, nous remplit de trouble & d'inquiétude. Laméla, me dit don Raphaël, lorſque nous fûmes hors de l'égliſe, comment te ſens-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi, je ne puis te le céler : je n'ai pas l'eſprit tranquile. Des mouvemens, qui me ſont inconnus, m'agitent ; & pour la premiere fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je ſuis dans la même diſpoſition, lui répondis-je ; les mauvaiſes actions que j'ai faites ſe ſoulevent dans cet inſtant contre moi ; & mon cœur, qui n'avoit jamais ſenti de remords, en eſt préſentement déchiré. Ah, cher Ambroiſe, reprit mon camarade, nous ſommes deux brebis égarées, que le pere céleſte par pitié veut ramener au bercail ! C'eſt lui, mon enfant, c'eſt lui qui nous appelle. Ne ſoyons point ſourds à ſa voix, renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, & commençons dès

dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut ; il faut passer le reste de nos jours dans ce couvent, & les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frere Ambroise ; & nous formâmes la généreuse résolution de nous faire Chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adressâmes au pere prieur, qui ne sçut pas si-tôt notre dessein, que pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules, & traiter comme des religieux pendant une année entiere. Nous suivîmes les regles avec tant d'exactitude & de constance, qu'on nous reçut parmi les novices ; nous étions si contents de notre état, & si pleins d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession ; après quoi don Raphaël ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux pere qui étoit alors procureur. Le fils de Lucinde, qui ne respiroit que le recueillement intérieur, auroit mieux aimé employer tout son tems à la priere ; mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraison au besoin qu'on avoit de lui. Il acquit une si parfaite connoissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur, qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi ; & l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos peres, qui louent fort sa conduite dans l'administration

niſtration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que malgré le ſoin dont il eſt chargé de recueillir nos revenus, il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laiſſent-elles un moment de repos, il ſe plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'eſt un des meilleurs ſujets de ce monaſtere.

J'interrompis dans cet endroit Laméla, par un tranſport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël, qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce ſaint procureur que j'attendois avec impatience. En même-tems je courus au devant de lui, & je le tins pendant quelques momens embraſſé. Il ſe prêta de bonne grace à l'accolade; & ſans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur: Dieu ſoit loué, ſeigneur de Santillane! dieu ſoit loué du plaiſir que j'ai de vous revoir! En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part poſſible à votre bonheur. Le frere Ambroiſe m'a raconté l'hiſtoire de votre converſion, & ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus, qui doivent jouir d'une éternelle félicité!

Deux miſérable tels que nous, repartit le fils de Lucinde, d'un air qui marquoit beaucoup d'humilité, ne devroient pas concevoir une pareille eſpérance; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grace auprès du pere

des miſéricordes. Et vous, ſeigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne ſongez-vous pas auſſi à mériter qu'il vous pardonne les offenſes que vous lui avez faites ? quelles affaires vous amenent à Valence ? n'y rempliriez vous point par malheur quelque emploi dangereux ? Non, dieu merci, lui répondis-je, depuis que j'ai quitté la cour, je mene une vie d'honnête homme ; tantôt dans une terre qui j'ai à quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaiſirs de la campagne ; & tantôt je viens me réjouir avec le gouverneur de Valence, qui eſt mon ami, & que vous connoiſſez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'hiſtoire de don Alphonſe de Leyva. Ils l'écouterent avec attention ; & quand je leur dis que j'avois porté de la part de ce ſeigneur à Samuël Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés, Laméla m'interrompit, & adreſſant la parole à Raphaël : Pere Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là, ce bon marchand ne doit plus ſe plaindre d'un vol, qui lui a été reſtitué avec uſure, & nous devons tous deux avoir la conſcience bien en repos ſur cet article. Effectivement, dit le ſaint procureur, le frere Ambroiſe & moi, avant que d'entrer dans ce couvent, nous fîmes ſecrettement tenir quinze cens ducats à Samuël Simon, par un honnête eccléſiaſtique, qui voulut bien ſe donner la peine d'aller à Xelva faire cette reſtitution ; tant pis pour Samuël, s'il a été capable de toucher

toucher cette ſomme, après avoir été rembourſé du tout par le ſeigneur de Santillane. Mais, leur dis-je, vos quinze cens ducats lui ont-ils été fidelement remis ? Sans doute, s'écria don Raphaël, je répondrois de l'intégrité de l'eccléſiaſtique, comme de la mienne. J'en ſerois auſſi la caution. dit Laméla ; c'eſt un ſaint prêtre accoutumé à ces ſortes de commiſſions, & qui a eu pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens. Cela étant, repris-je, il ne faut pas douter que la reſtitution n'ait été faite avec une ſcrupuleuſe fidélité.

Notre converſation dura quelque tems encore ; enſuite nous nous ſeparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du ſeigneur, & moi, en me recommandant à leurs bonnes prieres. J'allai ſur le champ trouver don Alphonſe : Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien ; je quitte deux vénérables Chartreux de votre connoiſſance ; l'un ſe nomme le pere Hilaire, & l'autre le frere Ambroiſe. Vous vous trompez, me répondit don Alphonſe, je ne connois aucun Chartreux. Pardonnez-moi, lui repliquai-je ; vous avez vu à Xelva le frere Ambroiſe commiſſaire de l'inquiſition, & le pere Hilaire greffier. O ciel ! s'écria le gouverneur avec ſurpriſe : ſeroit-il poſſible que Raphaël & Laméla fuſſent devenus Chartreux ! Oui vraiment, lui répondis-je, il y a déja quelques

années qu'ils ont fait profession. Le premier est procureur de la maison, & le second est portier. L'un est maître de la caisse, & l'autre de la porte.

Le fils de don César rêva quelques momens, puis branlant la tête ; Monsieur le commissaire de l'inquisition & son greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Cela peut être, lui répondis-je. Pour moi, qui les ai entretenus, je vous avouerai que je juge d'eux plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs : mais selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. Cela se peut, reprit don Alphonse ; il y a bien des libertins qui après avoir scandalisé le monde par leurs déreglemens, s'enferment dans les cloîtres, pour en faire une rigoureuse pénitence : je souhaite que nos deux moines soient de ces libertins-là.

Hé ! pourquoi, lui dis-je, n'en seroient-ils pas ? ils ont volontairement embrassé l'état monastique, & il y a déja long-tems qu'ils vivent en bons religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le gouverneur. Je n'aime pas que la caisse du couvent soit entre les mains de ce pere Hilaire, dont je ne puis m'empêcher de me défier ; quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aventures, je tremble pour les Chartreux. Je veux croire avec vous, qu'il a pris le froc de très-bonne foi, mais la vue de

l'or

l'or peut réveiller ſa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave une yvrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de don Alphonſe fut pleinement juſtifiée peu de jours après; le pere procureur & le frere portier diſparurent avec la caiſſe. Cette nouvelle, qui ſe répandit auſſitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui ſe réjouiſſent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur & moi, nous plaignîmes les Chartreux, ſans nous vanter de connoître les deux apoſtats.

CHAPITRE VII.

Gil Blas retourne à ſon château de Llyrias, de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, & de la réforme qu'ils firent dans leur domeſtique.

JE paſſai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les comtes & les marquis. Spectacles, bals, concerts, feſtins, converſations avec les dames; tous ces amuſemens me furent procurés par monſieur & par madame la gouvernante, auxquels je fis ſi bien ma cour qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Llyrias. Ils m'obligerent même auparavant de leur promettre de me partager entre eux & ma ſolitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hyver à Valence, & pendant l'été dans mon château.

Après cette convention, mes bienfaiteurs me laiſſerent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits. Je repris donc le chemin de Llyrias, fort ſatisfait de mon voyage.

Scipion, qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir ; & je redoublai ſa joie par la fidele relation que je lui fis de tout ce qui m'étoit arrivé. Et toi, mon ami, lui dis je enſuite, quel uſage as-tu fait ici des jours de mon abſence ? T'es tu bien diverti ? Autant, répondit-il, que le peut faire un ſerviteur, qui n'a rien de ſi cher que la préſence de ſon maître. Je me ſuis promené en long & en large dans nos petits états ; tantôt aſſis ſur le bord de la fontaine qui eſt dans le bois, j'ai pris plaiſir à contempler la beauté de ſes eaux, qui ſont auſſi pures que celles de la fontaine ſacrée dont le bruit faiſoit retentir la vaſte forêt d'Albunea ; & tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les fauvettes & les roſſignols. Enfin j'ai chaſſé, j'ai pêché, & ce qui m'a plus ſatisfait encore que tous ces amuſemens, j'ai lu pluſieurs livres auſſi utiles que divertiſſans.

J'interrompis avec précipitation mon ſecrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit il, dans une belle bibliothéque qu'il y a dans ce château, & que maître Joachim m'a fait voir. Hé! dans quel endroit, repris je, peut-elle être cette prétendue bibliothéque ? N'avons nous pas viſité toute la maiſon le jour de notre ar-

arrivée ? Vous vous l'imaginez, me repartit-il ; mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, & que nous oubliâmes le quatrieme. C'eſt-là que don Céſar, lorſqu'il venoit à Llyrias, employoit une partie de ſon tems à la lecture. Il y a dans cette bibliothéque de très bons livres, qu'on vous a laiſſés comme une reſſource aſſurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs, & nos bois de feuilles, n'auront plus de quoi vous en préſerver. Les ſeigneurs de Leyva n'ont pas fait les choſes à demi : ils ont ſongé à la nourriture de l'eſprit, auſſi-bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me cauſa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrieme pavillon, qui m'offrit un ſpectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je réſolus à l'heure même de faire mon appartement, comme don Céſar en avoit fait le ſien. Le lit de ce ſeigneur y étoit encore avec tous les ameublemens ; c'eſt-à-dire, une tapiſſerie à perſonnages, qui repréſentoient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre, je paſſai dans un cabinet, où regnoient tout autour des armoires baſſes, remplies de livres, ſur leſquelles étoient les portraits de nos rois. Il y avoit auprès d'une fenêtre, d'où l'on découvroit une campagne toute riante, un bureau d'ébeine devant un grand ſopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la bibliothéque. Elle étoit compoſée de philoſophes,

ſophes, de poëtes, d'hiſtoriens, & d'un grand nombre de romans de chevalerie. Je jugeai que don Céſar aimoit cette derniere ſorte d'ouvrages, puiſqu'il en avoit fait une ſi grande proviſion. J'avouerai à ma honte que je ne haïſſois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles ſont tiſſues; ſoit que je ne fuſſe pas alors un lecteur à y regarder de ſi près, ſoit que le merveilleux rende les Eſpagnols trop indulgens. Je dirai néanmoins pour ma juſtification, que je prenois plus de plaiſir aux livres de morale enjouée; & que Lucien, Horace, Eraſme devinrent mes auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion, lorſque j'eus parcouru des yeux ma bibliothéque, voilà de quoi nous amuſer; mais avant toutes choſes, nous en avons une autre à faire. Il faut réformer notre domeſtique. C'eſt un ſoin, me dit-il, que je veux vous épargner. Pendant votre abſence, j'ai bien étudié vos gens, & j'oſe me vanter de les connoître. Commençons par maître Joachim; je le crois un parfait fripon; & je ne doute point qu'il n'ait été chaſſé de l'archevêché pour des fautes d'arithmétique qu'il aura faites dans ſes mémoires de dépenſes. Cependant, il faut le conſerver pour deux raiſons; la premiere, c'eſt qu'il eſt bon cuiſinier; la ſeconde, c'eſt que j'aurai toujours l'œil ſur lui; j'épierai ſes actions, & il faudra qu'il ſoit bien fin ſi j'en ſuis la dupe. Je lui dis hier que vous aviez deſſein

deſſein de renvoyer les trois quarts de vos domeſtiques, & je remarquai que cette nouvelle lui fit de la peine. Il me témoigna même que ſe ſentant porté d'inclination à vous ſervir, il ſe contenteroit de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui, plutôt que de vous quitter; ce qui me fait ſoupçonner qu'il a dans ce hameau quelque petite fille dont il voudroit bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de cuiſine, pourſuivit-il, c'eſt un yvrogne, & le portier, un brutal dont nous n'avons pas beſoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puiſque nous avons ici des fuſils, de la poudre & du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui eſt Arragonois, & qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-là; tous les autres ſont de ſi mauvais ſujets, que je ne vous conſeillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de valets.

Après avoir amplement déliberé ſur cela, nous réſolûmes de nous en tenir au cuiſinier, au marmiton, à l'Arragonois, & de nous défaire honnêtement de tout le reſte: ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques piſtoles que Scipion tira de notre coffre fort, & leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château; nous reglâmes les fonctions de chaque domeſtique, & nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me ſerois volontiers

lontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon ſecrétaire, qui aimoit les ragoûts & les bons morceaux, n'étoit pas un homme à laiſſer inutile le ſçavoir-faire de maître Joachim. Il le mit ſi bien en œuvre, que nos dînés & nos ſoupés devinrent des répas de Bernardins.

CHAPITRE VIII.

Des amours de Gil Blas, & de la belle Antonia.

DEux jours après mon retour de Valence à Llyrias, Baſile le laboureur, mon fermier, vint à mon levé me demander la permiſſion de me préſenter Antonia ſa fille, qui ſouhaitoit, diſoit-il, avoir l'honneur de ſaluer ſon nouveau maître. Je lui répondis que cela me feroit plaiſir. Il ſortit & revint bientôt avec la belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithete à une fille de ſeize à dix-huit ans, qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint & les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoit vêtue que de ſerge, mais une riche taille, un port majeſtueux, & des graces qui n'accompagnent pas toujours la jeuneſſe, relevoient la ſimplicité de ſon habillement. Elle n'avoit point de coëffure ; ſes cheveux étoient ſeulement noués par derriere, avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lor-



A. Smith sc.

Lorſque je la vis entrer dans ma chambre, je fus auſſi frappé de ſa beauté, que les paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angelique, lorſque cette princeſſe parut devant eux. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aiſé, & lui dire des choſes flatteuſes; au lieu de féliciter ſon pere ſur le bonheur d'avoir une ſi charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit; je ne pus prononcer un ſeul mot. Scipion, qui s'apperçut de mon déſordre, prit pour moi la parole, & fit les frais des louanges que je devois à cette aimable perſonne. Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre & en bonnet de nuit, elle me ſalua ſans être embarraſſée de ſa contenance, & me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon ſecrétaire, Baſile & ſa fille ſe faiſoient réciproquement des civilités, je revins à moi; & comme ſi j'euſſe voulu compenſer le ſtupide ſilence que j'avois gardé juſques-là, je paſſai d'une extrémité à l'autre; je me répandis en diſcours galans, & parlai avec tant de vivacité, que j'allarmai Baſile, qui me conſidérant déja comme un homme qui alloit tout mettre en uſage pour ſéduire Antonia, ſe hâta de ſortir de mon appartement, dans la réſolution peut-être de la ſouſtraire à mes yeux pour jamais.

Scipion ſe voyant ſeul avec moi, me dit en ſouriant: Seigneur de Santillane, autre reſſource

ſource pour vous contre l'ennui. Je ne ſçavois pas que votre fermier eut une fille ſi jolie; je ne l'avois point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand ſoin de la tenir cachée, & je lui pardonne. Malepeſte, voilà un morceau bien friand! Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire qu'on vous le diſe; elle vous a d'abord ébloui. Je m'en ſuis apperçu. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah, mon enfant, j'ai cru voir une ſubſtance céleſte! elle m'a tout-à-coup embraſé d'amour; la foudre eſt moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me raviſſez, reprit mon ſecrétaire avec tranſport, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquoit une maîtreſſe pour jouir d'un parfait bonheur dans votre ſolitude. Grace au ciel! vous y avez préſentement toutes vos commodités. Je ſçais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Baſile, mais c'eſt mon affaire; & je prétends avant trois jours vous procurer un entretien ſecret avec Antonia. Monſieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole quelque talent que vous ayez pour les amoureuſes négociations. Mais c'eſt ce que je ne ſuis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille, qui me paroît mériter que j'aye d'autres ſentimens pour elle. Ainſi, loin d'exiger de votre zele

que

que vous m'aidiez à la déshonorer, j'ai deſſein de l'épouſer par votre entremiſe, pourvu que ſon cœur ne ſoit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendois pas, dit-il, à vous voir prendre ſi bruſquement le parti de vous marier. Tous les ſeigneurs de village à votre place n'en uſeroient pas ſi honnêtement; ils n'auroient ſur Antonia des vues légitimes, qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reſte, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour; au contraire, je l'approuve fort. La fille de votre fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire, ſi elle peut vous donner un cœur tout neuf & ſenſible à vos bontés. C'eſt, ajouta-t-il, ce que je ſçaurai dès aujourd'hui par la converſation que j'aurai avec ſon pere, & peut-être avec elle.

Mon confident étoit un homme exact à tenir ſes promeſſes. Il alla voir ſecrettement Baſile, & le ſoir il vint me trouver dans mon cabinet, où je l'attendois avec une impatience mêlée de crainte. Il avoit un air gai, dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton viſage riant, tu viens m'annoncer que je ſerai bientôt au comble de mes déſirs. Oui, mon cher maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Baſile & ſa fille; je leur ai déclaré vos intentions. Le pere eſt ravi que vous ayez envie d'être ſon gendre; & je puis vous aſſurer que vous êtes du goût d'Antonia. O ciel! interrompis-je, tout tranſpor-

té de joie. Quoi, j'aurois le bonheur de plaire à cette aimable perſonne ? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déja. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de ſa bouche ; mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paroître quand elle a ſçu votre deſſein. Cependant, pourſuivit-il, vous avez un rival. Un rival ! m'écriai-je, en pâliſſant. Que cela ne vous allarme point, me dit-il ; ce rival ne vous enlevera pas le cœur de votre maîtreſſe ; c'eſt maître Joachim votre cuiſinier. Ah ! le pendart ! dis-je, en faiſant un éclat de rire. Voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon ſervice. Juſtement, répondit Scipion ; il a ces jours paſſés demandé en mariage Antonia, qui lui a été poliment refuſée. Sauf ton meilleur avis, lui repliquai-je, il eſt à propos, ce me ſemble, de nous défaire de ce drôle-là avant qu'il apprenne que je veux épouſer la fille de Baſile. Un cuiſinier, comme tu ſçais, eſt un rival dangereux. Vous avez raiſon, repartit mon confident ; il faut en purger notre domeſtique par précaution. Je lui donnerai ſon congé dès demain matin, avant qu'il ſe mette à l'ouvrage ; & vous n'aurez plus rien à craindre ni de ſes ſauces ni de ſon amour. Je ſuis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un ſi bon cuiſinier ; mais je ſacrifie ma gourmandiſe à votre ſûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter ; ſa perte n'eſt point irréparable ; je vais faire venir de Valence un cuiſinier, qui le vaudra bien.

bien. En effet, j'écrivis auſſi-tôt à don Alphonſe, je lui mandai que j'avois beſoin d'un cuiſinier, & dès le jour ſuivant il m'en envoya un qui conſola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé ſecrétaire m'eut dit qu'il s'étoit apperçu qu'Antonia s'applaudiſſoit au fond de ſon ame d'avoir fait la conquête de ſon ſeigneur, je n'oſois me fier à ſon rapport. J'appréhendois qu'il ne ſe fût laiſſé tromper par de fauſſes apparences. Pour en être plus ſûr, je réſolus de parler moi-même à la belle Antonia. Dans ce deſſein, je me rendis chez Baſile, à qui je confirmai ce que mon ambaſſadeur lui avoit dit. Ce bon laboureur, homme ſimple & plein de franchiſe, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême ſatisfaction qu'il m'accordoit ſa fille; Mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce ſoit à cauſe de votre titre de ſeigneur de village. Quand vous ne ſeriez qu'intendant de don Céſar & de don Alphonſe, je vous préférerois à tous les autres amoureux qui ſe préſenteroient; j'ai toujours eu de l'inclination pour vous; & tout ce qui me fâche, c'eſt qu'Antonia n'ait pas une groſſe dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je; ſa perſonne eſt le ſeul bien où j'aſpire. Votre ſerviteur très-humble, s'écria-t-il, ce n'eſt point-là mon compte; je ne ſuis point un gueux pour marier ainſi ma fille. Baſile de Buénotrigo eſt en état, dieu merci, de la doter; & je veux qu'elle vous donne

à ſouper, ſi vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce château n'eſt que de cinq cens ducats, je le ferai monter à mille, en faveur de ce mariage.

J'en paſſerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Baſile, lui repliquai-je; nous n'aurons point enſemble de diſpute d'intérêt. Nous ſommes tous deux d'accord; il ne s'agit plus que d'avoir le conſentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, eſt-ce que cela ne ſuffit point? Pas tout-à-fait, lui répondis-je; ſi le vôtre m'eſt néceſſaire, le ſien l'eſt auſſi. Le ſien dépend du mien, reprit-il; je voudrois bien qu'elle osât ſouffler devant moi. Antonia, lui repartis-je, ſoumiſe à l'autorité paternelle, eſt prête ſans doute à vous obéir aveuglément; mais je ne ſçais ſi dans cette occaſion elle le fera ſans répugnance, & pour peu qu'elle en eût, je ne me conſolerois jamais d'avoir fait ſon malheur; enfin, ce n'eſt pas aſſez que j'obtienne de vous ſa main, il faut qu'elle ſouſcrive au don que vous m'en faites. Oh, dame! dit Baſile; je n'entends pas toutes ces philoſophies: parlez vous-même à Antonia, & vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appella ſa fille, & me laiſſa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps ſi précieux, j'entrai d'abord en matiere: Belle Antonia, lui dis-je, decidez de mon ſort. Quoique j'aye l'a-

veu

veu de votre pere, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos ſentimens. Quelque charmante que ſoit votre poſſeſſion, j'y renonce ſi vous me dites que je ne la devrai qu'à votre ſeule obéiſſance. C'eſt ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit Antonia, en rougiſſant un peu; votre recherche m'eſt trop agréable pour qu'elle me puiſſe faire de la peine, & j'applaudis au choix de mon pere, au lieu d'en murmurer. Je ne ſçais, continua-t-elle, ſi je fais bien ou mal de vous parler ainſi; mais ſi vous me déplaiſiez, je ſerois aſſez franche pour vous l'avouer; pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire auſſi librement?

A ces mots, que je ne pus entendre ſans en être charmé, je mis un genouil à terre devant Antonia; & dans l'excès de mon raviſſement, lui prenant une de ſes belles mains, je la baiſai d'un air tendre & paſſionné: Ma chere Antonia, lui dis-je, votre franchiſe m'enchante; continuez, que rien ne vous contraigne; vous parlez à votre époux; que votre ame ſe découvre toute entiere à ſes yeux. Je puis donc me flatter que vous ne verrez pas ſans plaiſir lier votre fortune à la mienne. Baſile, qui arriva dans cet inſtant, m'empêcha de pourſuivre. Impatient de ſçavoir ce que ſa fille m'avoit répondu, & prêt à la gronder ſi elle eût marqué la moindre averſion pour moi, il vint me rejoindre: Hé bien! me dit-il, êtes-vous content d'Antonia? J'en ſuis ſa-

ſatisfait, lui rêpondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En diſant cela, je quittai le pere & la fille, pour aller tenir conſeil là-deſſus avec mon ſecrétaire.

CHAPITRE IX.

Nôces de Gil Blas & de la belle Antonia, de quelle façon elles ſe firent, quelles perſonnes y aſſiſterent, & de quelles réjouiſſances elles furent ſuivies.

QUOIQUE je n'euſſe pas beſoin de la permiſſion des ſeigneurs de Leyva, pour me marier, nous jugeâmes Scipion & moi, que je ne pouvois honnêtement me diſpenſer de leur communiquer le deſſein que j'avois d'épouſer la fille de Baſile, & de leur en demander même leur agrément par politeſſe.

Je partis auſſitôt pour Valence, où l'on fut auſſi ſurpris de me voir que d'apprendre le ſujet de mon voyage. Don Céſar & don Alphonſe, qui connoiſſoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me féliciterent de l'avoir choiſie pour femme. Don Céſar ſurtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que ſi je ne l'euſſe pas cru un ſeigneur revenu de certains amuſemens, je l'aurois ſoupçonné d'avoir été quelquefois à Llyrias, moins pour y voir ſon château que ſa petite fermiere. Pour peu que j'euſſe été défiant & jaloux

doux de mon naturel, j'aurois pu faire des réflexions déſagréables là-deſſus. Ce que je ne fis point, tant j'étois perſuadé de la ſageſſe de ma future. Séraphine de ſon côté, après m'avoir aſſuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageuſement. Mais, ajouta-t-elle par malice, & comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora, quand on ne m'auroit pas vanté ſa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, dont je connois la délicateſſe.

Don Céſar & ſon fils ne ſe contenterent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarerent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Llyrias, & demeurez-y tranquile, juſqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos nôces, c'eſt un ſoin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Baſile & ſa fille des intentions de nos protecteurs, & nous attendîmes de leurs nouvelles, le plus patiemment qu'il nous fut poſſible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En recompenſe, le neuvieme, nous vîmes arriver un carroſſe à quatre mulets, dans lequel il y avoit des couturiers, qui apportoient de belles étoffes de ſoie pour habiller la mariée, & qu'eſcortoient pluſieurs gens de livrée, montés ſur de très beaux chevaux. L'un d'en-

d'entr'eux me remit une lettre de la part de don Alphonſe. Ce ſeigneur me mandoit qu'il ſeroit le lendemain à Llyrias avec ſon pere & ſon épouſe, & que la cérémonie de mon mariage ſe feroit le jour ſuivant par le grand vicaire de Valence. Véritablement don Céſar, ſon fils, & Séraphine ne manquerent pas de ſe rendre à mon château avec cet eccléſiaſtique, tous quatre dans un carroſſe à ſix chevaux, précédé d'un autre à quatre où étoient les femmes de Séraphine, & ſuivi des gardes du gouverneur.

Madame la gouvernante fut à peine arrivée au château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui de ſon côté ne ſçut pas plutôt la venue de Séraphine, qu'elle accourut pour la ſaluer & lui baiſer la main; ce qu'elle fit de ſi bonne grace que toute la compagnie l'admira. Hé bien! madame, dit don Céſar à ſa belle fille, que penſez-vous d'Antonia? Santillane pouvoit-il faire un meilleur choix? Non, répondit Séraphine; ils ſont tous deux dignes l'un de l'autre; je ne doute pas que leur union ne ſoit très-heureuſe. Enfin chacun donna des louanges à ma future; & ſi on la loua fort ſous ſon habit de ſerge, on en fut encore plus charmé, lorſqu'elle parut ſous un plus riche habillement. Il ſembloit qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant ſon air étoit noble, & ſon action aiſée.

Le moment où je devois, par un doux hy-

men,

men, voir attaché mon ſort au ſien, étant arrivé, don Alphonſe me prit par la main pour me conduire à l'autel, & Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la chapelle du hameau, où le grand vicaire nous attendoit pour nous marier ; & cette cérémonie ſe fit aux acclamations des habitants de Llyrias & de tous les riches laboureurs des environs, que Baſile avoit invités aux nôces d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles, qui s'étoient parées de rubans & de fleurs, & qui tenoient dans leurs mains des tambours de baſque. Nous retournâmes enſuite au château, où par les ſoins de Scipion, l'ordonnateur du feſtin, il ſe trouva trois tables dreſſées ; l'une pour les ſeigneurs, l'autre pour les perſonnes de leur ſuite, & la troiſieme, qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la premiere, madame la gouvernante l'ayant ainſi voulu ; je fis les honneurs de la ſeconde ; & Baſile ſe mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'aſſit à aucune table. Il ne faiſoit qu'aller & venir de l'une à l'autre, donnant ſon attention à faire bien ſervir & contenter tout le monde.

C'étoit par les cuiſiniers du gouverneur que le repas avoit été préparé, ce qui ſuppoſe qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins dont maître Joachim avoit fait proviſion pour moi, y furent prodigués ; les convives commençoient à s'échauffer, l'allégreſſe regnoit par tout, quand

quand elle fut tout-à-coup troublée par un incident qui m'allarma. Mon ſecrétaire étant dans la ſalle où je mangeois avec les principaux officiers de don Alphonſe, & les femmes de Séraphine, tomba ſubitement en foibleſſe, & perdit toute connoiſſance. Je me levai pour aller à ſon ſecours, & tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ſes eſprits, une de ces femmes s'évanouit auſſi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouiſſement renfermoit quelque myſtere. Comme, en effet, il en cachoit un qui ne tarda guere à s'éclaircir ; car bientôt après, Scipion étant revenu à lui, me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours ſoit le plus déſagréable des miens ! On ne peut éviter ſon malheur, ajouta-t-il, je viens de retrouver ma femme dans une ſuivante de Séraphine.

Qu'entends-je, m'écriai-je ! Cela n'eſt pas poſſible ! Quoi ! tu ſerois l'époux de cette dame, qui vient de ſe trouver mal en même-tems que toi ? Oui, monſieur, me répondit-il, je ſuis ſon mari ; & la fortune, je vous jure, ne pouvoit me jouer un plus vilain tour que de la préſenter à mes yeux. Je ne ſçais, repris-je, mon ami, quelles raiſons tu as de te plaindre de ton épouſe; mais quelque ſujet qu'elle t'en ait donné, de grace, contrains-toi, ſi je te ſuis cher, ne trouble point cette fête en laiſſant éclater ton reſſentiment. Vous ſerez content de moi, repartit Scipion ; vous allez voir ſi je ne ſçais pas bien diſſimuler.

En

En parlant de cette ſorte, il s'avança vers ſa femme, à qui ſes compagnes avoient auſſi rendu l'uſage des ſens, & l'embraſſant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : Ah, ma chere Béatrix, lui dit-il, le ciel enfin nous rejoint après dix ans de ſéparation ! O moment plein de douceur pour moi ! J'ignore, lui répondit ſon épouſe, ſi vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer ; mais du moins, ſuis-je bien perſuadée que je ne vous ai donné aucun juſte ſujet de m'abandonner. Quoi ! vous me trouvez une nuit avec le ſeigneur don Fernand de Leyva, qui étoit amoureux de Julie ma maîtreſſe, & dont je ſervois la paſſion, vous vous mettez dans l'eſprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur & du mien ? là-deſſus la jalouſie vous renverſe la cervelle, vous quittez Tolede, & me fuyez comme un monſtre, ſans me demander un éclairciſſement. Qui de nous deux, s'il vous plaît, eſt le plus en droit de ſe plaindre ? C'eſt vous ſans contredit, lui repliqua Scipion. Sans doute, reprit elle, c'eſt moi ? Don Fernand peu de tems après votre départ de Tolede épouſa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vêcu ; & depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je ſuis au ſervice de madame ſa ſœur, qui peut vous répondre auſſi-bien que toutes ſes femmes de la pureté de mes mœurs.

Mon ſecrétaire à ce diſcours, dont il ne pouvoit prouver la fauſſeté, prit ſon parti de bonne

bonne grace. Encore une fois, dit-il à ſon épouſe, je reconnois ma faute, & je vous en demande pardon devant cette honorable aſſiſtance. Alors intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le paſſé, l'aſſurant que ſon mari ne ſongeroit déſormais qu'à lui donner de la ſatisfaction. Elle ſe rendit à ma priere, & toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit aſſeoir à table l'un auprès de l'autre; on leur porta des *brindes*; chacun leur fit fête : on eût dit que le feſtin ſe faiſoit plutôt à l'occaſion de leur raccommodement que de mes nôces.

La troiſieme table fut la premiere que l'on abandonna. Les jeunes villageois préférant l'amour à la bonne chere, la quitterent pour former des danſes avec les jeunes payſannes, qui par le bruit de leur tambour de baſque, attirerent bientôt les perſonnes des autres tables, & leur inſpirerent l'envie de ſuivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement. Les officiers du gouverneur ſe mirent à danſer avec les ſoubrettes de la gouvernante, les ſeigneurs même ſe mêlerent parmi les danſeurs; don Alphonſe danſa une ſarabande avec Séraphine, & don Céſar une autre avec Antonia, qui vint enſuite me prendre, & qui ne s'en acquitta pas mal pour une perſonne qui n'avoit que quelques principes de danſe qu'elle avoit reçus à Albaraſin chez une bourgeoiſe de ſes parentes. Pour moi, qui comme

je

je l'ai déja dit, avoit appris à danſer chez la marquiſe de Chaves, je parus à l'aſſemblée un grand danſeur. A l'égard de Béatrix, & de Scipion, ils commencerent à s'entretenir en particulier, pour ſe rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été ſéparés ; mais leur converſation fut interrompue par Séraphine, qui venant d'être informée de leur reconnoiſſance, les fit appeller pour leur en témoigner ſa joie : Mes enfans, leur dit-elle, dans ce jour de réjouiſſance, c'eſt un ſurcroît de ſatisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta t-elle, je vous remets votre épouſe en vous proteſtant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable ; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous Béatrix, attachez-vous à Antonia, & ne lui ſoyez pas moins dévouée que votre mari l'eſt au ſeigneur de Santillane. Scipion ne pouvant plus après cela regarder ſa femme que comme une autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les conſidérations imaginables.

Les villageois & les villageoiſes après avoir danſé toute la journée, ſe retirerent dans leurs maiſons ; mais on continua la fête dans le château. Il y eut un magnifique ſouper ; & lorſqu'il y fut queſtion de s'aller coucher, le grand-vicaire bénit le lit nuptial ; Séraphine déshabilla la mariée, & les ſeigneurs de Leyva me firent le même honneur.

Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que les officiers de don Alphonſe & les femmes de la gouvernante s'aviſerent, pour ſe réjouir, de faire la même cérémonie ; ils déshabillerent Béatrix & Scipion, qui pour rendre la ſcêne plus comique, ſe laiſſerent gravement dépouiller & mettre au lit.

CHAPITRE X.

Suites du mariage de Gil Blas, & de la belle Antonia. Commencement de l'hiſtoire de Scipion.

DES le lendemain de mes nôces, les ſeigneurs de Leyva retournerent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié ; ſi bien que mon ſecrétaire & moi nous demeurâmes ſeuls au château avec nos femmes & nos valets.

Le ſoin, que nous prîmes l'un & l'autre de plaire à ces dames, ne fut pas inutile ; j'inſpirai en peu de tems à mon épouſe autant d'amour que j'en avois pour elle, & Scipion fit oublier à la ſienne les chagrins qu'il lui avoit cauſés. Béatrix, qui avoit l'eſprit ſouple & liant, s'inſinua ſans peine dans les bonnes graces de ſa nouvelle maîtreſſe, & gagna ſa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveilles, & nous commençâmes à jouir d'un ſort fort digne d'envie. Tous nos jours



A. Smith

jours couloient dans les plus doux amuſemens. Antonia étoit fort ſérieuſe, mais nous étions très-gais, Béatrix & moi; & quand nous ne l'aurions pas été, il ſuffiſoit que Scipion fut avec nous, pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la ſociété, un de ces perſonnages comiques qui n'ont qu'à ſe montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaiſie après le diné d'aller faire la ſieſte dans l'endroit le plus agréable du bois, mon ſecrétaire ſe trouva de ſi belle humeur, qu'il nous ôta l'envie de dormir par ſes diſcours réjouiſſans: Tais-toi, lui dis-je, mon ami. Il n'y a pas moyen de s'aſſoupir en t'écoutant; ou bien puiſque tu nous empêches de nous livrer au ſommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, me répondit-il; voulez-vous que je vous raconte l'hiſtoire du roi Pélage? J'aimerois mieux entendre la tienne, lui repliquai-je; mais c'eſt un plaiſir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons enſemble, & que je n'aurai jamais apparemment. D'où vient, me dit-il? Si je ne vous ai pas conté mon hiſtoire, c'eſt que vous ne m'avez pas témoigné le moindre déſir de la ſçavoir; ce n'eſt donc pas ma faute, ſi vous ignorez mes aventures; & pour peu que vous ſoyez curieux de les apprendre, je ſuis prêt à contenter votre curioſité. Antonia, Béatrix & moi, nous

le prîmes au mot ; & nous nous diſposâmes à prêter une oreille attentive à ſon récit, qui ne pouvoit faire ſur nous qu'un bon effet, ſoit en nous divertiſſant, ſoit en nous excitant au ſommeil.

Je ſerois, dit Scipion, fils d'un grand de la premiere claſſe, ou tout au moins de quelque chevalier de S. Jacques, ou d'Alcantara, ſi cela eut dépendu de moi ; mais comme on ne ſe choiſit point un pere, vous ſçaurez que le mien, nommé Torribio Scipion, étoit un honnête archer de la ſainte Hermandad. En allant & venant ſur les grands chemins, où ſa profeſſion l'obligeoit d'être preſque toujours, il rencontra par hazard un jour entre Cuença & Tolede une jeune Bohémienne, qui lui parut fort jolie. Elle étoit ſeule à pied, & portoit avec elle toute ſa fortune dans une eſpece de havreſac, qu'elle avoit ſur le dos. Où allez-vous ainſi, ma mignonne ? lui dit-il en adouciſſant ſa voix, qu'il avoit naturellement très-rude. Seigneur cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolede, où j'eſpere gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions ſont louables, reprit-il, & je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, dieu merci, repartit-elle, j'ai pluſieurs talens. Entr'autres, je ſçais compoſer des pommades & des eſſences fort utiles aux dames : je dis la bonne aventure, je fais tourner le ſas pour retrouver les choſes perdues,

dues, & montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre.

Torribio jugeant qu'une pareille fille étoit un parti très-avantageux pour un homme tel que lui, qui avoit de la peine à vivre de ſon emploi, quoiqu'il ſçut fort bien le remplir, lui propoſa de l'épouſer. La Bohémienne n'eut garde de mépriſer les vœux d'un officier de la ſainte confrairie. Elle accepta la propoſition avec plaiſir. Cela étant arrêté entr'eux, ils ſe rendirent tous deux en diligence à Tolede, où ils ſe marierent; & vous voyez en moi, le digne fruit de ce noble hyménée. Ils s'établirent dans un fauxbourg, où ma mere commença par débiter des pommades & des eſſences; mais ne trouvant pas ce trafic aſſez lucratif, elle fit la devineresſe. C'eſt alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus, & les piſtoles; mille dupes de l'un & de l'autre ſexe mirent bientôt en réputation la Coſcolina, c'eſt ainſi que ſe nommoit la Bohémienne. Il venoit tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui ſon miniſtere: Tantôt c'étoit un neveu indigent, qui vouloit ſçavoir quand ſon oncle, dont il étoit unique héritier, partiroit pour l'autre monde; & tantôt c'étoit une fille, qui ſouhaitoit d'apprendre ſi un cavalier, dont elle reconnoiſſoit les ſoins, & qui lui promettoit de l'épouſer, lui tiendroit parole.

Vous obſerverez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mere étoient toujours fa-

vorables aux perſonnes à qui elle les faiſoit; ſi par hazard elles s'accompliſſoient, à la bonne heure; & ſi l'on venoit lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé, elle répondoit froidement qu'il falloit s'en prendre au démon, qui malgré la force des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à révéler l'avenir, avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorſque, pour l'honneur du métier, ma mere croyoit devoir faire paroître le diable dans ſes opérations, c'étoit Torribio Scipion, qui faiſoit ce perſonnage, & qui s'en acquittoit parfaitement bien, la rudeſſe de ſa voix, & la laideur de ſon viſage, lui donnant un air convenable à ce qu'il repréſentoit. Pour peu qu'on fût crédule, on étoit épouvanté de la figure de mon pere. Mais un jour, par malheur, il vint un brutal de capitaine, qui voulut voir le diable, & qui lui paſſa ſon épée au travers du corps. Le ſaint office, informé de la mort du diable, envoya ſes officiers chez la Coſcolina, dont ils ſe ſaiſirent auſſi-bien que de tous ſes effets; & moi, qui n'avois alors que ſept ans, je fus mis à l'hôpital de *Los Ninos* †. Il y avoit dans cette maiſon de charitables eccléſiaſtiques, qui, bien payés pour avoir ſoin de l'éducation des pauvres orphelins, prenoient la peine de leur montrer à lire & à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois beaucoup; ce qui fut cauſe

† Des Orphelins.

cause qu'ils me distinguerent des autres, & me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyoient en ville porter leurs lettres, j'allois & venois pour eux, & c'étoit moi qui répondois leurs messes. Par reconnoissance, ils entreprirent de m'enseigner la langue latine : mais ils s'y prirent trop rudement, & me traiterent avec tant de rigueur, malgré les petits services que je leur rendois, que ne pouvant y resister, je m'échappai un beau jour, en faisant une commission ; & bien loin de retourner à l'hôpital, je sortis même de Tolede par le fauxbourg du côté de Séville.

Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis, je sentois déja le plaisir d'être libre & maître de mes actions. J'étois sans argent & sans pain, n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier, ni de thêmes à composer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencerent à refuser le service. Je n'avois point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre, qui bordoit le grand chemin ; là, pour m'amuser, je tirai mon rudiment, que j'avois dans ma poche, & le parcourus en badinant ; puis venant à me souvenir des férules & des coups de fouet qu'il m'avoit fait recevoir, j'en déchirai les feuillets en disant avec colere : Ah chien de livre ! tu ne me feras plus répandre de pleurs ? Tandis que j'assouvissois ma vengeance en jonchant autour de moi la terre de declinaisons

ſons & de conjugaiſons, il paſſa par-là un hermite à barbe blanche, qui portoit de larges lunettes, & qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi, & s'il me conſidéra fort attentivement, je l'examinai bien auſſi. Mon petit homme, me dit-il, avec un ſouris, il me ſemble que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, & que nous ne ferions pas mal de demeurer enſemble dans mon hermitage, qui n'eſt qu'à deux cens pas d'ici. Je ſuis votre ſerviteur, lui répondis-je aſſez bruſquement, je n'ai aucune envie d'être hermite. A cette réponſe le bon vieillard fit un éclat de rire, & me dit en m'embraſſant : Il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous faſſe peur; s'il n'eſt pas beau, il eſt utile. Il me rend ſeigneur d'une retraite charmante & des villages voiſins, dont les habitans m'aiment, ou plutôt m'idolâtrent. Venez avec moi, ajouta-t-il, & ne craignez rien. Je vous revêtirai d'une jacquette ſemblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mene; & ſi vous ne vous en accommodez point, non ſeulement il vous ſera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous ſéparant, je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laiſſai perſuader, & je ſuivis le vieil hermite, qui, chemin faiſant, me fit pluſieurs queſtions, auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la ſuite.

faite. En arrivant à l'hermitage, il me préſenta quelques fruits, que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain ſec, dont j'avois déjeûné le matin à l'hôpital. Le ſolitaire, me voyant ſi bien jouer des mâchoires, me dit: Courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits; j'en ai, grace au ciel, une ample proviſion. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit très véritable, car une heure après notre arrivée, il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton; & tandis que je tournois la broche, il dreſſa une petite table, qu'il couvrit d'une ſerviette aſſez mal-propre, & ſur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui, l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, & en coupa quelques pieces pour notre ſouper, qui ne fut pas un repas de brebis, puiſque nous bûmes d'un excellent vin, dont il avoit auſſi bonne proviſion: Hé bien! mon poulet, me dit-il, lorſque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire; ne vaut-il pas bien celui de ton hôpital? Voilà de quelle façon tu ſeras traité tous les jours, ſi tu demeures avec moi. Au reſte, pourſuivit-il, tu ne feras dans cet hermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi ſeulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les villages voiſins; tu me ſerviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers, que les payſans charitables

bles rempliſſent ordinairement d'œufs, de pain, de viande, & de poiſſon. Je ne te demande que cela. Il me ſemble que ce n'eſt pas trop exiger de toi. Oh ! je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez pas d'apprendre le latin. Le frere Chryſoſtôme, c'étoit le nom du vieil hermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, & m'aſſura de nouveau qu'il ne prétendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon, que je menois par le licou. Nous fimes une copieuſe recolte ; chaque payſan ſe faiſant un plaiſir de mettre quelque choſe dans nos paniers. L'un y jettoit un pain entier, l'autre une groſſe piece de lard ; celui-ci une oye farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je ? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquoit bien l'eſtime & l'amitié que les villageois avoient pour le frere. Il eſt vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité : il leur donnoit des conſeils, quand ils venoient le conſulter : Il remettoit la paix dans les ménages où regnoit la diſcorde, & marioit les filles qui lui paroiſſoient fatiguées du célibat : Sçavoit-il que deux riches laboureurs étoient mal enſemble, il les alloit voir, & il faiſoit ſi bien qu'il les réconcilioit. Enfin, il avoit des remedes pour mille ſortes de maladies, & apprenoit des oraiſons aux femmes qui ſouhaitoient d'avoir des enfans.

Vous

Vous voyez par ce que je viens de dire, que j'étois bien nourri dans mon hermitage. Je n'y étois pas plus mal couché : étendu ſur de bonne paille fraîche, ayant ſous ma tête un couſſin de bure, & ſur le corps, une couverture de la même étoffe, je ne faiſois qu'un ſomme qui duroit toute la nuit. Le frere Chryſoſtôme, qui m'avoit fait fête d'un habillement d'hermite, m'en fit un lui-même d'une de ſes vieilles robes, & me nomma le petit frere Scipion. Sitôt que je parus dans les villages ſous cet habit d'ordonnance, on me trouva ſi gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit frere, tant on prenoit plaiſir à voir ſa figure.

La vie molle & fainéante que je menois avec le vieil hermite, ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Auſſi j'y pris tant de goût, que je l'aurois toujours continuée, ſi les parques ne m'euſſent pas filé d'autres jours fort différens ; mais la deſtinée que j'avois à remplir, m'arracha bien-tôt à la molleſſe, & me fit quitter le frere Chryſoſtôme de la maniere que je vais le raconter.

Je voyois ſouvent ce vieillard travailler au couſſin qui lui ſervoit d'oreiller, il ne faiſoit que le découdre & le récoudre ; & je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette obſervation fut ſuivie d'un mouvement curieux, que je me promis de ſatisfaire dès le premier voyage qu'il feroit à Tolede, où il avoit coutume d'aller tout ſeul une fois la ſemaine.

ſemaine. J'en attendis le jour impatiemment, ſans avoir encore toutefois d'autre deſſein que de contenter ma curioſité. Enfin le bonhomme partit, & je défis ſon oreiller, où je trouvai parmi la laine qui le rempliſſoit la valeur peut-être de cinquante écus en toutes ſortes d'eſpeces.

Ce tréſor apparemment étoit la reconnoiſſance des payſans que l'hermite avoit guéris par les remedes, & des payſannes qui avoient des enfans par la vertu de ſes oraiſons. Quoiqu'il en ſoit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel Bohémien ſe déclara. Il me prit une envie de le voler, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du ſang, qui couloit dans mes veines. Je cédai ſans réſiſtance à la tentation ; je ſerrai l'argent dans un ſac de bure, où nous mettions nos peignes & nos bonnets de nuit ; enſuite après avoir quitté mon habit d'hermite, & repris celui d'orphelin, je m'éloignai de l'hermitage, croyant d'emporter dans mon ſac toutes les richeſſes des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'eſſai, continua Scipion, & je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une ſuite de faits de cette nature. Je ne tromperai point votre attente. J'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter, avant que j'en vienne à mes actions louables ; mais j'y viendrai, & vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout

Tout enfant que j'étois, je ne fus pas assez sot pour reprendre le chemin de Tolede. C'eut été m'exposer au hazard de rencontrer le frere Chrysostôme, qui m'auroit fait rendre désagreablement son magot. Je suivis une autre route, qui me conduisit au village de Galves, où je m'arrêtai dans une hôtellerie, dont l'hôtesse étoit une veuve de quarante ans, qui avoit toutes les qualités requises pour bien faire ses petites affaires. Cette femme n'eut pas plutôt jetté les yeux sur moi, que jugeant à mon habillement que je devois être un échappé de l'hôpital des Orphelins, elle demanda qui j'étois, & où j'allois. Je lui répondis, qu'ayant perdu mon pere & ma mere, je cherchois une condition. Mon enfant, me dit-elle, sçais-tu lire? Je l'assurai que je lisois, & même que j'écrivois à merveilles. Véritablement, je formois mes lettres, & je les liois, de façon que cela ressembloit un peu à de l'écriture; & c'en étoit assez pour les expéditions d'une taverne de village. Je te retiens donc à mon service, me repliqua l'hôtesse. Tu ne me seras pas inutile, tu tiendras ici registre de mes dettes actives & passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette hôtellerie d'honnêtes gens, qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réservant, comme vous pouvez croire, le droit de changer d'air,

ſi-tôt que le ſéjour de Galves ceſſeroit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour ſervir dans cette hôtellerie, je me ſentis l'eſprit travaillé d'une grande inquiétude; & plus j'y penſois, plus ma crainte me ſembloit bien fondée. Je ne voulois pas qu'on ſçût que j'avois de l'argent; & j'étois bien en peine de ſçavoir où je le cacherois, pour qu'il fût à couvert de toute main étrangere. Je ne connoiſſois pas encore aſſez la maiſon, pour me fier aux endroits les plus propres à le recéler. Que les richeſſes cauſent d'embarras. J'étois dans de continuelles allarmes. Je me déterminai pourtant à mettre mon ſac dans un coin de notre grenier, où il y avoit de la paille; & le croyant là plus en ſûreté qu'ailleurs, je me tranquiliſai autant qu'il me fut poſſible.

Nous étions trois domeſtiques dans cette maiſon; un gros garçon d'écurie, une jeune ſervante de Galice, & moi. Chacun de nous tiroit tout ce qu'il pouvoit des voyageurs, qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces meſſieurs quelques pieces de menue monnoye, quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépenſe. Ils donnoient auſſi quelque choſe au valet d'écurie, pour avoir eu ſoin de leurs montures; mais pour la Galicienne, qui étoit l'idole des muletiers qui paſſoient par-là, elle gagnoit plus d'écus que nous de maravédis. Je n'avois pas ſitôt reçu un ſol, que je le portois au grenier pour en groſſir mon tréſor; & plus je voyois augmenter mon bien,

bien, plus je ſentois que mon petit cœur s'y attachoit. Je baiſois quelquefois mes eſpeces; je les contemplois avec un raviſſement, qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avois pour mon tréſor, m'obligeoit à l'aller viſiter trente fois par jour. Je rencontrois ſouvent ſur l'eſcalier l'hôteſſe, laquelle, étant très-défiante de ſon naturel, fut curieuſe de ſçavoir ce qui pouvoit à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta, & ſe mit à fureter par tout, s'imaginant que je cachois peut être dans ce galetas des choſes que je dérobois dans ſa maiſon. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon ſac, & elle le trouva. Elle l'ouvrit; & voyant qu'il y avoit dedans des écus & des piſtoles, elle crut, ou fit ſemblant de croire, que je lui avois volé cet argent. Elle s'en ſaiſit à bon compte. Puis m'appellant petit miſérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ſes volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet: & après m'avoir ſi bien fait étriller, elle me mit à la porte en diſant, qu'elle ne vouloit point ſouffrir chez elle de fripon. J'eus beau proteſter que je n'avois point volé l'hôteſſe, elle ſoutint le contraire, & on la crut plutôt que moi. C'eſt ainſi que les eſpeces du frere Chryſoſtôme paſſerent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuſe.

Je pleurai la perte de mon argent, comme on pleure la mort d'un fils unique; & ſi mes

larmes ne me firent pas rendre ce que j'avois perdu, elles furent cauſe du moins que j'excitai la compaſſion de quelques perſonnes qui les virent couler ; & entr'autres du curé de Galves, qui paſſa près de moi par hazard. Il parut touché du triſte état où j'étois, & m'emmena au preſbytere avec lui. Là pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre : Que ce pauvre enfant, s'écria-t-il d'un air plein de compaſſion, eſt digne de pitié, de n'avoir perſonne qui prenne ſoin de lui ! Faut-il s'étonner ſi, livré à lui-même dans un âge ſi tendre, il a commis une mauvaiſe action ? Les hommes pendant le cours de leur vie ont bien de la peine à s'en défendre. Enſuite m'adreſſant la parole ; Mon fils, ajouta-t il, de quel endroit d'Eſpagne êtes-vous, & qui ſont vos parens ? vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez moi confidemment, & comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le curé par ce diſcours politique & charitable tout enſemble m'engagea inſenſiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout. Après quoi, il me dit : Mon ami, quoiqu'il ne convienne gueres aux hermites de théſauriſer, cela ne diminue pas votre faute : en volant le frere Chryſoſtôme, vous avez toujours péché contre l'article du décalogue qui défend de dérober ; mais ce qui doit vous conſoler, c'eſt que je me charge d'ob-

d'obliger l'hôteſſe à rendre l'argent, & de le faire tenir au frere dans ſon hermitage : vous pouvez dès à préſent avoir la conſcience en repos là-deſſus. C'étoit, je vous l'avoue, de quoi je ne m'inquiétois guere. Le curé, qui avoit ſon deſſein, n'en demeura pas là ; Mon enfant, pourſuivit-il, je veux m'intéreſſer pour vous, & vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain par un muletier à mon neveu, le chanoine de la cathédrale de Tolede. Il ne refuſera pas à ma priere de vous recevoir au nombre de ſes laquais, qui ſont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent graſſement du revenu de ſa prébende ; vous ſerez-là parfaitement bien, c'eſt une choſe dont je puis vous aſſurer.

Cette aſſurance fut ſi conſolante pour moi, que je ne ſongeai plus ni à mon ſac, ni aux coups de fouet que j'avois reçus. Je ne m'occupai l'eſprit que du plaiſir de vivre en bénéficier. Le jour ſuivant, tandis qu'on me faiſoit déjeûner, il arriva, ſelon les ordres du curé, un muletier au preſbytere avec deux mules bâtées & bridées. On m'aida à monter ſur l'une, le muletier s'élança ſur l'autre, & nous prîmes la route de Tolede. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur, & qui ne demandoit qu'à ſe réjouir aux dépens du prochain : Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans monſieur le curé de Galves. Il vous le fait bien voir. Il ne pouvoit vous donner une meil-

leure preuve de ſon affection, que de vous placer auprès de ſon neveu le chanoine, que j'ai l'honneur de connoître, & qui ſans contredit eſt la perle de ſon chapitre. Ce n'eſt point un de ces dévots dont le viſage pâle & maigre prêche la mortification ; c'eſt une groſſe face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne ſe refuſe point aux plaiſirs qui ſe préſentent. Vous ſerez dans ſa maiſon comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de muletier s'appercevant que je l'écoutois avec une grande ſatisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirois quand je ſerois valet du chanoine. Il ne ceſſa de m'en parler, juſqu'à ce qu'étant arrivés au village d'Obiſa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu repoſer nos mules. Là, par le plus grand bonheur du monde pour moi, j'appris qu'on me trompoit. Voici de quelle façon je fis cette découverte : le muletier allant & venant dans l'hôtellerie, laiſſa tomber par hazard de ſa poche un papier, que j'eus l'adreſſe de ramaſſer ſans qu'il y prît garde, & que je trouvai moyen de lire pendant qu'il étoit à l'écurie. C'étoit une lettre adreſſée aux prêtres de l'hôpital des Orphelins, & conçue dans ces termes : *Meſſieurs, j'ai cru que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit fripon, qui s'eſt échappé de votre hôpital. Il me paroît avoir de l'eſprit, & mériter que vous ayez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point qu'à force*

de

de corrections vous n'en faſſiez un garçon raiſonnable. Que dieu conſerve vos pieuſes & charitables ſeigneuries.

Le Curé de Galves.

Lorſque j'eus achevé de lire cette lettre, qui m'apprenoit les bonnes intentions de monſieur le curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre: Sortir de l'hôtellerie, & gagner les bords du Tage, à plus d'une lieue de-là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des aîles pour fuir les prêtres de l'hôpital des Orphelins, où je ne voulois point abſolument retourner, tant j'étois dégoûté de la maniere dont on y enſeignoit le latin. J'entrai dans Tolede auſſi gaiement que ſi j'euſſe ſçu où aller boire & manger. Il eſt vrai que c'eſt une ville de bénédiction, & dans laquelle un homme d'eſprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne ſçauroit mourir de faim. Mais j'étois encore bien jeune pour pouvoir me promettre de trouver moyen d'y ſubſiſter. Neanmoins la fortune me favoriſa. Je fus à peine dans la grande place, qu'un cavalier bien vêtu, auprès de qui je paſſai, me retint par le bras, & me dit: Petit garçon, veux-tu me ſervir? je ſerois bien-aiſe d'avoir un laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès ce

ce moment, & tu n'as qu'à me ſuivre; ce que je fis ſans repliquer.

Ce cavalier, qui pouvoit avoir trente ans, ſe nommoit don Abel; il logeoit dans un hôtel garni, où il occupoit un aſſez bel appartement. C'étoit un joueur de profeſſion; & voici de quelle ſorte nous vivions enſemble. Le matin, je lui hachois du tabac pour fumer cinq ou ſix pipes, je lui nettoyois ſes habits, & j'allois lui chercher un barbier pour le raſer, & lui redreſſer la mouſtache. Après quoi, il ſortoit pour courir les tripots, d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures & minuit. Mais tous les matins, avant que de ſortir, il avoit ſoin de tirer de ſa poche trois réaux, qu'il me donnoit à dépenſer par jour, me laiſſant la liberté de faire ce qu'il me plairoit juſqu'à dix heures du ſoir; pourvu que je fuſſe à l'hôtel quand il y rentroit, il étoit fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint, & un haut-de-chauſſes de livrée, avec quoi j'avois tout l'air d'un petit commiſſionnaire de coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition, & certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déja près d'un mois que je menois une vive ſi heureuſe, lorſque mon patron me demanda ſi j'étois ſatisfait de lui, & ſur la réponſe que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage: Hé-bien! reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'ap-

m'appellent. Tu ne ſeras pas fâché de voir cette capitale de l'Andalouſie. *Qui n'a pas vu Séville*, dit le proverbe, *n'a rien vu*. Je lui témoigna que j'étois prêt à le ſuivre par tout. Dès le même jour, le meſſager de Séville vint prendre à l'hôtel garni un grand coffre, où étoient toutes les nippes de mon maître, & le lendemain nous partîmes pour l'Andalouſie.

Le ſeigneur don Abel étoit ſi heureux au jeu, qu'il ne perdoit que quand il vouloit ; ce qui l'obligeoit à changer ſouvent de lieu pour ſe dérober au reſſentiment des dupes, & ce qui étoit la cauſe de notre voyage. Etant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la porte de Cordoue, & nous recommençâmes à vivre comme à Tolede. Mais mon patron trouva de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des joueurs, qui jouoient auſſi heureuſement que lui dans les tripots de Séville ; de ſorte qu'il en revenoit quelquefois fort chagrin. Un matin, qu'il étoit encore de mauvaiſe humeur d'avoir perdu cent piſtoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté ſon linge ſale chez une dame, qui avoit ſoin de le blanchir & de le parfumer ; je répondis que je ne m'en étois pas ſouvenu. Là-deſſus ſe mettant en colere, il m'appliqua ſur le viſage une demi-douzaine de ſoufflets ſi rudement, qu'il me fit voir plus de lumieres qu'il n'y en avoit dans le temple de Salomon : Tenez, petit

tit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je ſois auprès de vous ſans ceſſe, pour vous avertir de ce que vous avez à faire ? Pourquoi n'êtes vous pas auſſi habile à ſervir qu'à manger ? Ne ſçauriez-vous, puiſque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres & mes beſoins ? A ces mots, il ſortit de ſon appartement, où il me laiſſa très-mortifié d'avoir reçu des ſoufflets pour une faute ſi légere, & bien réſolu d'en tirer vengeance, ſi l'occaſion s'en préſentoit.

Je ne ſçais quelle aventure lui arriva peu de tems après dans un tripot ; mais un ſoir il revint fort échauffé : Scipion, me dit-il, j'ai réſolu d'aller en Italie, & je dois m'embarquer après-demain ſur un vaiſſeau, qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raiſons pour faire ce voyage ; je crois que tu voudras bien m'accompagner, & profiter d'une ſi belle occaſion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponſe que je ne demandois pas mieux. Je témoignai même de l'impatience de voir l'Italie, mais en même tems je me promis bien de diſparoître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginois par-là me venger de mon maître, & je trouvois ce projet très ingénieux. J'en étois ſi content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profeſſion, que je rencontrai dans la rue. Depuis que j'étois à Séville, j'avois fait quelques mauvaiſes connoiſſances, & prin-

& principalement celle-là. Je lui contai de quelle maniere & pourquoi j'avois été ſoufflété; enſuite, je lui dis le deſſein que j'avois de quitter don Abel, lorſqu'il ſeroit prêt à s'embarquer, & je lui demandai ce qu'il penſoit de ma réſolution.

Le brave fronça les ſourcils en m'écoutant, & releva les crocs de ſa mouſtache; puis blâmant gravement mon maître: Petit bonhomme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, ſi vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne ſuffit pas de laiſſer don Abel partir tout ſeul, ce ne ſeroit point aſſez le punir; il faut proportioner le châtiment à l'outrage. Il n'y a point à balancer: Enlevons-lui ſes hardes & ſon argent, que nous partagerons en freres après ſon départ. Quoique j'euſſe un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la propoſition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archi-fripon, qui me la faiſoit, ne laiſſa pas de me perſuader; & voici quel fut le ſuccès de notre entrepriſe. Le brave, qui étoit un homme grand & robuſte, vint le lendemain ſur la fin du jour me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon maître avoit déja ſerré ſes nippes, & je lui demandai s'il pourroit lui ſeul porter un coffre ſi peſant. Si peſant! me dit-il; apprenez que lorſqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit ſans

peine

peine ſur ſes épaules, & deſcendit l'eſcalier d'un pas léger. Je le ſuivis du même pas; & nous étions prêts d'enfiler la porte de la rue quand don Abel, que ſon heureuſe étoile amena là ſi à propos pour lui, ſe préſenta tout-à-coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre? me dit-il. Je fus ſi troublé que je demeurai muet, & le brave voyant le coup manqué, jetta le coffre à terre, & prit la fuite, pour éviter les éclairciſſemens. Où vas-tu donc avec ce coffre? me dit mon maître pour la ſeconde fois. Monſieur, lui répondis-je, plus mort que vif, je vais le faire porter au vaiſſeau ſur lequel vous devez vous embarquer pour Italie. Hé! ſçais-tu, me repliqua-t-il, ſur quel vaiſſeau je dois faire ce voyage? Non, monſieur, lui repartis-je; mais qui a langue va à Rome; je m'en ſerois informé ſur le port, & quelqu'un me l'auroit appris. A cette réponſe, qui lui fut ſuſpecte, il me lança un regard furieux, je crus qu'il alloit encore me ſouffleter: Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet hôtel? C'eſt vous-même, lui-dis-je. Qui moi, répondit-il avec ſurpriſe, je t'ai donné cet ordre? Aſſurément, repris-je; ſouvenez-vous du reproche que vous me fites il y a quelques jours? Ne me dites-vous pas en me maltraitant, que vous vouliez que je prévinſſe vos ordres, & viſſe de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour votre ſervice? Or, pour me regler là-deſſus,

je

je faiſois porter votre coffre au vaiſſeau. Alors le joueur, remarquant que j'avois plus de malice qu'il n'avoit cru, me dit en me donnant mon congé d'un air froid : Allez, monſieur Scipion, que le ciel vous conduiſe. Vous avez trop d'eſprit pour votre âge. Je n'aime point à jouer avec des gens, qui ont tantôt une carte de plus, tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il, en changeant de ton, de peur que je ne vous faſſe chanter ſans ſolfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureuſement il me laiſſa. Je marchois le long des rues en rêvant où je pourrois avec deux réaux que j'avois pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'archevêché ; & comme on travailloit alors au ſouper de monſeigneur, il ſortoit des cuiſines une agréable odeur, qui ſe faiſoit ſentir d'une lieue à la ronde : Peſte ! dis-je en moi-même, je m'accommoderois volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez ; je me contenterois même d'y tremper les quatre doigts & le pouce. Mais quoi ! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que humer la fumée ? Pourquoi non ? cela ne paroît pas impoſſible. Je m'échauffai l'imagination là-deſſus ; & à force de rêver, il me vint dans l'eſprit une ruſe, que j'employai ſur le champ, & qui réuſſit. J'entrai dans la cour du palais

archiépiſcopal en courant vers les cuiſines, & en criant de toute ma force : *Au ſecours, au ſecours !* comme ſi quelqu'un m'eût pourſuivi comme pour m'aſſaſſiner.

A mes cris redoublés, maître Diégo, le cuiſinier de l'archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en ſçavoir la cauſe ; & ne voyant perſonne que moi, il me demanda pour quel ſujet je criois ſi fort. Ah ! ſeigneur, lui répondis-je, en faiſant toutes les démonſtrations d'un homme épouvanté, par ſaint Policarpe, ſauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un ſpadaſſin qui veut me tuer. Où eſt-il donc ce ſpadaſſin ? s'écria Diégo. Vous êtes tout ſeul de votre compagnie, & je ne vois pas un chat à vos trouſſes. Allez, mon enfant, raſſurez-vous ; c'eſt apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour ſe divertir, & qui a bien fait de ne pas vous ſuivre dans ce palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au cuiſinier, ce n'eſt pas pour rire qu'il m'a pourſuivi. C'eſt un grand pendard, qui vouloit me dépouiller, & je ſuis ſûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous y attendra donc long-tems, reprit-il, puiſque vous demeurerez ici juſqu'à demain. Vous y ſouperez & coucherez avec nos marmitons, qui vous feront faire bonne chere.

Je fus tranſporté de joie, quand j'entendis ces dernieres paroles ; & ce fut pour moi un ſpectacle raviſſant, lorſqu'ayant été conduit par maître Diégo dans les cuiſines, j'y vis les pre-

préparatifs pour le ſouper de monſeigneur. Je comptai juſqu'à quinze perſonnes qui en étoient occupées, mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la providence avoit ſoin d'en pourvoir l'archevêché. Ce fut alors que, reſpirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois ſenti que de loin, j'appris à connoître la ſenſualité. J'eus l'honneur de ſouper & de coucher avec les marmitons, qui véritablement me régalerent, & dont je gagnai ſi bien l'amitié, que le jour ſuivant, lorſque j'allai remercier maître Diégo, de m'avoir donné ſi généreuſement un azile, il me dit; Nos garçons de cuiſine m'ont témoigné tous qu'ils ſeroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre humeur. De votre côté, ſeriez-vous bien aiſe d'être leur compagnon? Je répondis que ſi j'avois ce bonheur-là, je me croirois au comble de mes vœux. Si cela eſt, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès-à-préſent comme un officier de l'archevêché. A ces mots, il me conduiſit, & me préſenta au majordome, qui, ſur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au pot.

Je ne fus pas plutôt en poſſeſſion d'un emploi ſi honorable, que maître Diégo, ſuivant l'uſage des cuiſiniers des grandes maiſons qui envoyent ſecrettement des viandes à leurs mignonnes, me choiſit pour porter chez une dame du voiſinage, tantôt des longes de veau,

& tantôt de la volaille ou du gibier. Cette bonne dame étoit une veuve de trente ans tout au plus, très-jolie, très-vive, qui avoit l'air de n'être pas exactement fidele à ſon cuiſinier. Cependant il ne ſe contentoit pas de lui fournir de la viande, du pain, du ſucre, & de l'huile, il faiſoit auſſi ſa proviſion de vin ; & tout cela aux dépens de monſeigneur l'archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le palais de ſa grandeur, où je fis un tour aſſez plaiſant, & dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les pages & quelques autres domeſtiques, pour célébrer l'anniverſaire de monſeigneur, s'aviſerent de repréſenter une comédie. Ils choiſirent celle de *Bénavides* ; & comme il leur falloit un garçon de mon âge, pour faire le rôle du jeune roi de Léon, ils jetterent les yeux ſur moi. Le majordome, qui ſe piquoit de déclamation, ſe chargea de m'exercer ; & après m'avoir donné quelques leçons, il aſſura que je ne ſerois pas celui qui s'en acquitteroit le plus mal. Comme c'étoit le patron qui faiſoit la dépenſe de la fête, vous vous imaginez bien qu'on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On conſtruiſit dans la plus grande ſalle du palais un théâtre, qui fut bien décoré. On fit dans les aîles un lit de gazon, ſur lequel je devois paroître endormi, quand les Maures viendroient ſe jetter ſur moi pour me faire priſonnier. Lorſque les acteurs furent en état de repréſenter la

piece, l'archevêque fixa le jour de la représentation, & se fit un plaisir de prier les seigneurs & les dames les plus considérables de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un tailleur accompagné de notre majordome, qui s'étant donné la peine de me faire répéter mon rôle, se faisoit un devoir de me voir habiller. Le tailleur me revêtit d'une riche robe de velours bleu, garnie de galons & de boutons d'or, avec des manches pendantes ornées de franges du même métal; & le majordome lui-même me posa sur la tête une couronne de carton, parsemé de quantité de perles fines mêlées de faux diamans. De plus, ils me mirent une ceinture de soie, couleur de rose à fleurs d'argent; & à chaque chose dont ils me paroient, il me sembloit qu'ils me prêtoient des aîles pour m'envoler & m'en aller. Enfin, la comédie commença sur la fin du jour. Le jeune roi de Léon paroît d'abord dans la piece, & fait un long monologue. Comme c'étoit moi qui faisois ce personnage, j'ouvris la scêne par une tirade de vers, qui aboutissoit à dire, que ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allois m'y abandonner. En même-tems, je me retirai dans les coulisses, & me jettai sur le lit de gazon, qui m'y avoit été préparé; mais au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la rue,

& me ſauver avec mes habits royaux. Un petit eſcalier dérobé, par où l'on deſcendoit ſous le théâtre & dans la ſalle, me parut propre à l'exécution de mon deſſein. Je me levai légerement, & voyant que perſonne ne prenoit garde à moi, j'enfilai cet eſcalier qui me conduiſit dans la ſalle, dont je gagnai la porte, en criant, *Place, place, je vais changer d'habit.* Chacun ſe rangea pour me laiſſer paſſer; de ſorte qu'en moins d'une minute, je ſortis impunément du palais à la faveur de la nuit, & me rendis à la maiſon du vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étois. Je le mis au fait, & il en rit de tout ſon cœur; puis m'embraſſant avec d'autant plus de joie qu'il ſe flattoit de la douce eſpérance d'avoir part aux dépouilles du roi de Léon, il me félicita d'avoir fait un ſi beau coup, & me dit, que ſi je ne me démentois pas dans la ſuite, je ferois un jour du bruit dans le monde par mon eſprit. Après nous être égayés tous deux, & bien épanoui la rate, je dis au brave: Que ferons-nous de ce riche habillement? Que cela ne vous embarraſſe point? me répondit-il. Je connois un honnête fripier, qui, ſans témoigner la moindre curioſité, achete tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien ſon compte. Demain matin j'irai le chercher, & je vous l'amenerai ici. En effet, le jour ſuivant le brave ſortit de grand-matin de ſa chambre,

où il me laiſſa au lit ; & revint deux heures après avec le fripier, qui portoit un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous préſente le ſeigneur Ybagnez de Ségovie, fripier plein d'honneur & de bonne foi, s'il en fut jamais ; & qui, malgré le mauvais exemple que ſes confreres lui donnent, ſe pique de la plus ſcrupuleuſe intégrité. Il va vous dire au juſte ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, & vous pourrez vous en tenir à ſon eſtimation. Oh, pour cela, oui, dit le fripier. Il faudroit que je fuſſe un grand miſérable, pour priſer une choſe au deſſous de ſa valeur. C'eſt ce qu'on ne m'a point encore reproché, dieu merci, & ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre ; je vous dirai en conſcience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave, en les lui montrant ; convenez que rien n'eſt plus magnifique. Remarquez la beauté de ce velours de Gênes, & la richeſſe de cette garniture. J'en ſuis enchanté, répondit le fripier, après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'eſt plus beau. Et que penſez-vous des perles fines, qui ſont à cette couronne ? reprit mon ami. Si elles étoient plus rondes, repartit Ybagnez, elles ſeroient ineſtimables ; cependant telles qu'elles ſont, je les trouve fort belles, & j'en ſuis auſſi content que du reſte. J'en demeure d'accord, & j'aime à rendre juſtice. Un fourbe de fripier,

pier, à ma place, affecteroit de mépriſer la marchandiſe pour l'avoir à vil prix, & n'auroit pas honte d'en offrir vingt piſtoles; mais moi, qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent, il n'eut pas encore été un juſte eſtimateur, puiſque les perles ſeules en valoient bien deux cens. Le brave, qui s'entendoit avec lui, me dit: Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le ſeigneur Ybagnez apprécie les choſes comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela eſt vrai, dit le fripier; auſſi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Hé bien! ajouta-t-il, eſt-ce une affaire finie? N'y a-t-il qu'à vous compter l'eſpece? Attendez, lui répondit le brave, il faut auparavant que mon petit ami eſſaye l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui, je ſuis bien trompé s'il n'eſt pas convenable à ſa taille. Alors le fripier, ayant défait ſon paquet, me montra un pourpoint avec un haut de chauſſes d'un beau drap muſc, avec des boutons d'argent, le tout à demi uſé. Je me levai pour eſſayer cet habillement, lequel, quoique trop large & trop long, parut à ces meſſieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le priſa dix piſtoles, & comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui, il fallut en paſſer par-là. De ſorte qu'il tira de ſa bourſe trente piſtoles, qu'il étala ſur la table; après quoi il fit un autre paquet de ma

robe royale & de ma couronne, qu'il emporta, s'applaudiſſant ſans doute en lui-même d'avoir ſi bien commencé la journée.

Lorſqu'il fut ſorti, le vaillant me dit : Je ſuis très-ſatisfait de ce fripier. Il avoit bien raiſon de l'être, car je ſuis ſûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de piſtoles de bénéfice. Mais il ne ſe contenta point de cela ; il prit ſans façon la moitié de l'argent qui étoit ſur la table, & me laiſſa l'autre en me diſant : Mon petit ami Scipion, avec ces quinze piſtoles qui vous reſtent, je vous conſeille de ſortir inceſſamment de cette ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de monſeigneur l'archevêque. Je ſerois au déſeſpoir qu'après vous être ſignalé par une action qui fera honneur à votre hiſtoire, vous vous fiſſiez ſottement mettre en priſon. Je lui répondis, que j'avois bien réſolu de m'éloigner de Séville : comme en effet, après avoir acheté un chapeau & quelques chemiſes, je gagnai la vaſte & délicieuſe campagne qui conduit entre des vignes & des oliviers à l'ancienne cité de Carmonne, & trois jours après j'arrivai à Cordoue.

J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande place où demeurent les marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolede, qui voyageoit pour ſon plaiſir ; j'étois aſſez proprement vêtu pour le faire croire, & quelques piſtoles que j'affectai de laiſſer voir comme par hazard à l'hôte, ache-

acheverent de le perſuader. Peut-être auſſi que ma grande jeuneſſe lui fit penſer que je pouvois être quelque petit libertin, qui couroit le pays, après avoir volé ſes parens. Quoiqu'il en ſoit, il ne parut point curieux d'en ſçavoir plus que je ne lui en diſois, de peur apparemment que ſa curioſité ne m'obligeât à changer de logement. Pour ſix réaux par jour, on étoit bien dans cette hôtellerie, où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le ſoir au ſouper juſqu'à douze perſonnes à table. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que chacun mangeoit ſans rien dire, à la réſerve d'un ſeul homme, qui parlant ſans ceſſe à tort & à travers, compenſoit par ſon babil le ſilence des autres. Il faiſoit le bel eſprit, débitoit des contes, & s'efforçoit par de bons mots, de réjouir la compagnie, qui de tems en tems éclatoit de rire, moins pour applaudir à ſes ſaillies, que pour s'en moquer.

Pour moi, je faiſois ſi peu d'attention aux diſcours de cet original, que je me ſerois levé de table ſans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéreſſer dans ſes diſcours: Meſſieurs, s'écria-t-il, ſur la fin du repas, tout ce que je vous ai dit, n'eſt rien en comparaiſon de ce que je vais vous dire. Je vous garde pour la bonne bouche une hiſtoire des plus divertiſſantes, une aventure arrivée ces jours paſſés à l'archevêché de Séville. Je la tiens d'un bachelier de ma connoiſſance, qui en a, dit-il, été témoin.

Ces

Ces paroles me causerent quelque émotion ; je ne doutai point que cette aventure ne fût la mienne, & je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidele, & m'apprit même ce que j'ignorois ; c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé dans la salle après mon départ : je vais vous le raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures qui, suivant l'ordre de la piece qu'on représentoit, devoient m'enlever, parurent sur la scêne, dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon, où ils me croyoient endormi ; mais quand ils voulurent se jetter sur le roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni roi ni roque. Aussitôt la comédie fut interrompue. Voilà tous les acteurs en peine : les uns m'appellent : les autres me font chercher : celui-ci crie, & celui-là me donne à tous les diables. L'archevêque appercevant que le trouble & la confusion régnoient derriere le théâtre, en demanda la cause. A la voix du prélat, un page, qui faisoit le *Gracioso* dans la piece, accourut, & dit à sa grandeur : Monseigneur, ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le roi de Léon ; il vient, graces à dieu ! de se sauver avec son habillement royal. Le ciel en soit loué ! s'écria l'archevêque. Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre religion, & d'échapper aux fers qu'ils lui préparoient. Il sera sans doute retourné à Léon, la capitale de son royaume. Puisse-t-il

t-il y arriver ſans malencontre. Au reſte je défends qu'on ſuive ſes pas; je ſerois fâché que ſa majeſté reçut quelque mortification de ma part. Le prélat ayant parlé de cette ſorte ordonna qu'on lût mon rôle, & qu'on achevât la comédie.

CHAPITRE XI.

Suite de l'hiſtoire de Scipion.

TANT que j'eus de l'argent, mon hôte me fit bonne mine, & eut de grands égards pour moi; mais du moment qu'il s'apperçut que je n'en avois plus gueres, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, & me pria un beau matin de ſortir de ſa maiſon, pour aller loger ailleurs. Je le quittai fierement, & j'entrai dans l'égliſe des péres de ſaint Dominique, où pendant que j'entendois la meſſe, un vieux mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravédis, que je lui donnai en lui diſant: Mon ami, priez dieu qu'il me faſſe trouver bientôt quelque bonne place; ſi votre priere eſt exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite; comptez ſur ma reconnoiſſance.

A ces mots, le gueux me conſidéra fort attentivement, & me répondit d'un air ſerieux: Quel poſte ſouhaiteriez-vous d'avoir!

Je

Je voudrois, lui repliquai-je, être laquais dans quelque maiſon où je fuſſe bien. Il me demanda ſi la choſe preſſoit. On ne peut pas davantage, lui dis-je; car ſi je n'ai pas au plutôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu; il faudra que je meure de faim, ou que je devienne un de vos confreres. Si vous étiez réduit à cette néceſſité, reprit-il, cela ſeroit fâcheux pour vous, qui n'êtes pas fait à nos manieres; mais pour peu que vous y fuſſiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la ſervitude, qui ſans contredit eſt inférieure à la gueuſerie. Cependant puiſque vous aimez mieux ſervir que de mener, comme moi, une vie libre & indépendante, vous aurez un maître inceſſamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Je vais dès aujourd'hui m'employer pour vous. Soyez ici demain à la même heure. Je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour ſuivant au même endroit, où je ne fus pas long-tems ſans appercevoir le mendiant, qui vint me joindre, & qui me dit de prendre la peine de le ſuivre. Je le ſuivis. Il me conduiſit à une cave, qui n'étoit pas éloignée de l'égliſe, & où il faiſoit ſa réſidence. Nous y entrâmes tous deux, & nous étant aſſis ſur un long banc, qui avoit pour le moins cent ans de ſervice, il me tint ce diſcours. Une bonne action trouve toujours ſa récompenſe; vous me donnâtes hier l'aumône, & cela m'a dé-

terminé à vous procurer une condition: ce qui ſera bientôt fait, s'il plaît au ſeigneur. Je connois un vieux dominicain, nommé le pere Alexis, qui eſt un ſaint religieux, un grand directeur. J'ai l'honneur d'être ſon commiſſionnaire, & je m'acquitte de cet emploi avec tant de diſcretion & de fidélité, qu'il ne refuſe point d'employer ſon crédit pour moi & pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, & je l'ai mis dans la diſpoſition de vous rendre ſervice. Je vous préſenterai à ſa révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux mendiant; allons voir tout-à-l'heure ce bon religieux. Le pauvre y conſentit, & me mena ſur le champ au pere Alexis, que nous trouvâmes occupé dans ſa chambre à écrire des lettres ſpirituelles. Il interrompit ſon travail pour me parler. Il me dit qu'à la priere du mendiant, il vouloit bien s'intéreſſer pour moi. Ayant appris, pourſuivit-il, que le ſeigneur Baltazar Vélaſquez avoit beſoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, & il vient de me faire réponſe qu'il vous recevroit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part; c'eſt mon pénitent & mon ami. Là-deſſus le moine m'exhorta pendant trois bons quarts-d'heures à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement ſur l'obligation où j'étois de ſervir Vélaſquez avec zele; après quoi il m'aſſura qu'il auroit ſoin de me maintenir dans mon

poſte,

poſte, pourvu que mon maître n'eût point de reproche à me faire.

Après avoir remercié le religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je ſortis du monaſtere avec le mendiant, qui me dit que le ſeigneur Baltazar Vélaſquez étoit un vieux marchand de drap, un homme riche, ſimple & débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne ſoyez parfaitement bien dans ſa maiſon, qu'à votre place je préférerois à une maiſon de qualité. Je m'informai de la demeure du bourgeois, & je m'y rendis ſur le champ, après avoir promis au gueux de reconnoître ſes bons offices, ſi-tôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une boutique, où deux jeunes garçons marchands, proprement vêtus, ſe promenoient en long & en large, & faiſoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai ſi le maître y étoit, & leur dis que j'avois à lui parler de la part du pere Alexis. A ce nom reſpectable, on me fit paſſer dans une arriere-boutique, où le marchand feuilletoit un gros regiſtre, qui étoit ſur un bureau. Je le ſaluai reſpectueuſement: Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le révérend pere Alexis vous a propoſé pour laquais. Ah! mon enfant, me répondit-il, ſois le bien venu. Il ſuffit que tu me ſois envoyé par ce ſaint homme. Je te reçois à mon ſervice préférablement à trois ou quatre laquais qu'on me veut donner. C'eſt une

affaire décidée. Tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas beſoin d'être longtems chez ce bourgeois, pour m'appercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me parut même d'une ſi grande ſimplicité, que je ne pus m'empêcher de penſer que j'aurois bien de la peine à m'abſtenir de lui jouer quelque tour. Il étoit veuf depuis quatre années, & il avoit deux enfans, un garçon, qui achevoit ſon cinquieme luſtre, & une fille, qui commençoit ſon troiſieme. La fille élevée par une duegne ſévere, & dirigée par le pere Alexis, marchoit dans le ſentier de la vertu; mais Gaſpard Vélaſquez ſon frere, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il paſſoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis; & ſi, à ſon retour, ſon pere s'aviſoit de lui en faire des reproches, Gaſpard lui impoſoit ſilence, en le prenant ſur un ton plus haut que le ſien.

Scipion, me dit un jour le vieillard, j'ai un fils, qui fait toute ma peine. Il eſt plongé dans toute ſorte de débauches: cela m'étonne, car ſon éducation n'a pas été negligée. Je lui ai donné de bons maîtres; & le pere Alexis, mon ami, a fait tous ſes efforts pour le mettre dans le bon chemin. Mais hélas! il n'a pu en venir à bout; Gaſpard s'eſt jetté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans ſa puberté,

berté, & que c'eſt cela qui l'a perdu. Mais non, il a été châtié, quand j'ai jugé à propos d'uſer de rigueur; car tout débonnaire que je ſuis, je ne laiſſe pas d'avoir de la fermeté dans les occaſions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maiſon de force, & il n'en eſt devenu que plus méchant. En un mot, c'eſt un de ces mauvais ſujets que le bon exemple, les remontrances & les châtimens ne ſçauroient corriger. Il n'y a que le ciel qui puiſſe faire ce miracle.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux pere, du moins je fis ſemblant de l'être. Que je vous plains, monſieur! lui dis-je; un homme de bien, comme vous, méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant, me répondit-il? Dieu m'a voulu priver de cette conſolation. Entre les ſujets que Gaſpard me donne de me plaindre de lui, pourſuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cauſe beaucoup d'inquiétude; c'eſt l'envie qu'il a de me voler, & qu'il ne trouve que trop ſouvent moyen de ſatisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu ſuccedes, s'entendoit avec lui, & c'eſt pour cela que j'ai chaſſé ce domeſtique. Pour toi, je compte que tu ne te laiſſeras pas corrompre par mon fils. Tu épouſeras mes intérêts; je ne doute pas que le pere Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui dis-je. Sa révérence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vue que votre bien;

mais je puis vous assurer que je n'avois pas besoin pour cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidelement, & je vous promets enfin un zele à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Le jeune Vélasquez, petit-maître en diable, jugeant à ma phisionomie que je ne serois pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur, m'attira dans un endroit écarté, & me parla dans ces termes: Ecoute, mon cher, je suis persuadé que mon pere t'a chargé de m'espionner. Il n'y a pas manqué. Mais prends-y garde; je t'en avertis, cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'appercevoir que tu m'observes, je te ferai mourir sous le bâton; au lieu que si tu veux m'aider à tromper mon pere, tu peux tout attendre de ma reconnoissance. Faut-il te parler plus clairement? Tu auras ta part dans les coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir: déclare-toi dans le moment pour le pere ou pour le fils; point de quartier.

Monsieur, lui répondis-je, vous me serrez furieusement le bouton; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond, je me sente de la répugnance à trahir le seigneur Vélasquez. Tu ne dois t'en faire aucun scrupule, reprit Gaspard; c'est un vieil avare, qui voudroit encore me mener à la lisiere; un vilain, qui me refuse mon nécessaire, en refusant de fournir

fournir à mes plaiſirs ; car les plaiſirs ſont des beſoins à vingt-cinq ans. C'eſt dans ce point de vue, qu'il faut que tu regardes mon pere. Voilà qui eſt fini, monſieur, lui dis-je ; il n'y a pas moyen de tenir contre un ſi juſte ſujet de plainte. Je me déclare pour vous, & je m'offre à vous ſeconder dans vos louables entrepriſes ; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidele adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me ſemble, d'affecter de me haïr ; parlez-moi brutalement devant tout le monde ; ne meſurez pas les termes. Quelques ſoufflets même, & quelques coups de pied au cul ne gâteront rien ; au contraire, plus vous me donnerez des marques d'averſion, plus le ſeigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai ſemblant d'éviter votre converſation. En vous ſervant à table, je paroîtrai ne m'en acquitter qu'à regret ; & quand je m'entretiendrai de votre ſeigneurie, ne trouvez pas mauvais que je diſe pis que pendre de vous. Vous verrez que tout le monde au logis ſera la dupe de cette conduite, & qu'on nous croira tous deux ennemis mortels.

Vive dieu! s'écria le jeune Vélaſquez à ces dernieres paroles ! Je t'admire, mon ami ; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue ; j'en conçois pour moi le plus heureux préſage. J'eſpere qu'avec le ſecours de ton eſprit, je ne laiſſerai pas une piſtole à mon pere. Vous me faites trop d'honneur, dis-je,

dis-je, de tant compter ſur mon induſtrie. Je ferai mon poſſible pour juſtifier la bonne opinion que vous en avez; & ſi je ne puis y réuſſir, ce ne ſera pas ma faute.

Je ne tardai guere à faire connoître à Gaſpard, que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit; & voici quel fut le premier ſervice que je lui rendis. Le coffre-fort de Baltazar étoit dans la chambre de ce bon homme à la ruelle de ſon lit, & lui ſervoit de priedieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjouiſſoit la vue, & je lui diſois ſouvent en moi-même: Coffre-fort, mon ami, ſeras-tu toujours fermé pour moi? N'aurai-je jamais le plaiſir de contempler le tréſor que tu receles? Comme j'allois quand je voulois dans la chambre, dont l'entrée n'étoit interdite qu'à Gaſpard, il arriva un jour que j'apperçus ſon pere, qui croyant n'être vu de perſonne, après avoir ouvert & refermé ſon coffre-fort, en cacha la clef derriere une tapiſſerie. Je remarquai bien l'endroit, & fis part de cette découverte à mon jeune maître, qui me dit en m'embraſſant de joie: Ah mon cher Scipion, que viens-tu m'apprendre? Notre fortune eſt faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, & tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un ſerrurier obligeant dans Cordoue, qui n'eſt pas la ville d'Eſpagne où il y a le moins de fripons.

Hé!

Hé! pourquoi, dis-je à Gaſpard, voulez-vous faire faire une fauſſe clef, quand nous pouvons nous ſervir de la véritable! Tu as raiſon, me répondit-il; mais je crains que mon pere, par défiance ou autrement, ne s'aviſe de la cacher ailleurs, & le plus ſûr eſt d'en avoir une qui ſoit à nous. J'approuvai ſa crainte; & me rendant à ſon ſentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef; ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux patron faiſoit une viſite au pere Alexis, avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas-là: je me ſervis de la clef pour ouvrir le coffre-fort, qui ſe trouvant rempli de grands & de petits ſacs, me jetta dans un embarras charmant. Je ne ſçavois lequel choiſir, tant je me ſentois d'affection pour les uns & pour les autres; néanmoins comme la peur d'être ſurpris ne me permettoit pas de faire un long examen, je me ſaiſis à tout hazard d'un des plus gros. Enſuite, ayant refermé le coffre, & remis la clef derriere la tapiſſerie, je ſortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher dans une petite garderobe, en attendant que je puſſe la remettre au jeune Vélaſquez, qui m'attendoit dans une maiſon où il m'avoit donné rendez-vous, & que je rejoignis promptement, en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut ſi content de moi, qu'il m'accabla de careſſes, & m'offrit généreuſement la moitié des eſpeces qui étoient dans le

ſac,

ſac, ce que je refuſai. Non, non, monſieur, lui dis-je, ce premier ſac eſt pour vous ſeul; ſervez-vous en pour vos beſoins. Je retournerai inceſſamment au coffre-fort, où, graces au ciel! il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après j'enlevai un ſecond ſac, où il y avoit, ainſi que dans le premier, cinq cens écus, deſquels je ne voulus accepter que le quart, quelques inſtances que me fit Gaſpard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme ſe vit ſi bien en fonds, & par conſéquent en état de ſatisfaire la paſſion qu'il avoit pour les femmes & pour le jeu, il s'y abandonna tout entier; il eut le malheur de s'entêter d'une de ces fameuſes coquettes, qui dévorent & engloutiſſent en peu de tems les plus gros patrimoines: il ſe jetta pour elle dans une dépenſe effroyable; ce qui me mit dans la néceſſité de rendre tant de viſites au coffre-fort, que le vieux Vélaſquez s'apperçut enfin qu'on le voloit. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te découvre mon cœur. Quelqu'un me vole, mon ami; on a ouvert mon coffre-fort; on en a tiré pluſieurs ſacs; c'eſt un fait conſtant. Qui dois-je accuſer de ce larcin? ou plutôt, quel autre que mon fils peut l'avoir fait? Gaſpard ſera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit; car je ſuis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroiſſiez tous deux

deux fort mal enſemble. Néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux pas écouter ce ſoupçon, puiſque le pere Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que, graces à dieu! le bien d'autrui ne me tentoit point; & j'accompagnai ce menſonge d'une grimace hypocrite, qui me ſervit d'apologie.

Effectivement, le vieillard ne m'en parla plus; mais il ne laiſſa pas de m'envelopper dans ſa défiance; & prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à ſon coffre-fort une nouvelle ſerrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ſes poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous & les ſacs, nous demeurâmes fort ſots, particulierement Gaſpard, qui ne pouvant plus faire la même dépenſe pour ſa nymphe, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'eſprit d'imaginer un expédient, qui le fit rouler pendant quelques jours; & cet ingénieux expédient fut de s'approprier par forme d'emprunt tout ce qui m'étoit revenu des ſaignées que j'avois faites au coffre-fort. Je lui donnai juſqu'à la derniere piece; ce qui pouvoit, ce me ſemble, paſſer pour une reſtitution anticipée que je faiſois au vieux marchand dans la perſonne de ſon héritier.

Ce jeune homme, lorſqu'il eut épuiſé cette reſſource, conſidérant qu'il n'en avoit plus aucune autre, tomba dans une profonde & noire mélancolie, qui troubla peu à peu ſa raiſon. Il ne regarda ſon pere que comme un homme qui

qui faiſoit tout le malheur de ſa vie. Il entra dans un vif déſeſpoir; & ſans être retenu par la voix du ſang, le miſérable conçut l'horrible deſſein de l'empoiſonner. Il ne ſe contenta pas de me faire confidence de cet exécrable projet, il me propoſa même de ſervir d'inſtrument à ſa vengeance. A cette propoſition, je me ſentis ſaiſi d'effroi: Monſieur, lui dis-je, eſt-il poſſible que vous ſoyez aſſez abandonné du ciel pour avoir formé cette abominable réſolution? Quoi! vous ſeriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours? On verroit en Eſpagne, dans le ſein du chriſtianiſme, commettre un crime dont la ſeule idée feroit horreur aux nations les plus barbares? Non, mon cher maître, ajoutai-je, en me mettant à ſes genoux, non vous ne ferez point une action qui ſouleveroit contre vous toute la terre, & qui ſeroit ſuivie d'un infâme châtiment.

Je tins encore d'autres diſcours à Gaſpard, pour le détourner d'une entrepriſe ſi coupable. Je ne ſcais où j'allai prendre tous les raiſonnemens d'honnête homme, dont je me ſervis pour combattre ſon déſeſpoir; mais il eſt certain que je lui parlai comme un docteur de Salamanque, tout jeune & tout fils que j'étois de Coſcolina. Cependant, j'eus beau lui repréſenter qu'il devoit rentrer en lui-même, & rejetter courageuſement les penſées déteſtables dont ſon eſprit étoit aſſailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baiſſa la

tête

tête ſur ſon eſtomach ; & gardant un morne ſilence, quelque choſe que je puſſe faire & dire, il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

Là-deſſus, prenant mon parti, je réſolus de révéler tout à mon vieux maître. Je lui demandai un ſecret entretien. Il me l'accorda ; & nous étant tous deux enfermés : Monſieur, lui dis-je, ſouffrez que je me jette à vos pieds, & que j'implore votre miſéricorde. En achevant ces paroles, je me proſternai devant lui avec beaucoup d'émotion, & le viſage baigné de larmes. Le marchand ſurpris de mon action & de mon air troublé, me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, & que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foibleſſe d'écouter votre fils, & de l'aider à vous voler. En même-tems, je lui fis un aveu ſincere de tout ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet ; après quoi je lui rendis compte de la converſation que je venois d'avoir avec Gaſpard, dont je lui révélai le deſſein, ſans oublier la moindre circonſtance.

Quelque mauvaiſe opinion que le vieux Vélaſquez eût de ſon fils, à peine pouvoit-il ajouter foi à ce diſcours. Néanmoins, ne doutant nullement que mon rapport ne fût véritable : Scipion, me dit-il, en me relevant, car j'étois toujours à ſes pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaſpard, pourſuivit-il, en éle-

vant ſa voix, Gaſpard en veut à mes jours! Ah fils ingrat! monſtre! qu'il eût mieux valu étouffer en naiſſant, que laiſſer vivre pour devenir un parricide, quel ſujet as-tu d'attenter ſur ma vie? Je te fournis tous les ans une ſomme raiſonnable pour tes plaiſirs, & tu n'es pas content! faut-il donc pour te ſatisfaire, que je te permette de ruiner ta ſœur, & de diſſiper tous mes biens. Ayant fait cette apoſtrophe amere, il me recommanda le ſecret, & me dit de le laiſſer ſeul ſonger à ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture auſſi délicate.

J'étois fort en peine de ſçavoir quelle réſolution prendroit ce pere infortuné, lorſque le même jour il fit appeller Gaſpard, & lui tint ce diſcours ſans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'ame: Mon fils, j'ai reçu une lettre de Mérida, d'où l'on me mande, que ſi vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, & qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez pas de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida; nous verrons la perſonne qu'on vous propoſe; ſi elle eſt de votre goût, vous l'épouſerez; & ſi elle ne l'eſt pas, il ne ſera plus parlé de ce mariage. Gaſpard entendant parler d'une riche dot, & croyant déja la tenir, répondit ſans héſiter qu'il étoit pret à faire ce voyage; ſi bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux ſeuls & montés ſur de bonnes mules.

Quand

Quand ils furent dans les montagnes de Féfira, & dans un endroit auſſi chéri des voleurs que redouté des paſſans, Baltazar mit pied à terre, en diſant à ſon fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, & demanda pourquoi dans ce lieu-là on le faiſoit deſcendre de ſa mule. Je vais te l'apprendre, lui répondit le vieillard, en l'enviſageant avec des yeux où ſa douleur & ſa colere étoient peintes: Nous n irons point à Mérida; & l'hymen dont je t'ai parlé, n'eſt qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat & dénaturé, le forfait que tu médites. Je ſçais qu'un poiſon, préparé par tes ſoins, me doit être préſenté; mais, inſenſé que tu es, as-tu pu te flatter que tu m'ôterois de cette façon impunément la vie? Quelle erreur! Songe que ton crime ſeroit bientôt découvert, & que tu périrois par la main du bourreau. Il eſt, continua-t-il, un moyen plus ſûr de contenter ta rage, ſans t'expoſer à une mort ignominieuſe; nous ſommes ici ſans témoin, & dans un endroit où ſe commettent tous les jours des aſſaſſinats; puiſque tu es ſi altéré de mon ſang, on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots, Baltazar découvrant ſa poitrine, & marquant la place de ſon cœur à ſon fils: Tiens, Gaſpard, ajouta-t-il, porte-moi-là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un ſcélérat comme toi.

Le jeune Vélaſquez, frappé de ces paroles

comme d'un coup de tonnerre, bien-loin de chercher à ſe juſtifier, tomba tout-à-coup ſans ſentiment aux pieds de ſon pere. Ce bon vieillard le voyant dans cet état, qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la foibleſſe de la paternité; il s'empreſſa de le ſecourir ; mais Gaſpard n'eut pas ſitôt repris l'uſage de ſes ſens, que ne pouvant ſoutenir la préſence d'un pere ſi juſtement irrité, il fit un effort pour ſe relever; il remonta promptement ſur ſa mule, & s'éloigna ſans dire une parole. Baltazar le laiſſa diſparoître, & l'abandonnant à ſes remords, revint à Cordoue, où ſix mois après, il apprit qu'il s'étoit jetté dans la chartreuſe de Séville, pour y paſſer le reſte de ſes jours dans la pénitence.

CHAPITRE XII.

Fin de l'hiſtoire de Scipion.

LE mauvais exemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Vélaſquez avoit tenue, me fit faire de ſérieuſes réflexions ſur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives, & à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me ſaiſir de tout l'argent que je pouvois prendre, étoit formée par tant d'actes réitérés, qu'elle n'étoit pas aiſée à vaincre.

vaincre. Cependant j'eſpérois en venir à bout, ayant ſouvent oui dire que pour devenir vertueux, il ne falloit que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, & le ciel ſembla benir mes efforts; je ceſſai de regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux marchand; je crois même que s'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des ſacs, que je n'en aurois rien fait; j'avouerai pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naiſſante. Auſſi Vélaſquez s'en garda bien.

Don Manrique de Médrano, jeune gentilhomme & chevalier de l'ordre d'Alcantara, venoit ſouvent au logis. Nous avions ſa pratique, qui étoit une de nos plus nobles, ſi elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce cavalier, qui toutes les fois qu'il me rencontroit, m'agaçoit toujours pour me faire parler, & paroiſſoit m'écouter avec plaiſir. Scipion, me dit-il un jour, ſi j'avois un laquais de ton humeur, je croirois poſſéder un tréſor; & ſi tu n'appartenois pas à un homme que je conſidere, je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monſieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réuſſir, car j'aime d'inclination les perſonnes de qualité; c'eſt mon foible. Leurs manieres aiſées m'enlevent. Cela étant, reprit don Manrique, je veux prier le ſeigneur Baltazar de conſentir que tu paſſes de ſon ſervice au mien; je ne crois pas qu'il me

refuſe cette grace. Véritablement, Vélaſquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyoit pas la perte d'un laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aiſé de ce changement, le valet d'un bourgeois ne me paroiſſant qu'un gredin, en comparaiſon du valet d'un chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidele de mon nouveau patron, je vous dirai que c'étoit un cavalier doué de la plus aimable figure, & qui revenoit à tout le monde par la douceur de ſes mœurs, & par ſon bon eſprit. D'ailleurs, il avoit beaucoup de valeur & de probité : il ne lui manquoit que du bien ; mais cadet d'une maiſon plus illuſtre que riche, il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante, qui demeuroit à Tolede, & qui l'aimant comme un fils, avoit ſoin de lui faire tenir l'argent dont il avoit beſoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement : on le recevoit fort bien partout. Il voyoit les principales dames de la ville, & entr'autres la marquiſe d'Alménara. C'étoit une veuve de ſoixante-douze ans, qui par ſes manieres engageantes, & les agrémens de ſon eſprit, attiroit chez elle toute la nobleſſe de Cordoue : les hommes ainſi que les femmes ſe plaiſoient à ſon entretien, & l'on appelloit ſa maiſon *la bonne compagnie*.

Mon maître étoit un des plus aſſidus courtiſans de cette dame. Un ſoir qu'il venoit de

la

la quitter, il me parut avoir un air animé, qui ne lui étoit pas ordinaire: Seigneur, lui dis-je, vous paroiſſez bien agité; votre fidele ſerviteur peut-il vous en demander la cauſe? Ne vous ſeroit-il point arrivé quelque choſe d'extraordinaire? Le chevalier ſourit à cette queſtion; & m'avoua qu'effectivement il étoit occupé d'une converſation ſérieuſe, qu'il venoit d'avoir avec la marquiſe d'Alménara. Je voudrois bien, lui dis-je en ſouriant, que cette mignonne ſeptuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour. Ne penſe pas te moquer, me répondit-il, apprend, mon ami, que la marquiſe m'aime: Chevalier, m'a-t-elle dit, je connois votre peu de fortune comme votre nobleſſe, j'ai de l'inclination pour vous, & j'ai réſolu de vous épouſer pour vous mettre à votre aiſe, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre maniere. Je ſçais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule; qu'on tiendra ſur mon compte des diſcours médiſans; & qu'enfin je paſſerai pour une vieille folle, qui veut ſe remarier. N'importe, je prétends mépriſer les caquets pour vous faire un ſort agréable: Tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'eſt que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, pourſuivit le chevalier, ce que me dit la marquiſe; j'en ſuis d'autant plus étonné, que c'eſt la femme de Cordoue la plus ſage & la plus raiſonnable; auſſi lui ai je fait

fait réponſe, que j'étois ſurpris qu'elle me fit l'honneur de me propoſer ſa main, elle qui avoit toujours perſiſté dans la réſolution de ſoutenir juſqu'au bout ſon veuvage : A quoi elle a reparti, qu'ayant des biens conſidérables, elle étoit bien aiſe de ſon vivant d'en faire part à un honnête homme qu'elle chériſſoit. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à ſauter le foſſé. En peux-tu douter, me répondit-il ? La marquiſe a des biens immenſes avec les qualités du cœur & de l'eſprit. Il faudroit que j'euſſe perdu le jugement, pour laiſſer échapper un établiſſement ſi avantageux pour moi.

J'approuvai fort le deſſein, où mon maître étoit de profiter d'une ſi belle occaſion de faire ſa fortune, & même je lui conſeillai de bruſquer les choſes, tant je craignois de les voir changer. Heureuſement la dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur ; & bien loin de la negliger, elle donna de ſi bons ordres que les préparatifs de ſon hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on ſçut dans Cordoue, que la vieille marquiſe d'Alménara ſe diſpoſoit à épouſer le jeune don Manrique de Médrana, les railleurs commencerent à s'égayer aux dépens de cette veuve ; mais ils eurent beau s'épuiſer en mauvaiſes plaiſanteries, ils ne la détournerent point de ſon entrepriſe ; elle laiſſa parler toute la ville, & ſuivit ſon chevalier à l'autel. Leurs nôces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nou-

nouvelle matiere à la médiſance. La mariée, diſoit-on, auroit du moins dû, par pudeur & par bienſéance, ſupprimer la pompe & le fracas, qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La marquiſe, au lieu de ſe montrer honteuſe d'être à ſon âge femme du chevalier, ſe livroit ſans contrainte à la joie qu'elle en reſſentoit. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de ſymphonie, & la fête finit par un bal, où ſe trouva toute la nobleſſe de Cordoue, de l'un & de l'autre ſexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux mariés s'échapperent pour gagner un appartement, où ils s'enfermerent avec une femme de chambre & moi ; ce qui fournit à la compagnie un nouveau ſujet d'accuſer la marquiſe d'avoir du tempérament. Mais cette dame étoit dans une diſpoſition bien différente de celle où ils la croyoient tous. Auſſitôt qu'elle ſe vit en particulier avec mon maître, elle lui adreſſa ces paroles : Don Manrique, voici votre appartement, le mien eſt dans un autre endroit de cette maiſon ; nous paſſerons la nuit dans des chambres ſéparées, & le jour nous vivrons enſemble comme une mere & ſon fils. Le chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la dame ne parloit ainſi que pour l'engager à lui faire une douce violence ; & s'imaginant devoir par politeſſe paroître paſſionné, il s'approcha d'elle, & s'offrit avec empreſſement à lui

lui ſervir de valet de chambre; mais bien loin de lui permettre de la déshabiller, elle le repouſſa d'un air ſérieux, & lui dit: Arrêtez, don Manrique; ſi vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui ſe remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur: je ne vous ai point épouſé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage; ce ſont des dons purs de mon cœur, & je n'exige de votre reconnoiſſance que des ſentimens d'amitié. A ces mots elle nous laiſſa mon maître & moi dans notre appartement, & ſe retira dans le ſien avec ſa ſuivante, en défendant abſolument au chevalier de l'accompagner.

Après ſa retraite, nous demeurâmes don Manrique & moi fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon maître, te ſerois-tu attendu au diſcours que la marquiſe vient de me tenir? Que penſes-tu d'une pareille dame? Je penſe, monſieur, que c'eſt une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir! C'eſt poſſéder un bénéfice ſans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit don Manrique, j'admire une épouſe d'un caractere ſi eſtimable, & je prétends compenſer par toutes les attentions imaginables le ſacrifice qu'elle fait à ſa délicateſſe. Nous continuâmes à nous entretenir de la dame, & nous allâmes enſuite nous repoſer, moi ſur un grabat dans une garderobe, & mon maître dans un beau lit,

lit, qu'on lui avoit préparé, & où je crois qu'au fond de ſon ame, il ne fut pas fâché de coucher ſeul, quoiqu'il ſe ſentit aſſez reconnoiſſant pour oublier l'âge d'une femme ſi généreuſe.

Les réjouiſſances recommencerent le jour ſuivant, & la nouvelle mariée parut de ſi belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaiſans. Elle rioit toute la premiere de ce qu'ils diſoient ; elle excitoit même les rieurs à s'égayer, en ſe prêtant de bonne grace à leurs ſaillies. Le chevalier de ſon côté ne ſe montroit pas moins content que ſon épouſe ; & l'on eût dit à l'air tendre dont il la regardoit & lui parloit, qu'il étoit dans le goût de la vieilleſſe. Les deux époux eurent le ſoir une nouvelle converſation, où il fut décidé que, ſans ſe gêner l'un l'autre, ils vivroient de la même façon qu'ils avoient vécu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à don Manrique ; qu'il fit par conſidération pour ſa femme ce que peu de maris euſſent fait à ſa place ; il abandonna une petite bourgeoiſe qu'il aimoit, & dont il étoit aimé ; ne voulant pas entretenir un commerce qui eût ſemblé inſulter à la conduite délicate que ſon épouſe tenoit avec lui.

Tandis qu'il donnoit de ſi fortes marques de reconnoiſſance à cette vieille dame, elle les payoit avec uſure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de ſon coffre-fort, qui valoit mieux que celui de Vélaſquez. Comme elle

elle avoit réformé ſa maiſon pendant ſon veuvage, elle la remit ſur le même pied où elle avoit été du vivant de ſon premier époux; elle groſſit ſon domeſtique; remplit ſes écuries de chevaux & de mules; en un mot, par ſes généreuſes bontés, le chevalier, le plus gueux de l'ordre d'Alcantara, en devint le plus riche. Vous me demandez peut-être ce que je gagnai à tout cela: Je reçus cinquante piſtoles de ma maîtreſſe, & cent de mon maître, qui de plus me fit ſon ſecrétaire avec quatre cens écus d'appointement; il eut même aſſez de confiance en moi pour vouloir que je fuſſe ſon tréſorier.

Son tréſorier! m'écriai-je, en interrompant Scipion dans cet endroit, & en faiſant un éclat de rire. Oui, monſieur, repliqua-t-il d'un air froid & ſérieux, oui, ſon tréſorier; j'oſe même dire que je me ſuis acquitté de cet emploi avec honneur. Il eſt vrai que je ſuis peut-être redevable de quelque choſe à la caiſſe; car comme je prenois dedans mes gages d'avance, & que j'ai quitté bruſquement le ſervice du chevalier, il n'eſt pas impoſſible que le comptable ſoit en reſte; en tout cas, c'eſt le dernier reproche qu'on ait à me faire, puiſque j'ai toujours été depuis ce tems-là plein de droiture & de probité.

J'étois donc, pourſuivit le fils de la Coſcolina, ſecrétaire & tréſorier de don Manrique, qui paroiſſoit auſſi content de moi que j'étois ſatisfait de lui, lorſqu'il reçut une lettre de Tolede, par laquelle on lui mandoit

doit que dona Théodora Muſcoſo ſa tante étoit à l'extrémité. Il fut ſi ſenſible à cette nouvelle, qu'il partit ſur le champ pour ſe rendre auprès de cette dame, qui lui ſervoit de mere depuis pluſieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un valet de chambre & un laquais ſeulement; & tous quatre montés ſur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolede, où nous trouvâmes dona Théodora dans un état à nous faire eſpérer qu'elle ne mourroit point de ſa maladie; & véritablement nos pronoſtics, quoique contraires à celui d'un vieux médecin, qui la gouvernoit, ne furent point démentis par l'évenement.

Pendant que la ſanté de notre bonne tante ſe retabliſſoit à vue d'oeil, moins peut-être par les remedes qu'on lui faiſoit prendre, que par la préſence de ſon cher neveu, monſieur le tréſorier paſſoit ſon tems le plus agréablement qu'il lui étoit poſſible avec de jeunes gens, dont la connoiſſance étoit fort propre à lui procurer des occaſions de dépenſer ſon argent. Outre les fêtes galantes qu'ils m'obligeoient à donner aux dames dont ils me procuroient la connoiſſance, ils m'entraînoient quelquefois dans des tripots, où ils m'engageoient à jouer avec eux; & n'étant pas auſſi habile joueur que mon maître don Abel, je perdois beaucoup plus ſouvent que je ne gagnois. Je prenois goût inſenſiblement au jeu; & ſi je me fuſſe entierement livré à cette

paſſion, elle m'auroit réduit ſans doute à tirer de la caiſſe quelques quartiers d'avance: mais heureuſement l'amour ſauva la caiſſe, & ma vertu. Un jour comme je paſſois auprès de l'égliſe *de los Reyés*, j'apperçus au travers d'une jalouſie dont les rideaux étoient ouverts, une jeune fille, qui me parut moins une mortelle qu'une divinité. Je me ſervirois d'un terme encore plus fort, s'il y en avoit, pour mieux vous exprimer l'impreſſion que ſa vue fit ſur moi. Je m'informai d'elle, & à force de perquiſitions j'appris qu'elle ſe nommoit Béatrix, & qu'elle étoit ſuivante de dona Julia, fille cadette du comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée; puis adreſſant la parole à ma femme: Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie; n'ai-je pas à votre avis l'air d'une divinité? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion; & depuis que votre fidélité ne m'eſt plus ſuſpecte, vous me paroiſſez plus belle que jamais. Mon ſecrétaire, après une repartie ſi galante, pourſuivit ainſi ſon hiſtoire.

Cette découverte acheva de m'enflammer, non à la vérité d'une ardeur légitime. J'en fais un aveu ſincere. Je m'imaginai que je triompherois facilement de ſa vertu, ſi je la tentois par des préſens capables de l'ébranler; mais je jugeois mal de la chaſte Béatrix. J'eus beau lui faire propoſer par des femmes mercenaires ma bourſe & mes ſoins, elle rejetta fiere-

fierement mes propoſitions. Sa réſiſtance, au lieu d'éteindre mes déſirs, les irrita. J'eus recours au dernier expédient; je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorſqu'elle ſçût que j'étois ſecrétaire & tréſorier de don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque tems, nous nous mariâmes ſecrettement en préſence de la dame Lorença Séphora, gouvernante de Séraphine, & devant quelques autres domeſtiques du comte de Polan. Je n'eus pas plutôt épouſé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, & de l'entretenir la nuit dans le jardin, où je m'introduiſois par une petite porte, dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contens que nous l'étions l'un de l'autre. Béatrix & moi, nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous; nous y courions avec le même empreſſement; & le tems que nous paſſions enſemble, quoiqu'il fut quelquefois aſſez long, nous ſembloit toujours trop court. Enfin, nous vivions plutôt en amans qu'en époux. Mais la fortune jalouſe troubla bientôt notre félicité.

Une nuit, qui fut auſſi cruelle pour moi que les précédentes avoient été douces, je fus ſurpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'allârma; j'en tirai un mauvais augure: je devins pâle & tremblant, comme ſi j'euſſe preſſenti ce qui m'alloit arriver; &

m'avançant dans l'obſcurité vers un cabinet de verdure, où j'étois accoutumé de parler à mon épouſe, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout-à-coup pour mieux ouir, & mon oreille fut auſſitôt frappée de ces paroles : *Ne me faites donc point languir, ma chere Béatrix, achevez mon bonheur ; ſongez que votre fortune y eſt attachée.* Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas beſoin d'en entendre davantage ; une fureur jalouſe s'empara de mon ame ; & ne reſpirant que vengeance, je tirai mon épée, & j'entrai bruſquement dans le cabinet. Ah lâche ſuborneur ! m'écriai-je, qui que tu ſois, il faut que tu m'arraches la vie, avant que tu m'ôtes l'honneur. En diſant ces mots, je chargeai le cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il ſe mit promptement en défenſe, & ſe battit en homme qui ſçavoit mieux faire des armes que moi, qui n'avois reçu que quelques leçons d'eſcrime à Cordoue. Cependant, tout grand ſpadaſſin qu'il étoit, il ne put parer un coup que je lui portai, ou plutôt il fit un faux pas ; je le vis tomber, & m'imaginant l'avoir mortellement bleſſé, je m'enfuis à toutes jambes, ſans vouloir répondre à Béatrix, qui m'appelloit à haute voix.

Oui vraiment, interrompit la femme de Scipion, en nous adreſſant la parole, je l'appellois pour le tirer d'erreur. Le cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet, étoit don Fernand de Leyva. Ce ſeigneur, qui aimoit

aimoit Julie ma maîtreſſe, avoit formé la réſolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen ; & je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin pour concerter avec lui cet enlevement, dont il m'aſſuroit que dépendoit ma fortune : mais j'eus beau crier pour rappeller mon époux aveuglé par ſa colere, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidele.

Dans l'état où je me trouvois, reprit Scipion, j'étois capable de tout. Ceux qui ſçavent par expérience ce que c'eſt que la jalouſie, & quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs eſprits, ne ſeront point étonnés du déſordre qu'elle produiſit dans mon pauvre cerveau. Je paſſai dans le moment d'une extrémité à l'autre : Je ſentis ſuccéder des mouvemens de haine aux ſentimens de tendreſſe que j'avois un inſtant auparavant pour mon épouſe. Je fis ſerment de l'abandonner, & de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs, je croyois avoir tué un cavalier ; & dans cette opinion craignant de tomber entre les mains de la juſtice, j'éprouvois ce trouble funeſte qui ſuit partout, comme une furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible ſituation, ne ſongeant qu'à me ſauver, je ne retournai point au logis, & je ſortis à l'heure même de Tolede, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revêtu. Il eſt vrai que j'avois dans mes poches une ſoixantaine de piſtoles,

ce qui ne laiſſoit pas d'être une aſſez bonne reſſource pour un jeune homme, qui ſe réſolvoit à vivre toujours dans la ſervitude.

Je marchai toute la nuit, ou, pour mieux dire, je courus; car l'image des alguazils toujours préſente à mon eſprit, me donnoit ſans ceſſe une nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas & Maquéda. Lorſque je fus à ce dernier bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'égliſe qu'on venoit d'ouvrir, & après y avoir fait une priere, je m'aſſis ſur un banc pour me repoſer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires, qui n'avoient que trop de quoi m'occuper; mais je n'eus pas le tems de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'égliſe de trois ou quatre coups de fouet, qui me firent juger qu'il paſſoit par-là quelque muletier. Je me levai auſſi-tôt pour aller voir ſi je ne me trompois pas; & quand je fus à la porte, j'en apperçus un, qui monté ſur une mule, en menoit deux autres à vuide: Arrêtez, mon ami, lui dis-je, où vont ces mules? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de-là ici deux bons religieux de S. Dominique, & je m'en retourne.

L'occaſion, qui ſe préſentoit de faire le voyage de Madrid, m'en inſpira l'envie; je fis marché avec le muletier; je montai ſur une de ſes mules, & nous pouſſâmes vers Illeſcas, où nous devions aller coucher. A peine fûmes nous hors de Maquéda, que le mu-

muletier, homme de trente cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'égliſe à pleine tête ; il débuta par les prieres que les chanoines diſent à matines, enſuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux grandes-meſſes ; puis paſſant aux vêpres, il les dit ſans me faire grace du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdit les oreilles, je ne pouvois m'empêcher de rire ; je l'excitois même à continuer, quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine : Courage, l'ami, lui dis-je, pourſuivez ; ſi le ciel vous a donné de bons poulmons, vous n'en faites pas un mauvais uſage, Oh ! pour cela, non, s'écria-t-il ; je ne reſſemble pas, dieu merci, à la plûpart des voituriers, qui ne chantent que des chanſons infâmes ou impies : Je ne chante même jamais de romances ſur nos guerres contre les Maures ; car ſi ces choſes-là ne ſont pas déshonnêtes, vous conviendrez du moins qu'elles ſont frivoles, & qu'un bon chrétien ne doit pas s'en occuper. Vous avez, lui repliquai-je, une pureté de cœur que les muletiers ont rarement ; mais dites-moi, mon ami, avec votre extrême délicateſſe ſur le choix de vos chants, avez-vous auſſi fait vœu de chaſteté dans les hôtelleries où il y a de jeunes ſervantes ? Aſſurément, me repartit-il, la continence eſt encore une choſe dont je me pique dans ces ſortes de lieux ; je n'y ſonge qu'au ſoin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné

né d'entendre parler de cette ſorte le phénix des muletiers ; & le tenant pour un homme de bien & d'eſprit, je liai avec lui converſation après qu'il eût chanté tout ſon ſaoul.

Nous arrivâmes à Illeſcas ſur la fin de la journée. Lorſque nous fûmes à l'hôtelerie, je laiſſai à mon compagnon le ſoin des mules, & j'entrai dans la cuiſine, où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon ſouper ; ce qu'il promit de faire ſi bien, que je me ſouviendrois, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre muletier, quel homme je ſuis. Vive dieu ! je défierois tous les cuiſiniers de Tolede & de Madrid, de faire une *Olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce ſoir d'un civé de lapreau de ma façon ; vous verrez ſi j'ai tort de vanter mon ſçavoir faire. Là deſſus, me montrant une caſſerole où il y avoit, à ce qu'il diſoit, un lapin déja tout haché : Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre ſouper avec une épaule de mouton rôti. Quand j'aurai mis là dedans du poivre, du ſel, du vin, un paquet de fines herbes, & quelques autres ingrediens que j'employe dans mes ſauces, j'eſpere que je vous ſervirai tantôt un ragoût digne d'un contador mayor.

L'hôte, après avoir ainſi fait ſon éloge, commença d'aprêter le ſouper. Pendant qu'il y travailloit, j'entrai dans une ſalle, où m'étant couché ſur un grabat que j'y trouvai, je m'en-

m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures, le muletier vint me réveiller : Mon gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt ; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avoit dans la salle une sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assimes le muletier & moi, & l'on nous apporta le civé : Je me jettai dessus avidement, je le trouvai d'un goût exquis ; soit que la faim m'en fit juger trop favorablement, soit que ce fût veritablement un effet des ingrédiens du cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti ; & remarquant que le muletier ne faisoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit en souriant, qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponse, ou plutôt le souris dont il l'avoit accompagnée, me parut mysterieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civé ; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de le sçavoir, reprit-il, je vous dirai, que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Tolede à Cuença, on me servit un soir dans une hôtellerie pour un lapin de garenne un matou en hachis ; cela m'a dégoûté des fricassées.

Le muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que malgré la faim qui me dévoroit, l'appétit me manqua tout-à-coup. Je me mis

en

en tête que je venois de manger du lapin ſuppoſé, & je ne regardai plus le ragoût qu'en faiſant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'eſprit là deſſus, en me diſant que les maîtres d'hôteleries en Eſpagne faiſoient aſſez ſouvent ce *qui pro quo*, de même que les pâtiſſiers. Ce diſcours, comme vous voyez, étoit fort conſolant, auſſi je n'eus plus aucune envie de retourner au civé, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudiſſant le ragoût, l'hôte & l'hôtelerie; & m'étant recouché ſur la grabat, j'y paſſai la nuit plus tranquilement que je ne m'y étois attendu. Le jour ſuivant de grand matin, après avoir payé mon hôte auſſi graſſement que s'il m'eût bien traité, je m'éloignai d'Illeſcas, l'imagination encore ſi remplie du civé, que je prenois pour des chats tous les animaux que j'appercevois.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où ſitôt que j'eus ſatisfait mon muletier, je louai une chambre garnie auprès de la porte du Soleil. Mes yeux quoiqu'accoutumés au grand monde, ne laiſſerent pas d'être éblouis du concours de ſeigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la cour. J'admirai la prodigieuſe quantité de caroſſes, & le nombre infini de gentilshommes, de pages & de laquais, qui étoient à la ſuite des grands. Mon admiration redoubla lorſqu'étant allé au lever du roi, j'apperçus ce monarque environné de

de ſes courtiſans. Je fus charmé de ce ſpectacle, & je dis en moi-même : Quel éclat ! quelle grandeur ! Je ne m'étonne plus d'avoir oui dire, qu'il faut voir la cour de Madrid pour en concevoir toute la magnificence. Je ſuis ravi d'y être venu, j'ai un preſſentiment que j'y ferai quelque choſe. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connoiſſances infructueuſes. Je dépenſai peu à peu mon argent ; je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avoit attiré à Madrid, où il étoit né, & que le hazard me fit connoître. Je devins ſon *factotum*, & je le ſuivis à ſon univerſité, lorſqu'il y retourna.

Mon nouveau patron ſe nommoit don Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *Don* pour avoir été précepteur d'un duc, qui lui faiſoit par reconnoiſſance une penſion à vie ; ce n'eſt pas tout. Il en avoit une autre comme profeſſeur émerite du college ; & de plus, il avoit tous les ans du public un revenu de deux ou trois cens piſtoles par les livres de morale dogmatique, qu'il avoit coutume de faire imprimer. La maniere dont il compoſoit ſes ouvrages méritent bien qu'on en faſſe mention ; L'illuſtre don Ignacio paſſoit preſque toute la journée à lire les auteurs Hébreux, Grecs, & Latins, & à mettre ſur un petit carré de papier, chaque apothegme ou penſée brillante qu'il y trouvoit. A meſure qu'il rempliſſoit des carrés, il m'employoit à les enfiler

dans

dans un fil de fer en forme de guirlande, & chaque guirlande faiſoit un tome. Que nous faiſions de mauvais livres ! Il ne ſe paſſoit guere de mois que nous ne fiſſions pour le moins deux volumes, & auſſitôt la preſſe en gémiſſoit : ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ces compilations ſe donnoient pour des nouveautés ; & ſi les critiques s'aviſoient de reprocher à l'auteur qu'il pilloit les anciens, il leur répondoit avec une orgueilleuſe effronterie : *Furto lætamur in ipſo.*

Il étoit auſſi grand commentateur, & il y avoit tant d'érudition dans ſes commentaires, qu'il faiſoit ſouvent des remarques ſur des choſes qui n'étoient pas dignes d'être remarquées ; comme ſur ſes carrés de papier il écrivoit quelquefois très mal-à-propos des paſſages d'Héſiode & d'autres auteurs. Néanmoins avec tout cela je ne laiſſai pas de profiter chez ce ſçavant. Il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir : j'y perfectionnai mon écriture à force de copier ſes ouvrages ; & ſi me traitant en éleve plutôt qu'en valet, il eut ſoin de me former l'eſprit, il ne negligea point mes mœurs. Scipion, me diſoit-il, quand par hazard il entendoit dire que quelque domeſtique avoit fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de ſuivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet ſerve ſon maître avec autant de fidélité que de zele ; & s'efforce de devenir vertueux par le travail, s'il a le mal-

heur

heur de ne l'être point par nature. En un mot, don Ignacio ne perdoit aucune occaſion de me porter à la vertu ; & ſes exhortations faiſoient ſur moi un ſi bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois, que je demeurai chez lui.

J'ai déja dit que le docteur de Ipigna étoit originaire de Madrid ; il y avoit une parente, appellée Catalina, qui étoit femme de chambre de madame la nourrice. Cette ſoubrette, qui eſt la même dont je me ſuis ſervi depuis pour tirer de la tour de Ségovie le ſeigneur de Santillane, ayant envie de rendre ſervice à don Ignacio, engagea ſa maîtreſſe à demander pour lui un bénéfice au duc de Lerme. Ce miniſtre le fit nommer à l'archidiaconat de Grenade, lequel étant en pays conquis eſt à la nomination du roi. Nous partîmes pour Madrid ſi-tôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le docteur voulant remercier ſes bienfaictrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occaſion de voir Catalina, & de lui parler. Mon humeur enjouée & mon air aiſé lui plurent ; de mon côté, je la trouvai ſi fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna ; enfin nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chere Béatrix ; comme je vous croyois infidele, cette erreur doit me ſauver de vos reproches.

Cependant le docteur don Ignacio se préparoit à partir pour Grenade. Sa parente & moi, effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçoit, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva: je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, & je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon maître appella un médecin. Ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet Hyppocrate alloit s'apercevoir que je n'étois point malade ; mais heureusement, & comme s'il eût été d'accord avec moi, il dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit, & que selon toutes les apparences je garderois longtems la chambre. Le docteur, impatient de se rendre à sa cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son départ, il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir ; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une garde, à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourrois, ou pour récompenser mes services, si je revenois de ma maladie.

Sitôt que je sçus don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes prétendus maux. Je me levai, je congédiai mon médecin, qui avoit tant de pénétration, & je me défis de ma garde, qui me vola plus de la moitié des especes qu'elle devoit me remettre. Tandis que je faisois ce personnage, Catalina

en

en jouoit un autre auprès de dona Anna de Guévara ſa maîtreſſe, à laquelle faiſant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'eſprit de me choiſir pour un de ſes agens. Madame la nourrice, à qui l'amour des richeſſes faiſoit ſouvent former des entrepriſes lucratives, ayant beſoin de pareils ſujets, me reçut parmi ſes domeſtiques, & ne tarda guere à m'éprouver. Elle me donna des commiſſions qui demandoient un peu d'adreſſe, & ſans vanité je ne m'en acquittai point mal; auſſi fut-elle autant ſatisfaite de moi, que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La dame étoit ſi avare, qu'elle ne me faiſoit pas la moindre part des fruits qu'elle recueilloit de mon induſtrie & de mes peines. Elle s'imaginoit qu'en me payant exactement mes gages, elle en uſoit avec moi aſſez généreuſement. Cet excès d'avarice me déplut, & m'auroit bientôt fait ſortir de chez cette dame, ſi je n'y euſſe été retenu par les bontés de Catalina, qui s'enflammant de plus en plus tous les jours, me propoſa formellement de l'épouſer.

Doucement, lui dis-je, mon adorable; cette cérémonie ne ſe peut faire entre nous ſi promptement; il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune perſonne qui vous a prévenu, & dont je ſuis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres, me répondit Catalina. Je ne ſuis point aſſez crédule pour ajouter foi à ce que vous dites. Vous voulez me faire ac-

croire que vous êtes marié, & pourquoi? Pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouſe. Je lui proteſtai vainement que je lui diſois la vérité, mon aveu ſincere lui parut une défaite: & s'en trouvant offenſée, elle changea de manieres à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point; mais notre commerce ſe refroidit à vue d'œil, & nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienſéance & d'honnêteté.

Dans cette conjoncture j'appris qu'il falloit un laquais au ſeigneur Gil Blas de Santillane, ſecrétaire du premier miniſtre de la couronne d'Eſpagne; & ce poſte me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je puſſe occuper. Le ſeigneur de Santillane, me dit-on, eſt un cavalier plein de mérite, un garçon chéri du duc de Lerme, & qui par conſéquent ne ſçauroit manquer de pouſſer loin ſa fortune: d'ailleurs il a le cœur généreux; en faiſant ſes affaires vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occaſion; j'allai me préſenter au ſeigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me ſentis naître de l'inclination, & qui m'arrêta ſur ma phiſionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui madame la nourrice: & il ſera, s'il plaît au ciel, le dernier de mes maîtres.

Scipion finit ſon hiſtoire en cet endroit. Puis m'adreſſant la parole: Seigneur de Santillane,

tillane, continua-t-il, c'eſt à vous que je m'adreſſe à preſent. Faites-moi la grace de témoigner à ces dames, que vous m'avez toujours connu pour un ſerviteur auſſi fidele que zélé. J'ai beſoin de votre témoignage pour leur perſuader que le fils de Coſcolina a purgé ſes mœurs, & fait ſuccéder de vertueux ſentimens à ſes mauvaiſes inclinations.

Oui, Meſdames, dis-je alors, c'eſt de quoi je puis vous répondre. Si dans ſon enfance Scipion a été un vrai *Picaro*, il s'eſt depuis ſi bien corrigé, qu'il eſt devenu le modele d'un parfait domeſtique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire ſur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il ſauva du pillage, & mit en ſureté une partie de mes effets qu'il pouvoit impunément s'approprier; il ne ſe contenta pas même de ſonger à conſerver mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma priſon, préférant aux charmes de la liberté le triſte plaiſir de partager mes peines.

Fin du dixieme livre.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE I.

De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais ſentie, & du triſte accident qui la troubla : Des changemens qui arrivérent à la cour, & qui furent cauſe que Santillane y retourna.

J'AI déja dit qu'Antonia & Béatrix s'accordoient enſemble parfaitement bien ; l'une étant accoutumée à vivre en ſoubrette ſoumiſe, & l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtreſſe. Nous

Nous étions, Scipion & moi, des maris trop galans & trop chéris de nos femmes, pour n'avoir pas bientôt la ſatisfaction d'être peres ; elles devinrent enceintes preſque en même tems. Béatrix accoucha la premiere, mit au monde une fille ; & peu de jours après Antonia nous combla tous de joie en me donnant un fils. Ravi d'un ſi heureux évenement, j'envoyai mon ſecrétaire à Valence en porter la nouvelle au gouverneur, qui vint à Llyrias avec Séraphine & la marquiſe de Pliégo tenir les enfans ſur les fonds, ſe faiſant un plaiſir d'ajouter ces témoignages d'affection à tous ceux que j'avois déja reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce ſeigneur, & pour marrain la marquiſe, fut nommé Alphonſe ; & madame la gouvernante voulant que j'euſſe l'honneur d'être doublement ſon compere, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naiſſance de mon fils ne réjouit pas ſeulement les perſonnes du château ; les habitans de Llyrias la célébrerent auſſi par des fêtes, qui firent connoître que tout le hameau prenoit part au plaiſir de ſon ſeigneur. Mais, hélas ! nos réjouiſſances ne furent pas de longue durée ; ou, pour mieux dire, elles ſe convertirent tout-à-coup en gémiſſemens, en plaintes, en lamentations, par un accident que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, & qui ſera toujours préſent à ma penſée. Mon fils mourut ; & ſa mere, quoiqu'elle fût heureuſement accouchée de lui, le ſuivit de près ;

près ; une fievre violente emporta ma chere épouſe après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il eſt poſſible, la douleur dont je fus ſaiſi ; je tombai dans un accablement ſtupide ; à force de ſentir la perte que je faiſois, j'y paroiſſois comme inſenſible. Je fus cinq ou ſix jours dans cet état ; je ne voulois prendre aucune nourriture ; & je crois que ſans Scipion, je me ſerois laiſſé mourir de faim, ou que la tête m'auroit tourné : mais cet adroit ſecrétaire ſçut tromper ma douleur en s'y conformant ; il trouvoit le ſecret de me faire avaler des bouillons, en me les préſentant d'un air ſi mortifié qu'il ſembloit me les donner, moins pour conſerver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné ſerviteur écrivit à don Alphonſe, pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé, & de la ſituation pitoyable où je me trouvois. Ce ſeigneur tendre & compatiſſant, cet ami généreux ſe rendit bientôt à Llyrias. Je ne puis ſans m'attendrir rappeller le moment où il s'offrit à mes yeux : Mon cher Santillane, me dit-il, en m'embraſſant, je ne viens point ici pour vous conſoler ; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine, ſi la parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit des larmes, & confondit ſes ſoupirs avec les miens : tout accablé que j'étois de ma triſteſſe, je ne laiſſois pas de reſſentir vivement les bontés de ce ſeigneur.

Don

Don Alphonſe eut avec Scipion un long entretien ſur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugerent qu'il falloit pour quelque tems m'éloigner de Llyrias, où tout me retraçoit ſans ceſſe l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de don Céſar me propoſa de m'emmener à Valence ; & mon ſecrétaire appuya ſi bien la propoſition, que je l'acceptai. Je laiſſai Scipion & ſa femme au château, dont le ſéjour véritablement ne ſervoit qu'à irriter mes ennuis, & je partis avec le gouverneur. Lorſque je fus à Valence, don Céſar & ſa belle-fille n'épargnerent rien pour faire diverſion à mon chagrin ; ils mirent tour à tour en uſage les amuſemens les plus propres à me diſſiper ; mais malgré tous leurs ſoins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne repriſſe ma tranquillité : il venoit ſouvent de Llyrias à Valence pour ſçavoir de mes nouvelles ; il s'en retournoit d'autant plus triſte ou d'autant plus gai, qu'il me voyoit plus ou moins de diſpoſition à me conſoler. Je ne faiſois pas en lui cette remarque ſans plaiſir. Je lui tenois compte des mouvemens d'amitié qu'il laiſſoit éclater, & je m'applaudiſſois d'avoir un domeſtique ſi attaché à moi.

Il entra un matin dans ma chambre : Monſieur, me dit-il d'un air fort agité, il ſe répand dans la ville un bruit qui intéreſſe la monarchie : on dit que Philippe III. ne vit plus,

plus, & que le prince ſon fils eſt ſur le trône. On ajoute à cela, pourſuivit-il, que le cardinal duc de Lerme a perdu ſon poſte, qu'il lui eſt même défendu de paroître à la cour, & que don Gaſpard de Guzman, comte d'Olivarès, eſt préſentement premier miniſtre. Je me ſentis un peu ému de cette nouvelle ſans ſçavoir pourquoi. Scipion s'en apperçut, & me demanda ſi je ne prenois aucune part à ce grand changement. Hé! quelle part veux tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant? J'ai quitté la cour; tous les changemens qui peuvent y arriver, me doivent être indifférens.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coſcolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un deſir curieux. Quel deſir, interrompis-je? Ma foi, reprit-il, j'irois à Madrid montrer mon viſage au jeune monarque, pour voir s'il me remettroit; c'eſt un plaiſir que je me donnerois. Je t'entends, lui dis-je; tu voudrois que je retournaſſe à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare & un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore, me repartit Scipion? Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Les ſaines réflexions, que votre diſgrace vous a fait faire ſur la cour, ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment ſur une mer dont vous connoiſſez tous les écueils.

Tais-

Tais-toi, flatteur, m'écriai-je en ſouriant, es-tu las de me voir mener une vie tranquile ? Je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre converſation, don Céſar & ſon fils arriverent. Ils me confirmerent la nouvelle de la mort du roi, ainſi que le malheur du duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce miniſtre, ayant fait demander la permiſſion de ſe retirer à Rome, n'avoit pu l'obtenir, & qu'il lui étoit ordonné de ſe rendre à ſon marquiſat de Dénia. Enſuite, comme s'ils euſſent agi de concert avec mon ſecrétaire, ils me conſeillerent d'aller à Madrid me préſenter aux yeux du nouveau roi, puiſque j'en étois connu, & que je lui avois même rendu des ſervices que les grands récompenſent volontiers. Pour moi, dit don Alphonſe, je ne doute pas qu'il ne les reconnoiſſe ; Philippe IV. doit payer les dettes du prince d'Eſpagne. J'ai même le preſſentiment, dit don Céſar, & je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occaſion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité, mes ſeigneurs, m'écriai-je, vous ne penſez pas bien à ce que vous dites. Il ſemble à vous entendre l'un & l'autre, que je n'aye qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or, ou quelque gouvernement ; vous êtes dans l'erreur. Je ſuis au contraire bien perſuadé, que le roi ne feroit aucune attention à ma figure, ſi je m'offrois à ſes regards ; j'en

ferai,

ferai, ſi vous le ſouhaitez, l'épreuve pour vous déſabuſer. Les ſeigneurs de Léyva me prirent au mot, & je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois inceſſamment pour Madrid. Sitôt que mon ſecrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en reſſentit une joie immodérée. Il s'imaginoit que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêleroit dans la foule, & m'accableroit d'honneurs & de biens. Là-deſſus ſe berçant des plus brillantes chimeres, il m'élevoit aux premieres charges de l'état, & ſe pouſſoit à la faveur de mon élévation.

Je me diſpoſai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y ſacrifier encore à la fortune, mais pour contenter don Céſar & ſon fils, qui avoient dans l'eſprit que je poſſéderois bientôt les bonnes graces du ſouverain. Il eſt vrai que je me ſentois au fond de l'ame quelque envie d'éprouver ſi ce jeune prince me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux, ſans eſpérance & ſans deſſein de tirer quelque avantage du nouveau regne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le ſoin de mon château à Béatrix, qui étoit une très-bonne ménagere.

CHA-

CHAPITRE II.

Gil Blas ſe rend à Madrid; il paroît à la cour; le roi le reconnoît, & le recommande à ſon premier miniſtre. Suite de cette recommandation.

NOUS nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, don Alphonſe nous ayant donné deux de ſes meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes deſcendre à un hôtel garni, où j'avois déja logé, chez Vincent Foréro mon ancien hôte, qui fut bien aiſe de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui ſe piquoit de ſçavoir tout ce qui ſe paſſoit, tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau: Bien des choſes, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III. les amis & les partiſans du cardinal duc de Lerme ſe ſont bien remués pour maintenir ſon eminence dans le miniſtere; mais leurs efforts ont été vains: le comte d'Olivarés l'a emporté ſur eux. On prétend que l'Eſpagne ne perd point au change, & que ce nouveau premier miniſtre a le génie d'une ſi vaſte étendue, qu'il ſeroit capable de gouverner le monde entier: Dieu le veuille. Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'eſt que le peuple a conçu la plus haute opinion de

ſa capacité ; nous verrons dans la ſuite ſi le duc de Lerme eſt bien ou mal remplacé. Forero s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous le changemens qui s'étoient faits à la cour depuis que le comte d'Olivarés tenoit le gouvernail du vaiſſeau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le roi l'après-dînée, & je me mis ſur ſon paſſage comme il entroit dans ſon cabinet ; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, & je ne fus pas plus heureux. Le ſur-lendemain il jetta ſur moi les yeux en paſſant ; mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma perſonne. Là-deſſus je pris mon parti : Tu vois, dis-je à Scipion, qui m'accompagnoit, que le roi ne me reconnoît point ; ou que, s'il me remet, il ne ſe ſoucie guere de renouveller connoiſſance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas ſi vîte, monſieur, me répondit mon ſecrétaire ; vous ſçavez mieux que moi qu'on ne réuſſit à la cour que par la patience. Ne vous laſſez pas de vous montrer au prince ; à force de vous offrir à ſes regards, vous l'obligerez à vous conſidérer plus attentivement, & à ſe rappeller les traits de ſon agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaiſance de continuer le même manege pendant trois ſemaines ; & un jour, enfin,



Vol. IV. p. 159



a. Smith sc.

enfin, il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeller. J'entrai dans ſon cabinet, non ſans être troublé de me trouver tête-à-tête avec mon roi: Qui êtes-vous, me dit-il? Vos traits ne me ſont pas inconnus; où vous ai-je vu? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit votre majeſté avec le comte de Lémos chez.....Ah! je m'en ſouviens, interrompit le prince, vous étiez ſecrétaire du duc de Lerme; &, ſi je ne me trompe, Santillane eſt votre nom. Je n'ai point oublié que dans cette occaſion vous me ſervîtes avec beaucoup de zele, & que vous fûtes aſſez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en priſon pour cette aventure? Oui, Sire, lui repartis-je; j'ai été ſix mois à la tour de Ségovie; mais vous avez eu la bonté de m'en faire ſortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane: il ne ſuffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a ſoufferts pour l'amour de moi.

Comme le prince achevoit ces paroles, le comte d'Olivarés entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris: Il fut étonné de voir-là un inconnu; & le roi redoubla ſa ſurpriſe, en lui diſant: Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains; occupez-le; je vous charge du ſoin de l'avancer. Le miniſtre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me conſidérant depuis les pieds juſqu'à la

tête, & fort en peine de ſçavoir qui j'étois: Allez, mon ami, ajouta le monarque en m'adreſſant la parole, & en me faiſant ſigne de me retirer, le comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon ſervice & pour vos intérêts.

Je ſortis auſſitôt du cabinet, & rejoignis le fils de la Coſcolina, qui, très-impatient d'apprendre ce que le roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconcevable; mais remarquant ſur mon viſage un air de ſatisfaction: Si j'en crois mes yeux, me dit-il, au lieu de retourner à Valence, nous avons bien la mine de demeurer à la cour. Cela pourroit bien être, lui répondis-je: en même-tems je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le monarque. Mon cher maître, me dit alors Scipion dans l'excès de ſa joie, prendrez-vous une autrefois de mes almanachs? Avouez que vous ne me ſçavez pas à préſent mauvais gré de vous avoir exhorté à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déja dans un poſte éminent; vous deviendrez le Caldérone du comte d'Olivarés. C'eſt ce que je ne ſouhaite point du tout, interrompis-je; cette place eſt environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrois un bon emploi, où je n'euſſe aucune occaſion de faire des injuſtices, ni un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'uſage que j'ai fait de ma faveur paſſée, je ne puis être aſſez en garde

garde contre l'avarice & contre l'ambition. Allez, monſieur, reprit mon ſecrétaire, le miniſtre vous donnera quelque bon poſte, que vous pourrez remplir ſans ceſſer d'être honnête homme.

Plus preſſé par Scipion que par ma curioſité, je me rendis le jour ſuivant chez le comte d'Olivarés avant le lever de l'aurore, ayant appris que tous les matins ſoit en été, ſoit en hiver, il écoutoit à la clarté des bougies tous ceux qui avoient à lui parler. Je me mis modeſtement dans un coin de la ſalle, & delà j'obſervai bien le comte quand il parut; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Je vis un homme d'une taille au-deſſus de la médiocre, & qui pouvoit paſſer pour gros dans un pays où il eſt rare de voir des perſonnes qui ne ſoient pas maigres. Il avoit les épaules ſi élevées que je le crus boſſu, quoiqu'il ne le fût pas; ſa tête, qui étoit d'une groſſeur exceſſive, lui tomboit ſur la poitrine; ſes cheveux étoient noirs & plats, ſon viſage long, ſon teint olivâtre, ſa bouche enfoncée, & ſon menton pointu & fort relevé.

Tout cela enſemble ne faiſoit pas un beau ſeigneur; néanmoins comme je le croyois dans une diſpoſition obligeante pour moi, je le regardai avec indulgence. Je le trouvai agréable. Il eſt vrai qu'il recevoit tout le monde d'un air affable & débonnaire, & qu'il prenoit gracieuſement les placets qu'on lui préſen-

toit ; ce qui ſembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorſqu'à mon tour je m'avançai pour le ſaluer & me faire connoître, il me lança un regard rude & menaçant ; puis me tournant le dos ſans daigner m'entendre, il rentra dans ſon cabinet. Je trouvai alors ce ſeigneur encore plus laid qu'il n'étoit naturellement ; je ſortis de la ſalle fort étourdi d'un accueil ſi farouche, & ne ſçachant ce que j'en devois penſer.

Ayant rejoint Scipion, qui m'attendoit à la porte : Sçais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a fait ? Non, me répondit-il, mais elle n'eſt pas difficile à deviner ; le miniſtre prompt à ſe conformer aux volontés du prince, vous aura propoſé ſans doute un emploi conſidérable. C'eſt ce qui te trompe, lui repliquai-je : en même tems, je lui appris de quelle façon j'avois été reçu. Il m'écouta fort attentivement, & me dit ; Vous m'étonnez ! Il faut que le comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conſeille de le revoir ; je ne doute pas qu'il ne vous faſſe meilleure mine. Je ſuivis le conſeil de mon ſecrétaire : je me montrai pour la ſeconde fois devant le miniſtre, qui me traitant encore plus mal que la premiere, fronça le ſourcil en m'enviſageant, comme ſi ma vue lui eût fait de la peine ; puis il detourna de moi ſes regards, & ſe retira ſans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé juſqu'au vif, & tenté de partir ſur le champ pour retourner à Valence; mais c'eſt à quoi Scipion ne manqua pas de s'oppoſer, ne pouvant ſe reſoudre à renoncer aux eſpérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le comte veux m'écarter de la cour? Le monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne ſuffit-il pas pour m'attirer l'averſion de ſon favori? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grace au pouvoir d'un ennemi ſi redoutable. Monſieur, répondit-il, en colere contre le comte d'Olivarés, je n'abandonnerois pas ſi facilement le terrein. Je voudrois même avoir raiſon d'un accueil ſi offenſant. J'irois me plaindre au roi du peu de cas que le miniſtre fait de ſa recommandation. Mauvais conſeil, lui dis-je, mon ami: ſi je faiſois cette démarche imprudente, je ne tarderois guere à m'en repentir. Je ne ſçais même ſi je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville.

Mon ſecrétaire à ce diſcours rentra en lui-même; & conſidérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, d'où je réſolus de m'éloigner dès le lendemain.

CHAPITRE III.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la cour ; & de service important que Joseph Navarro lui rendit.

EN m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef-d'office de don Baltazar de Zuniga, & mon ancien ami. Je doutai quelques momens si je ne ferois pas semblant de ne le pas voir, ou si je l'aborderois pour lui demander pardon d'en avoir si mal agi avec lui. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Je saluai Navarro, & l'abordant fort poliment : Me reconnoissez-vous, lui dis-je, & serez-vous encore assez bon pour vouloir parler à un misérable, qui a payé d'ingratitude l'amitié que vous aviez pour lui. Vous avouez donc, me répondit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi ? Oui, lui repartis-je, & vous êtes en droit de m'accabler de reproches ; je le mérite, si toute fois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras, & tous deux reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentimens.

Il

Il avoit appris mon empriſonnement & la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reſte. Je l'en informai ; je lui racontai juſqu'à la converſation que j'avois eue avec le roi, & je ne lui cachai pas la mauvaiſe réception que le miniſtre venoit de me faire, non plus que le deſſein où j'étois de me retirer dans ma ſolitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il, puiſque le monarque a témoigné de l'amitié pour vous ; il faut bien que cela vous ſerve à quelque choſe. Entre nous, le comte d'Olivarés a l'eſprit un peu fantaſque & ſingulier ; c'eſt un ſeigneur plein de caprices ; quelquefois, comme dans cette occaſion, il agit d'une maniere qui révolte ; & lui ſeul a la clef de ſes actions hétéroclites. Au reſte, quelques raiſons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule ; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince ; c'eſt de quoi je puis vous aſſurer ; j'en dirai deux mots ce ſoir au ſeigneur don Baltazar de Zuniga mon maître, qui eſt oncle du comte d'Olivarés, & qui partage avec lui les ſoins du gouvernement. Navarro, m'ayant ainſi parlé, me demanda où je demeurois, & là-deſſus nous nous ſéparâmes.

Je ne fus pas long-tems ſans le revoir ; il vint le jour ſuivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur, mon maître veut vous prêter ſon appui : ſur le bien que je lui ai dit de votre ſeigneurie,

gneurie, il m'a promis de parler pour vous au comte d'Olivarés ſon neveu : Je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur, & j'oſe vous dire que vous pouvez compter ſur cela. Mon ami Navarro, ne voulant pas me ſervir à demi, me préſenta deux jours après à don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joſeph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans tes intérêts. Je fis une profonde révérence au ſeigneur de Zuniga, & lui répondis, que je ſentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro, de m'avoir procuré la protection d'un miniſtre qu'on appelloit à juſte titre, *le flambeau du conſeil*. Don Baltazar, à cette reponſe flateuſe, me frappa ſur l'épaule en riant, & reprit de cette ſorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le comte d'Olivarés, vous ſerez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troiſieme fois devant le premier miniſtre, qui m'ayant démêlé dans la foule, jetta ſur moi un regard accompagné d'un ſouris, dont je tirai bonne augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raiſon au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, & mon attente fut remplie. Le comte après avoir donné audience à tout le monde, me fit paſſer dans ſon cabinet, où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me

ſuis

ſuis fait un plaiſir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, & voir ce que tu ferois dans ta mauvaiſe humeur. Je ne doute pas que tu ne te ſois imaginé que tu me déplaiſois; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta perſonne me revient, on ne peut pas davantage. Oui, Santillane, tu me plais. Quand le roi mon maître ne m'auroit pas ordonné de prendre ſoin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs don Baltazar de Zuniga mon oncle, à qui je ne puis rien refuſer, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéreſſe; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une ſi vive impreſſion ſur mes ſens, qu'ils en furent troublés. Je me proſternai aux pieds du miniſtre, qui, m'ayant dit de me relever, pourſuivit de cette maniere: Reviens ici cette après-dînée, & demande mon intendant; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots, ſon excellence ſortit de ſon cabinet pour aller entendre la meſſe; ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience, enſuite elle ſe rendoit au lever du roi.

CHA-

CHAPITRE IV.

Gil Blas ſe fait aimer du comte d'Olivarés.

JE ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier miniſtre, & de demander ſon intendant, qui s'appelloit don Raimond Caporis. Je ne lui eûs pas ſitôt déclíné mon nom, que me ſaluant avec des marques de conſidération, Seigneur, me dit-il, ſuivez-moi, s'il vous plaît; je vais vous conduire à l'appartement qui vous eſt deſtiné dans cet hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena par un petit eſcalier à une enfilade de cinq à ſix pieces de plein pied, qui compoſoient le ſecond étage d'une aile du logis, & qui étoient aſſez modeſtement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que monſeigneur vous donne, & vous y aurez une table de ſix couverts entretenue à ſes dépens. Vous ſerez ſervi par ſes propres domeſtiques; il y aura toujours un carroſſe à vos ordres. Ce n'eſt pas tout, ajouta-t-il. Son excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que ſi vous étiez de la maiſon de Guzman.

Que diable ſignifie tout ceci, dis-je en moi-même? Comment dois-je prendre ces diſtinctions? n'y auroit-il point de la malice là-dedans, & ne ſeroit-ce pas encore pour ſe di-

vertir

vertir que le miniſtre me feroit un traitement ſi honorable ? c'eſt ce que je ſuis tenté de croire ; car enfin, convient-il au miniſtre de la monarchie d'Eſpagne d'en uſer de cette ſorte avec moi ? Pendant que j'étois dans cette incertitude, flottant entre la crainte & l'eſpérance, un page vint m'avertir que le comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de monſeigneur, qui étoit tout ſeul dans ſon cabinet. Hé bien, Santillane, me dit-il ; es-tu ſatisfait de ton appartement, & des ordres que j'ai donné à don Raimond ? Les bontés de votre excellence, lui répondis-je, me paroiſſent exceſſives, & je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc ? repliqua-t-il. Puis-je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, & dont il veut que je prenne ſoin ? Non, ſans doute : je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, & compte qu'une fortune brillante & ſolide ne ſçauroit t'échapper, ſi tu m'es auſſi attaché que tu l'étois au duc de Lerme.

Mais à propos de ce ſeigneur, pourſuivit-il, on dit que tu vivois familierement avec lui. Je ſuis curieux de ſçavoir comment vous fites tous deux connoiſſance, & quel emploi ce miniſtre vous fit exercer. Ne me déguiſe rien, j'exige de toi un récit ſincere. Je me ſouvins alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le duc de Lerme en pareil cas, &

de quelle façon je m'en étois tiré : ce que je pratiquai encore fort heureuſement ; c'eſt-à-dire, que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, & paſſai légerement ſur les choſes qui me faiſoient peu d'honneur. Je ménageai auſſi le duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'euſſe fait peut-être plus de plaiſir à mon auditeur. Pour don Rodrigue de Caldérone, je ne lui fis grace de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je ſçavois qu'il avoit faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices, & des gouvernemens.

Ce que tu m'apprens de Caldérone, interrompit le miniſtre, eſt conforme à certains mémoires qui m'ont été préſentés contre lui, & qui contiennent des chefs d'accuſation encore plus importans. On va bientôt lui faire ſon procès ; & ſi tu ſouhaites qu'il ſuccombe dans cette affaire, je crois que tes vœux ſeront ſatisfaits. Je ne deſire point ſa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aye trouvé la mienne dans la tour de Ségovie, où il a été cauſe que j'ai fait un aſſez long ſéjour. Comment ! reprit ſon excellence avec étonnement ; c'eſt don Rodrigue qui a cauſé ta priſon ? voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar, à qui Navarro a raçonté ton hiſtoire, m'a bien dit que le feu roi te fit empriſonner, pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Eſpagne dans un lieu ſuſpect ; mais je n'en ſçais pas davantage, & je ne

puis

puis deviner quel rôle Caldérone a joué dans cette piece. Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même-tems je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt niece & tantôt petite-fille, la rejouit infiniment, aussi-bien que la part qu'avoit eue à tout cela le duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya en me disant, que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga pour remercier don Baltazar de ses bons offices; & pour rendre compte à mon ami Joseph de l'entretien que je venois d'avoir avec le premier ministre, & de la disposition favorable où son excellence étoit pour moi.

CHAPITRE V.

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, & de la premiere occupation que le comte d'Olivarés lui donna.

D'Abord que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où, l'ayant mis au fait, je

lui demandai ce qu'il penſoit de ce que je venois de lui dire. Je penſe, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une groſſe fortune; tout vous rit; vous plaiſez au premier miniſtre; & ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'eſt que je puis vous rendre le même ſervice que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat & ſes principaux officiers, en vous découvrant leurs différens caracteres; je veux à ſon exemple vous faire connoitre le comte, la comteſſe ſon épouſe, & dona Maria de Guzman leur fille unique.

Commençons par le miniſtre. Il a l'eſprit vif, pénétrant, & propre à former de grands projets. Il ſe donne pour un homme univerſel, parcequ'il a une légere teinture de toutes les ſciences; il ſe croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond juriſconſulte, un grand capitaine, & un politique des plus rafinés. Avec cela, il eſt ſi entêté de ſes opinions, qu'il les veut toujours ſuivre préférablement à celles des autres, de peur de paroître déférer aux lumieres de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges ſuites, dont le ciel veuille préſerver la monarchie. J'ajoute à cela qu'il brille dans le conſeil par une éloquence naturelle, & qu'il écriroit auſſi bien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à ſon ſtile, de le rendre obſcur & trop recherché. Il penſe

ſingulierement, & comme je crois vous l'avoir déja dit, il eſt capricieux & chimérique. Tel eſt le portrait de ſon eſprit, faiſons celui de ſon cœur. Il eſt généreux, & bon ami. On le dit vindicatif; mais quel Eſpagnol ne l'eſt pas ? De plus on l'accuſe d'ingratitude pour avoir fait exiler le duc d'Uzede, & le frere Louis Aliaga, auxquels il avoit, dit-on, de grandes obligations; c'eſt ce qu'il faut encore lui pardonner, l'envie d'être premier miniſtre diſpenſe d'être reconnoiſſant.

Dona Agnez de Zuniga è Vélaſco, comteſſe d'Olivarés, pourſuivit Joſeph, eſt une dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au poids de l'or les graces qu'elle fait obtenir. Pour dona Maria de Guzman, qui ſans contredit eſt aujourd'hui le premier parti d'Eſpagne, c'eſt une perſonne accomplie, & l'idole de ſon pere. Reglez-vous là-deſſus; faites bien votre cour à ces deux dames, & paroiſſez encore plus dévoué au comte d'Olivarés que vous ne l'étiez au duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie: vous deviendrez par ce moyen un homme comblé d'honneur & de richeſſes.

Je vous conſeille encore, ajouta-t-il, de voir de tems en tems don Baltazar mon maître; quoique vous n'ayez plus beſoin de lui pour vous avancer, ne laiſſez point de le ménager. Vous êtes bien dans ſon eſprit, conſervez ſon eſtime & ſon amitié: il peut vous ſervir dans l'occaſion. Comme l'oncle & le neveu, dis-

je à Navarro, gouvernent enſemble l'état, n'y auroit-il point un peu de jalouſie entre ces deux collegues ? Non, me répondit-il ; ils ſont au contraire dans la plus parfaite union. Sans don Baltazar le comte d'Olivarés ne ſeroit peut-être pas premier miniſtre ; car enfin après la mort de Philippe III. tous les amis & les partiſans de la maiſon de Sandoval ſe donnerent de grands mouvemens, les uns en faveur du cardinal, & les autres pour ſon fils ; mais mon maître, le plus délié des courtiſans, & le comte, qui n'eſt guere moins fin que lui, rompirent leurs meſures, & en prirent de ſi juſtes, pour s'aſſurer cette place, qu'ils l'emporterent ſur leurs concurrens. Le comte d'Olivarés, étant devenu premier miniſtre, a fait part de ſon adminiſtration à don Baltazar ſon oncle ; il lui a laiſſé le ſoin des affaires du dehors, & s'eſt reſervé celles du dedans. De ſorte que reſſerrant par-là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les perſonnes d'un même ſang, ces deux ſeigneurs, indépendans l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable.

Telle fut la converſation que j'eus avec Joſeph, & dont je me promis bien de profiter ; après cela j'allai remercier le ſeigneur de Zuniga de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il ſaiſiroit toujours les occaſions où il s'agiroit de me faire plaiſir, & qu'il étoit bien aiſe que

je

je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parleroit encore en ma faveur : Voulant du moins, disoit-il, me faire voir par-là que mes intérêts lui étoient chers, & qu'au lieu d'un protecteur j'en avois deux. C'est ainsi que don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni pour aller loger chez le premier ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. C'étoit une chose à voir que notre contenance. Nous y fûmes servis tous deux par des domestiques du logis, qui pendant le repas, tandis que nous affections une gravité imposante, rioient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avoient pour nous. Lorsqu'ils se furent retirés après avoir desservi, mon secrétaire, cessant de se contraindre, me dit mille folies, que son humeur gaye & ses espérances lui inspirerent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençois à me voir, je ne me sentois encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi m'étant couché, je m'endormis tranquilement sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser pour marier sa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de monseigneur.

ſeigneur. Je fus bientôt auprès de ſon excellence, qui me dit : Oh ça, Santillane, voyons un peu ce que tu ſçais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnoit des mémoires à rédiger ; j'en ai un que je te deſtine pour ton coup d'eſſai. Je vais t'en dire la matiere : écoute moi attentivement. Il eſt queſtion de compoſer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon miniſtere. J'ai déja fait courir le bruit ſecrettement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées ; il s'agit préſentement d'expoſer aux yeux de la cour & de la ville le miſérable état où la monarchie eſt reduite. Il faut faire là-deſſus un tableau qui frappe le peuple, & l'empêche de regretter mon prédéceſſeur. Après cela tu vanteras les meſures que j'ai priſes pour rendre le regne du roi glorieux, ſes états floriſſans, & ſes ſujets parfaitement heureux.

Après que monſeigneur m'eut parlé de cette ſorte, il me mit entre les mains un papier, qui contenoit les juſtes ſujets qu'on avoit de ſe plaindre de l'adminiſtration précédente ; & je me ſouvins qu'il y avoit dix articles, dont le moins important étoit capable d'allarmer les bons Eſpagnols ; puis m'ayant fait paſſer dans un petit cabinet voiſin du ſien, il m'y laiſſa travailler en liberté. Je commençai donc à compoſer mon mémoire le mieux qu'il me fut poſſible. J'expoſai d'abord le mauvais état où ſe trouvoit le royaume : les finances diſſipées, les revenus royaux engagés

gagés à des partisans, & la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avoient gouverné l'état sous le dernier regne, & les suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Enfin je peignis la monarchie en péril, & censurai si vivement le précédent ministere, que la perte du duc de Lerme étoit, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme.

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Espagne, je rassurois les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisois parler le comte d'Olivarés comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation; je promettois monts & merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage, lorsqu'il l'eut lû tout entier. Santillane, me dit-il, je ne t'aurois pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sçais tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'état? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçoit ta plume. Ton style est concis & même élégant; mais je le trouve un peu trop naturel. En même tems m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea; & je jugeai par ses corrections

rections qu'il aimoit, comme Navarro me l'avoit dit, les expreſſions recherchées & l'obſcurité. Néanmoins quoiqu'il voulût de la nobleſſe, ou pour mieux dire du précieux dans la diction, il ne laiſſa pas de conſerver les deux tiers de mon mémoire; & pour me témoigner juſqu'à quel point il en étoit ſatisfait, il m'envoya par don Raimond trois cens piſtoles à l'iſſue de mon dîner.

CHAPITRE VI.

De l'uſage que Gil Blas fit de ces trois cens piſtoles, & des ſoins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.

CE bienfait du miniſtre fournit à Scipion un nouveau ſujet de me féliciter d'être venu à la cour: Ce qu'il ne manqua pas de faire. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands deſſeins ſur votre ſeigneurie. Etes-vous fâché préſentement d'avoir quitté votre ſolitude? Vive le comte d'Olivarés! c'eſt bien un autre patron que ſon prédéceſſeur. Le duc de Lerme, quoique vous lui fuſſiez attaché, vous laiſſa languir pluſieurs mois ſans vous faire préſent d'une piſtole, & le comte vous a déja fait une gratification que vous n'auriez oſé eſpérer qu'après de longs ſervices.

Je

Je voudrois bien, ajouta-t-il, que les ſeigneurs de Léyva fuſſent témoins de bonheur dont vous jouiſſez, ou du moins qu'ils le ſçuſſent. Il eſt tems de les en informer, lui répondis-je, & c'eſt de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils n'ayent une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles; mais j'attendois pour leur en donner, que je me viſſe dans un état fixe, & que je puſſe leur mander poſitivement ſi je demeurerois ou non à la cour. A préſent que je ſçais bien à quoi m'en tenir, tu peux partir pour Valence quand il te plaira, pour aller inſtruire ces ſeigneurs de ma ſituation préſente, que je regarde comme leur ouvrage, puiſqu'il eſt certain que ſans eux je ne me ſerois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Cela étant, s'écria le fils de la Coſcolina, don Céſar & don Alphonſe ſeront bientôt informés de l'état préſent de vos affaires. Que je vais leur cauſer de joie! en leur racontant ce qui vous eſt arrivé. Que ne ſuis-je déja aux portes de Valence! mais j'y ſerai en peu de jours. Les deux chevaux de don Alphonſe ſont tous prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de monſeigneur. Outre que je ſerai bien aiſe d'avoir un compagnon ſur la route, vous ſçavez que la livrée du premier miniſtre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la ſotte vanité de mon ſecrétaire; & cependant plus vain peut-être encore que lui, je le laiſſai faire

faire ce qu'il voulut: Pars, lui dis-je, & reviens promptement; car j'ai une autre commiſſion à te donner. Je veux t'envoyer aux Aſturies porter de l'argent à ma mere. J'ai par negligence laiſſé paſſer le tems auquel j'ai promis de lui faire tenir cent piſtoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces ſortes de paroles doivent être ſi ſacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Vous avez raiſon, monſieur, me répondit Scipion, & je me ſçais mauvais gré de ne vous en avoir pas fait ſouvenir; mais patience! dans ſix ſemaines au plus tard je vous rendrai compte de ces deux commiſſions; j'aurai parlé aux ſeigneurs de Léyva, fait un tour à votre château, & revu la ville d'Oviédo, dont je ne puis me rappeller le ſouvenir, ſans donner au diable les trois quarts & demi de ſes habitans. Je comptai donc au fils de la Coſcolina cent piſtoles pour la penſion de ma mere avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieuſement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après ſon départ, monſeigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plutôt rendu public, qu'il devint le ſujet de toutes les converſations de Madrid. Le peuple ami de la nouveauté fut charmé de cet écrit; l'épuiſement des finances, qui étoit peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme; & ſi les coups de griffe qu'y recevoit ce miniſtre ne furent pas ap-

applaudis de tout le monde, du moins ils trouverent des approbateurs. Quant aux magnifiques promeſſes que le comte d'Olivarés y faiſoit, & entr'autres celle de fournir par une ſage économie aux dépenſes de l'état ſans incommoder les ſujets, elles éblouirent les citoyens en général, & les confirmerent dans la grande opinion qu'ils avoient déja de ſes lumieres: ſi bien que toute la ville retentit de ſes louanges.

Ce miniſtre, ravi de ſe voir parvenu à ſon but, qui n'avoit été dans cet ouvrage que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, & qui fut utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba, c'eſt-à dire, qu'il fit rendre gorge aux particuliers, qui s'étoient enrichis, dieu ſçait comment, dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces ſangſues le ſang qu'elles avoient ſuccé, & qu'il eut rempli les coffres du roi; il entreprit de l'y conſerver, en faiſant ſupprimer toutes les penſions, ſans en excepter la ſienne, auſſi bien que les gratifications qui ſe faiſoient des deniers du prince. Pour réuſſir dans ce deſſein, qu'il ne pouvoit exécuter ſans changer la face du gouvernement, il me chargea de compoſer un nouveau mémoire, dont il me dit la ſubſtance & la forme. Enſuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me ſeroit poſſible au deſſus de la ſimplicité ordinaire de mon ſtyle, pour donner

plus de nobleſſe à mes phraſes. Cela ſuffit, monſeigneur, lui dis-je; votre excellence veut du ſublime & du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déja travaillé; & là, je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par repréſenter qu'il falloit garder avec ſoin tout l'argent qui étoit dans le tréſor royal, & qu'il ne devoit être employé qu'aux ſeuls beſoins de la monarchie; comme étant un fond ſacré, qu'il étoit à propos de réſerver pour tenir en reſpect les ennemis de l'Eſpagne. Enſuite je faiſois voir au monarque, car c'étoit à lui que s'adreſſoit le mémoire, qu'en ôtant toutes les penſions & les gratifications qui ſe prenoient ſur les revenus ordinaires, il ne ſe priveroit point pour cela du plaiſir de récompenſer ceux de ſes ſujets qui ſe rendroient dignes de ſes graces, puiſque ſans toucher à ſon tréſor, il étoit en état de leur donner de grandes récompenſes: qu'il avoit pour les uns des vice-royautés, des gouvernemens, des ordres de chevaleries, des emplois militaires: pour les autres, des commanderies ou des penſions deſſus, des titres, avec des magiſtratures, & enfin toutes ſortes de bénéfices pour les perſonnes conſacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours; mais heureuſement je le fis à la fantaiſie de mon



A. Smith fc

mon maître, qui le trouvant écrit avec emphaſe, & farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je ſuis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés ; voilà des expreſſions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me ſeras d'une grande utilité. Cependant malgré les applaudiſſemens qu'il me prodigua, il ne laiſſa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du ſien, & fit une piece d'éloquence qui charma le roi & toute la cour. La ville y joignit ſon approbation, augura bien pour l'avenir, & ſe flatta que la monarchie reprendroit ſon ancien luſtre ſous le miniſtere d'un ſi grand perſonnage. Son excellence, voyant que cet écrit lui faiſoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueilliſſe quelque fruit : elle me fit donner une penſion de cinq cens écus ſur la commanderie de Caſtille : Ce qui me parut une recompenſe honnête de mon travail : & me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas une bien mal acquis, quoique je l'euſſe gagné bien aiſément.

CHAPITRE VII.

Par quel hazard, dans quel endroit, & dans quel état Gil Blas retrouva ſon ami Fabrice, & de l'entretien qu'ils eurent enſemble.

RIEN ne faiſoit plus de plaiſir à monſeigneur, que d'apprendre ce qu'on penſoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit de ſon miniſtere. Il me demandoit tous les jours ce qu'on diſoit de lui dans le monde. Il avoit même des eſpions, qui pour ſon argent lui rendoient un compte exact de tout ce qui ſe paſſoit dans la ville. Ils lui rapportoient juſqu'aux moindres diſcours qu'ils avoient entendus; & comme il leur ordonnoit d'être ſinceres, ſon amour propre en ſouffroit quelquefois; car le peuple a une intempérance de langue qui ne reſpecte rien.

Quand je m'apperçus que le comte aimoit qu'on lui fît des rapports, je me mis ſur le pied d'aller l'après-dînée dans des lieux publics, & de me mêler à la converſation des honnêtes gens, quand il s'y en trouvoit. Lorſqu'ils parloient du gouvernement, je les écoutois avec attention; & s'ils diſoient quelque choſe qui méritât d'être redit à ſon excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut obſerver que je ne lui rapportois

portois rien qui ne fût à ſon avantage. Il me ſembloit que j'en devois uſer ainſi avec un homme du caractere de ce miniſtre.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je paſſai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois ſalles remplies de malades alités en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardois pas ſans compaſſion, j'en remarquai un qui me frappa; je crus reconnoître en lui Fabrice, mon ancien camarade, & mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de ſon lit; & ne pouvant douter que ce ne fût le poëte Nugnez, je demeurai quelques momens à le conſidérer ſans rien dire. De ſon côté, il me remit auſſi, & m'enviſagea de la même façon. Enfin rompant le ſilence: Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point? eſt-ce en effet Fabrice que je rencontre ici? C'eſt lui-même, repondit-il froidement, & tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur; j'ai compoſé des romans, des comédies, toutes ſortes d'ouvrages d'eſprit. J'ai fait mon chemin; je ſuis à l'hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, & encore plus de l'air ſérieux dont il les avoit accompagnées. Hé quoi! m'écriai-je, ta muſe t'a conduit dans ce lieu! elle t'a joué ce vilain tour-là! Tu le vois, répondit-il, cette maiſon ſert ſouvent de retraite aux beaux

eſprits. Tu as bien fait, mon enfant, pourſuivit-il, de prendre une autre route que moi; mais tu n'es plus, ce me ſemble, à la cour, & tes affaires ont changé de face: je me ſouviens même d'avoir oui dire que tu étois en priſon par ordre du roi. On t'a dit la vérité, lui repliquai-je; la ſituation charmante où tu me laiſſas quand nous nous ſéparâmes, fut peu de tems après ſuivie d'un revers de fortune, qui m'enleva mes biens & ma liberté. Cependant, mon ami, *poſt nubila Phœbus*, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'eſt pas poſſible, dit Nugnez, ton maintien eſt ſage & modeſte; tu n'as pas l'air vain & inſolent que donne ordinairement la proſpérité. Les diſgraces, repris je, ont purifié ma vertu; & j'ai appris à l'école de l'adverſité à jouir des richeſſes ſans m'en laiſſer poſſéder.

Dites-moi donc, interrompit Fabrice en ſe mettant avec tranſport à ſon ſéant, quel peut être ton emploi. Que fais-tu préſentement? Serois-tu intendant d'un grand ſeigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente? J'ai un meilleur poſte, lui repartis-je; mais diſpenſe-moi, je te prie, de t'en dire davantage à préſent, je ſatisferai une autre fois ta curioſité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je ſuis en état de te faire plaiſir, ou plutôt de te mettre à ton aiſe pour le reſte de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus compoſer d'ouvrages d'eſprit, ſoit en vers, ſoit en proſe.

proſe. Te ſens-tu capable de me faire un ſi grand ſacrifice ? Je l'ai déja fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un pere de S. Dominique m'a fait abjurer la poëſie, comme un amuſement qui, s'il n'eſt pas criminel, détourne du moins du but de la ſageſſe.

Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nugnez, tu as fort bien fait, mon ami ; mais gare la réchute. Oh ! me repartit-il d'un air réſolu, c'eſt ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme réſolution d'abandonner les muſes : quand tu es entré dans cette ſalle, je compoſois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monſieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne ſçais ſi nous devons, le pere de S. Dominique & moi, nous fier à votre abjuration : vous me paroiſſez furieuſement épris de ces doctes pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait : j'ai pris le public en averſion, & ma haine eſt juſte. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui conſacrer leurs travaux ; je ſerois fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage ; je parle de ſang froid. Je mépriſe autant les applaudiſſemens du public que ſes ſifflets. On ne ſçait qui gagne ou qui perd avec lui. C'eſt un capricieux, qui penſe aujourd'hui d'une façon, & qui demain penſera d'une autre.

Que

Que les poëtes dramatiques ſont fous de tirer vanité de leurs pieces quand elles réuſſiſſent! Quelque bruit qu'elles faſſent dans leur nouveauté ſur la ſcêne, elles ſe ſoutiennent rarement après l'impreſſion; & ſi on les remet au théâtre vingt ans après, elles ſont pour la plûpart mal reçues. La génération préſente accuſe de mauvais goût celle qui l'a précédée; & ſes jugemens ſont contredits à leur tour par ceux de la génération ſuivante. C'eſt ce que j'ai toujours remarqué, & de là je conclus que les auteurs qui ſont applaudis préſentement, doivent s'attendre à être ſiflés dans la ſuite. Il en eſt de même des romans, & des autres livres amuſans qu'on met au jour; quoiqu'ils ayent d'abord une approbation générale, ils tombent inſenſiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux ſuccès d'un ouvrage, n'eſt donc qu'une pure chimere, qu'une illuſion de l'eſprit, qu'un feu de paille, dont la fumée ſe diſſipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeaſſe bien que le poëte des Aſturies ne parloit ainſi que par mauvaiſe humeur, je ne fis pas ſemblant de m'en appercevoir. Je ſuis ravi, lui dis-je, que tu ſois dégoûté du bel eſprit, & radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner inceſſamment un emploi, où tu pourras t'enrichir ſans être obligé de faire une grande dépenſe de génie. Tant mieux! s'écria-t-il; l'eſprit me put, & je le regarde à

l'heure

l'heure qu'il eſt comme le préſent le plus funeſte que le ciel puiſſe faire à l'homme. Je ſouhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conſerves toujours les ſentimens où tu es. Si tu perſiſtes à vouloir quitter la poëſie, je te le répete, je te ferai obtenir bientôt un poſte honnête & lucratif; mais en attendant que je te rende ce ſervice, ajoutai-je, en lui préſentant une bourſe, où il y avoit une ſoixantaine de piſtoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami! s'écria le fils du barbier Nugnez, tranſporté de joie & de reconnoiſſance; quelles graces n'ai-je pas à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais dès ce jour ſortir par ton aſſiſtance! comme effectivement il ſe fit tranſporter dans une chambre garnie. Mais, avant que de nous ſéparer, je lui enſeignai ma demeure, & l'invitai à me venir voir auſſitôt que ſa ſanté ſeroit rétablie. Il fit paroître une extrême ſurpriſe, lorſque je lui dis que j'étois logé chez le comte d'Olivarés. O trop heureux Gil Blas, me dit-il, dont le ſort eſt de plaire aux miniſtres! Je me réjouis de ton bonheur, puiſque tu en fais un ſi bon uſage.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas ſe rend de jour en jour plus cher à ſon maître. Du retour de Scipion à Madrid, & de la relation qu'il fit de ſon voyage à Santillane.

LE comte d'Olivarés, que j'appellerai déſormais *le comte-duc*, parce qu'il plut au roi dans ce tems-là de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueuſement ; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'appercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eûs garde de negliger cette obſervation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit ; j'exécutois ſes ordres avec des démonſtrations de zele qui le raviſſoient. J'étudiois ſon goût en toutes choſes, pour m'y conformer, & prévenois ſes deſirs autant qu'il m'étoit poſſible.

Par cette conduite, qui mene preſque toujours au but, je devins inſenſiblement le favori de mon maître, qui, de ſon côté, comme j'avois le même foible que lui, me gagna l'ame par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'inſinuai ſi avant dans ſes bonnes graces, que je parvins à partager ſa confiance avec le ſeigneur Carnéro, ſon premier ſecrétaire.

Car-

Carnéro s'étoit ſervi du même moyen que moi pour plaire à ſon excellence; & il y avoit ſi bien réuſſi, qu'elle lui faiſoit part des myſteres du cabinet. Nous étions donc, ce ſecrétaire & moi, les deux confidens du premier miniſtre, & les dépoſitaires de ſes ſecrets: avec cette différence, qu'il ne parloit à Carnéro que d'affaires d'état, & qu'il ne m'entretenoit que de ſes intérêts particuliers; ce qui faiſoit, pour ainſi dire, deux départemens ſéparés, dont nous étions également ſatisfaits l'un & l'autre. Nous vivions enſemble ſans jalouſie comme ſans amitié. J'avois ſujet d'être content de ma place, qui me donnant ſans ceſſe occaſion d'être avec le comte-duc, me mettoit à portée de voir le fond de ſon ame, que, tout diſſimulé qu'il étoit naturellement, il ceſſa de me cacher; lorſqu'il ne douta plus de la ſincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le duc de Lerme jouir d'une autorité, qui reſſembloit moins à celle d'un miniſtre favori, qu'à la puiſſance d'un monarque abſolu: cependant je ſuis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de ſa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le duc d'Uzede ſon propre fils, & dans le confeſſeur de Philippe III. au lieu que je ne vois perſonne auprès du roi, qui ait aſſez de crédit pour me nuire, ni même que je ſoupçonne de mauvaiſe volonté pour moi.

Il eſt vrai, pourſuivit-il, qu'à mon avenement au miniſtere j'ai eu grand ſoin de ne ſouffrir auprès du prince que des ſujets à qui le ſang ou l'amitié me lient. Je me ſuis défait par des vice-royautés, ou par des ambaſſades, de tous les ſeigneurs qui par leur mérite perſonnel auroient pu m'enlever quelque portion des bonnes graces du ſouverain, que je veux poſſéder entierement: de ſorte que je puis dire à l'heure qu'il eſt, qu'aucun grand ne fait ombre à mon credit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penſer que tu m'es tout dévoué, je t'ai choiſi pour mon confident. Tu as de l'eſprit; je te crois ſage, prudent, diſcret; en un mot, tu me parois propre à te bien acquitter de vingt ſortes de commiſſions, qui demandent un garçon plein d'intelligence.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuſes que ces paroles offrirent à mon eſprit. Quelques vapeurs d'avarice & d'ambition me monterent ſubitement à la tête, & réveillerent en moi des ſentimens dont je croyois avoir triomphé. Je proteſtai au miniſtre, que je répondrois de tout mon pouvoir à ſes intentions, & je me tins prêt à exécuter ſans ſcrupule tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

Pendant que j'étois ainſi diſpoſé à dreſſer de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de ſon voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long

long récit à vous faire : J'ai charmé les ſeigneurs de Léyva, en leur apprenant l'accueil que le roi vous a fait, lorſqu'il vous a reconnu, & la maniere dont le comte d'Olivarés en uſe avec vous.

J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaiſir, ſi tu leur avois pû dire ſur quel pied je ſuis aujourd'hui auprès de monſeigneur. C'eſt une choſe prodigieuſe que la rapidité des progrès que j'ai fait depuis ton départ dans le cœur de ſon excellence. Dieu en ſoit loué, mon cher maître ! me répondit-il : Je preſſens que nous aurons de belles deſtinées à remplir.

Changeons de matiere, lui dis-je ; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Aſturies. Dans quel état y as-tu laiſſé ma mere ? Ah ! monſieur, me repartit-il, en prenant tout-à-coup un air triſte, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O ciel ! m'écriai-je, ma mere eſt morte aſſurément ! Il y a ſix mois, dit mon ſecrétaire, que la bonne dame a payé le tribut à la nature, auſſi bien que le ſeigneur Gil-Pérez, votre oncle.

La mort de ma mere me cauſa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'euſſe pas reçu d'elle les careſſes dont les enfans ont grand beſoin pour devenir reconnoiſſans dans la ſuite. Je donnai auſſi au bon chanoine les larmes que je lui devois, pour le ſoin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma

douleur à la vérité ne fut pas longue: & dégénera bientôt en un ſouvenir tendre, que j'ai toujours conſervé de mes parens.

CHAPITRE IX.

Comment & à qui le comte-duc maria ſa fille unique; & des fruits amers que ce mariage produiſit.

PEU de tems après le retour du fils de la Coſcolina, le comte-duc tomba dans une rêverie, où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'état; mais ce qui le faiſoit rêver, ne regardoit que ſa famille. Gil Blas, me dit-il après-dînée, tu dois t'être apperçu que j'ai l'eſprit embarraſſé. Oui, mon enfant, je ſuis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria ma fille, continua-t-il, eſt nubile, & il ſe préſente un grand nombre de ſeigneurs, qui ſe la diſputent. Le comte de Niéblès, fils aîné de Médina Sidonia, chef de la maiſon de Guſman, & don Louis de Haro, fils aîné du marquis de Carpio & de ma ſœur ainée, ſont les deux concurrens qui paroiſſent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le dernier ſurtout a un mérite ſi ſupérieur à celui de ſes rivaux, que toute la

cour ne doute pas que je ne faſſe choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, ſans entrer dans les raiſons que j'ai de lui donner l'excluſion, de même qu'au comte de Niéblès, je te dirai que j'ai jetté mes yeux ſur don Ramire Nugnez de Guzman, marquis de Toral, chef de la maiſon des Guzmans d'Abrados. C'eſt à ce jeune ſeigneur, & aux enfans qu'il aura de ma fille, que je prétends laiſſer tous mes biens, & les annexer au titre de comte d'Olivarés, auquel je joindrai la grandeſſe; de maniere que mes petits-fils, & leurs deſcendans ſortis de la branche d'Abrados & de celles d'Olivarés, paſſeront pour les aînés de la maiſon de Guzman.

Hé bien, Santillane! ajouta-t-il; n'approuves-tu pas mon deſſein? Pardonnez-moi, monſeigneur, répondis-je, ce projet eſt digne du génie qui l'a formé; mais qu'il me ſoit permis de repréſenter une choſe à votre excellence ſur cette diſpoſition. Je crains que le duc de Médina Sidonia n'en murmure. Qu'il en murmure s'il veut, reprit le miniſtre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point ſa branche, qui a uſurpé ſur celle d'Abrados le droit d'aîneſſe, & les titres qui y ſont attachés. Je ſerai moins ſenſible à ſes plaintes qu'au chagrin qu'aura la marquiſe de Carpio ma ſœur, de voir échapper ma fille à ſon fils. Mais après tout je veux me ſatisfaire: & don Ramire l'emportera ſur ſes rivaux; c'eſt une choſe décidée.

Le comte-duc ayant pris cette réſolution, ne l'exécuta point ſans donner une nouvelle marque de ſa politique ſinguliere. Il préſenta un mémoire au roi, pour le prier, auſſi bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes ſa fille, en leur expoſant les qualités des ſeigneurs qui la recherchoient, & s'en remettant entierement au choix que feroient leurs majeſtés: mais il ne laiſſoit pas, en parlant du marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Auſſi le roi, qui avoit une complaiſance aveugle pour ſon miniſtre, lui fit cette réponſe: *Je crois don Ramir Nugnez digne de dona Maria; cependant choiſiſſez vous-même; le parti qui vous conviendra le mieux, ſera celui qui me plaira davantage.*

Le Roi.

Le miniſtre affecta de montrer cette réponſe; & feignant de la regarder comme un ordre du prince, il hâta de marier ſa fille au marquis de Toral. Ce mariage précipité piqua vivement le marquis de Carpio, de même que tous les Guzmans, qui s'étoient flattés de l'eſpérance d'épouſer dona Maria. Néanmoins les uns & les autres ne pouvant empêcher cette union, affecterent de la célébrer avec les plus grandes démonſtrations de joie. On eut dit que toute la famille en étoit charmée; mais les mécontens furent bientôt vengés

gés d'une maniere très-cruelle pour le comte-duc. Dona Maria accoucha au bout de dix mois d'une fille, qui mourut en naiſſant; & peu de jours après elle fut elle-même la victime de ſa couche.

Quelle perte pour un pere qui n'avoit, pour ainſi dire, des yeux que pour ſa fille, & qui voyoit avorter par là le deſſein d'ôter le droit d'aîneſſe à la branche de Médina Sidonia! Il en fut ſi pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, & ne voulut voir perſonne que moi, qui, me conformant à ſa vive douleur, parut auſſi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me ſervis de cette occaſion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que ſa mort avoit avec celle de la marquiſe de Toral, rouvrit une playe mal fermée, & me mit ſi bien en train de m'affliger, que le miniſtre, tout accablé qu'il étoit de ſa propre douleur, fut frappé de la mienne. Il étoit étonné de me voir entrer, comme je faiſois, dans ſes chagrins. Gil Blas, me dit-il, un jour que je lui parus plongé dans une triſteſſe mortelle, c'eſt une aſſez douce conſolation pour moi, d'avoir un confident ſi ſenſible à mes peines. Ah! monſeigneur, lui répondis-je, en lui faiſant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fuſſe bien ingrat, & d'un naturel bien dur, ſi je ne les ſentois pas vivement. Puis-je penſer que vous pleurez une fille d'un mérite accompli, & que vous ai-

miez ſi tendrement, ſans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, monſeigneur, je ſuis trop plein de vos bontés, pour ne partager pas toute ma vie vos plaiſirs & vos ennuis.

CHAPITRE X.

Gil Blas rencontre par hazard le poëte Nugnez, qui lui apprend qu'il a fait une tragédie, qui doit être inceſſamment repréſentée ſur le théâtre du prince. Du malheureux ſuccès de cette piece, & du bonheur étonnant dont il fut ſuivi.

LE miniſtre commençoit à ſe conſoler, & moi par conſéquent à reprendre ma bonne humeur, lorſqu'un ſoir je ſortis tout ſeul en caroſſe pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poëte des Aſturies, que je n'avois pas revu depuis ſa ſortie de l'hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appellai ; je le fis monter dans mon caroſſe, & nous nous promenâmes enſemble dans le pré de ſaint Jerôme.

Monſieur Nugnez, lui dis-je, il eſt heureux pour moi de vous avoir rencontré par hazard ; ſans cela je n'aurois pas le plaiſir que j'ai de . . . Point de reproches, Santillane, interrompit-il, avec précipitation ; je t'avouerai de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raiſon. Tu m'as promis un bon poſte, pourvu que j'abjuraſſe la

la poëſie; & j'en ai trouvé un très ſolide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de don Bertrand Gomez del Ribéro, tréſorier des galeres du roi. Ce don Bertrand, qui vouloit avoir un bel eſprit à ſes gages, ayant trouvé ma verſification très-brillante, m'a choiſi préférablement à cinq ou ſix auteurs qui ſe préſentoient pour remplir l'emploi de ſecrétaire de ſes commandemens.

J'en ſuis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je; car ce don Bertrand eſt apparemment fort riche. Comment riche! me répondit-il; on dit qu'il ignore lui-même juſqu'à quel point il l'eſt. Quoiqu'il en ſoit, voici en quoi conſiſte l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il ſe pique d'être galant, & qu'il veut paſſer pour homme d'eſprit, il eſt en commerce de lettres avec pluſieurs dames fort ſpirituelles, & je lui prête ma plume pour compoſer des billets remplis de ſel & d'agrément. J'écris à l'une en vers, à l'autre en proſe, & je porte quelquefois les lettres moi-même, pour faire voir la multiplicité de mes talens.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je ſouhaite le plus de ſçavoir: Es-tu bien payé de tes epigrammes épiſtolaires? Très-graſſement, répondit-il; les gens riches ne ſont pas trop généreux, & j'en connois qui ſont de francs vilains: mais don Bertrand

en

en uſe avec moi fort noblement. Outre deux cens piſtoles de gages fixes, je reçois de lui de tems en tems de petites gratifications; ce qui me met en état de faire le ſeigneur, & de bien paſſer mon tems avec quelques auteurs, ennemis comme moi du chagrin. Au reſte, repris-je, ton tréſorier a-t-il aſſez de goût pour ſentir les beautés d'un ouvrage d'eſprit, & pour en appercevoir les défauts? Oh que non! me répondit Nugnez; quoiqu'il ait un babil impoſant, ce n'eſt point un connoiſſeur. Il ne laiſſe pas de ſe donner pour un *Tarpa*. Il décide hardiment, & ſoutient ſon opinion d'un ton ſi haut, & avec tant d'opiniâtreté, que le plus ſouvent, lorſqu'il diſpute, on eſt obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits déſobligeans dont il a coutume d'accabler ſes contradicteurs.

Tu peux croire, pourſuivit-il, que j'ai grand ſoin de ne le contredire jamais, quelque ſujet qu'il m'en donne; car outre les épithetes déſagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, & je déſaprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaiſance, qui ne me coute guere, poſſédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractere des perſonnes qui me ſont utiles, j'ai gagné l'eſtime & l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à compoſer une tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai fait ſous ſes yeux;

&

& ſi elle réuſſit, je devrai à ſes bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre poëte le titre de ſa tragédie. C'eſt, répondit-il, *Le Comte de Saldagne*. Cette piece ſera repréſentée dans trois jours ſur le théâtre du prince. Je ſouhaite, lui repliquai-je, qu'elle ait une grande réuſſite, & j'ai aſſez bonne opinion de ton génie pour l'eſpérer. Je l'eſpere bien auſſi, me dit-il; mais il n'y a point d'eſpérance plus trompeuſe que celle-là, tant les auteurs ſont incertains de l'évenement d'un ouvrage dramatique: tous les jours ils y ſont trompés.

Enfin le jour de la premiere repréſentation, je ne pus aller à la comédie, monſeigneur m'ayant chargé d'une commiſſion qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire, fut d'y envoyer Scipion, pour ſçavoir du moins dès le ſoir-même le ſuccès d'une piece, à la quelle je m'intéreſſois. Après l'avoir impatiemment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais préſage. Hé bien! lui dis-je, comment *Le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public? Fort brutalement, répondit-il; jamais piece n'a été plus cruellement traitée: Je ſuis ſorti indigné de l'inſolence du parterre. Et moi, je le ſuis, repliquai-je, de la fureur que Nugnez a de compoſer des poëmes dramatiques. Quel enragé! Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les hués ignominieuſes des ſpectateurs à l'heureux ſort que je puis lui

lui faire. C'eſt ainſi que par amitié je peſtois contre le poëte des Aſturies, & que je m'affligeois du malheur de ſa piece pendant qu'il s'en applaudiſſoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout tranſporté de joie. Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du raviſſement où je ſuis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faiſant une mauvaiſe piece. Tu ſçais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne*; tous les ſpectateurs à l'envi ſe ſont déchaînés contre lui; & c'eſt à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus aſſez étonné d'entendre parler de cette maniere le poëte Nugnez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, ſeroit-il poſſible que la chûte de ta tragédie eût de quoi juſtifier ta joie immodérée? Oui ſans doute, répondit-il: Je t'ai déja dit que don Bertrand avoit mis du ſien dans ma piece; par conſéquent il la trouvoit excellente. Il a été outré de voir les ſpectateurs d'un ſentiment contraire au ſien. Nugnez, m'a t-il dit ce matin, *Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni:* Si ta piece a déplu au public, en récompenſe elle me plaît à moi, & cela doit te ſuffire. Pour te conſoler du mauvais goût du ſiecle, je te donne deux mille écus de rente à prendre ſur tous mes biens: allons de ce pas chez mon notaire en paſſer le contract. Nous y avons été ſur le champ; le tréſorier a ſigné l'acte

l'acte de la donation, & m'a payé la premiere année d'avance....

Je félicitai Fabrice ſur la malheureuſe deſtinée du *Comte de Saldagne*, puiſqu'elle avoit tourné au profit de l'auteur. Tu as bien raiſon, continua-t-il, de me faire compliment là-deſſus ; ſçais-tu bien qu'il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que d'avoir déplu au parterre. Que je ſuis heureux d'avoir été ſifflé à double carillon ! Si le public, plus bénévole, m'eût honoré de ſes applaudiſſemens, à quoi cela m'auroit-il mené ? A rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une ſomme aſſez médiocre, au lieu que les ſifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aiſe pour le reſte de mes jours.

CHAPITRE XI.

Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle Eſpagne.

MON ſecrétaire ne regarda pas ſans envie le bonheur inopiné du poëte Nugnez ; il ne ceſſa de m'en parler pendant huit jours. J'admire, diſoit-il, le caprice de la fortune, qui ſe plaît quelquefois à combler de biens un déteſtable auteur, tandis qu'elle en laiſſe de bons dans la miſere : Je voudrois bien qu'elle s'aviſât de m'enrichir auſſi du ſoir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui diſois-

diſois-je, & plutôt que tu ne penſes. Tu es ici dans ſon temple ; car il me ſemble qu'on peut appeller le temple de la fortune la maiſon du premier miniſtre, où l'on accorde ſouvent des graces qui engraiſſent tout-à-coup ceux qui les obtiennent. Cela eſt véritable, monſieur, me répondit-il, mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui repliquois-je, ſois tranquile ; peut-être es-tu ſur le point d'avoir quelque bonne commiſſion. Effectivement il s'offrit peu de jours après une occaſion de l'employer utilement au ſervice du comte-duc, que je ne laiſſai pas échapper.

Je m'entretenois un matin avec don Raimond Caporis, & notre converſation rouloit ſur les revenus de ſon excellence. Monſeigneur jouit, diſoit-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus : & il n'eſt obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ſes trois charges de grand chambellan, de grand écuyer, & de grand chancelier des Indes lui rapportent deux cens mille écus ; & tout cela n'eſt rien encore en comparaiſon des ſommes immenſes qu'il tire des Indes : Sçavez-vous de quelle maniere ? Lorſque les vaiſſeaux du roi partent de Séville ou de Liſbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile, & des grains que lui fournit ſa comté d'Olivarés, il ne paye point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces mar-

marchandiſes quatre fois plus qu'elles ne valent en Eſpagne ; enſuite il en employe l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, & d'autres choſes qu'on a preſque pour rien dans le nouveau monde, & qui ſe vendent fort cher en Europe. Il a déja par ce trafic gagné pluſieurs millions ſans faire le moindre tort au roi.

Ce qui ne doit pas vous paroître étonnant, continua-t-il, c'eſt que les perſonnes employées à faire ce commerce, reviennent toujours chargées de richeſſes, monſeigneur trouvant bon qu'elles faſſent leurs affaires avec les ſiennes.

Le fils de la Coſcolina, qui écoutoit notre entretien, ne put entendre parler ainſi don Raimond ſans l'interrompre : Parbleu, ſeigneur Caporis ! s'écria-t-il, je ſerois ravi d'être une de ces perſonnes-là ; auſſi-bien il y a long-tems que je ſouhaite de voir le Méxique. Votre curioſité ſera bientôt ſatisfaite, lui dit l'intendant, ſi le ſeigneur de Santillane ne s'oppoſe point à votre envie. Quelque délicat que je ſois ſur le choix des gens que j'envoye aux Indes faire ce trafic (car c'eſt moi qui les choiſis,) je vous mettrai aveuglément ſur mon regiſtre, ſi votre maître le veut. Vous me ferez plaiſir, dis-je à don Raimond ; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion eſt un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, & qui ſe gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire.

En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela ſuffit, reprit Caporis, il n'a qu'à ſe rendre inceſſamment à Séville; les vaiſſeaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à ſon départ d'une lettre pour un homme, qui lui donnera toutes les inſtructions néceſſaires pour s'enrichir, ſans porter aucun préjudice aux intérêts de ſon excellence, qui doivent être ſacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, ſe hâta de partir pour Séville avec mille écus que je lui comptai, pour acheter dans l'Andalouſie du vin & de l'huile, & le mettre en état de trafiquer pour ſon compte dans les Indes. Cependant tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il eſpéroit tirer tant de profit, il ne put me quitter ſans répandre des pleurs, & je ne vis pas de ſang froid ſon départ.

CHAPITRE XII.

Don Alphonſe de Léyva vient à Madrid; motif de ſon voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, & de la joie qui la ſuivit.

A PEINE eus-je perdu Scipion, qu'un page du miniſtre m'apporta un billet, qui contenoit ces paroles: *Si le ſeigneur de Santillane veut ſe donner la peine de ſe rendre à l'i-*

à l'image ſaint Gabriël dans la rue de Tolede, il y verra un de ſes meilleurs amis.

Quel peut être cet ami, qui ne ſe nomme point, dis-je en moi-même? Pourquoi me cache-t-il ſon nom? Il veut apparemment me cauſer le plaiſir de la ſurpriſe. Je ſortis ſur le champ, je pris le chemin de la rue de Tolede; & en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver don Alphonſe de Leyva. Que vois-je! m'écriai-je. Vous ici, ſeigneur! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il, en me ſerrant étroitement entre ſes bras, c'eſt don Alphonſe lui-même qui s'offre à votre vue. Hé! qui vous amene à Madrid, lui dis-je? Je vais vous ſurprendre, me repartit-il, & vous affliger, en vous apprenant le ſujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, & le premier miniſtre me manda à la cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart-d'heure dans un ſtupide ſilence; puis reprenant la parole: De quoi, lui dis-je, vous accuſe-t-on? Il faut bien que vous ayez fait quelque choſe imprudemment. J'impute, répondit-il, ma diſgrace à la viſite que j'ai faite il y trois ſemaines, au cardinal duc de Lerme, qui depuis un mois eſt relegué dans ſon château de Dénia.

Oh vraiment! interrompis-je, vous avez raiſon d'attribuer votre malheur à cette viſite indiſcrette: n'en cherchez point la cauſe ailleurs; & permettez-moi de vous dire

que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire, lorsque vous avez été voir ce ministre disgracié. La faute en est faite, me dit-il, & j'ai pris de bonne grace mon parti; Je vais me retirer avec ma famille au château de Léyva, où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paroître devant un superbe ministre, qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol! Cependant c'est une nécessité; mais avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, laissez moi faire: ne vous présentez pas devant le ministre, que je n'aye sçu auparavant de quoi l'on vous accuse; le mal n'est peut-être pas sans remede. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'exigent de moi la reconnoissance & l'amitié. A ces mots, je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il auroit incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois point d'affaires d'état depuis les deux mémoires, dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnéro, pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à don Alphonse de Léyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit que oui, mais qu'il en ignoroit la raison. Là-dessus, je pris sans balancer la résolution de m'adresser à monseigneur même, pour

pour apprendre de ſa propre bouche les ſujets qu'il pouvoit avoir de ſe plaindre du fils de don Céſar.

J'étois ſi pénétré de ce facheux évenement, que je n'eus pas beſoin d'affecter un air de triſteſſe pour paroître affligé aux yeux du comte-duc. Qu'as-tu donc, Santillane ? me dit-il, auſſitôt qu'il me vit. J'apperçois ſur ton viſage une impreſſion de chagrin ; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Ne me déguiſe rien. Quelqu'un t'auroit-il fait quelqu'offence ? Parle, tu ſeras bien-tôt vengé. Monſeigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma douleur, je ne le pourrois pas ; je ſuis au déſeſpoir : On vient de me dire que don Alphonſe de Léyva n'eſt plus gouverneur de Valence ; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me cauſer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas ? reprit le miniſtre étonné. Quel intérêt peux-tu prendre à ce don Alphonſe, & à ſon gouvernement ? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avois aux ſeigneurs de Léyva : enſuite je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du duc de Lerme, pour le fils de don Céſar, le gouvernement dont il s'agiſſoit.

Quand ſon excellence m'eut écouté juſqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : Eſſuye tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardois

don Alphonſe comme une créature du cardinal duc de Lerme. Je te mets à ma place: la viſite qu'il a faite à cette eminence, ne te l'auroit-elle pas rendu ſuſpect? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de ſon emploi par ce miniſtre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnoiſſance. Et je la lui pardonne. Je ſuis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit ſon poſte; mais ſi j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le duc de Lerme: Don Alphonſe ton ami n'étoit que gouverneur de la ville de Valence, je le fais viceroi du royaume d'Arragon: c'eſt ce que je te permets de lui faire ſçavoir, & tu peux lui mander de venir prêter ſerment.

Lorſque j'eus entendus ces paroles, je paſſai d'une extrême douleur à un excès de joie, qui me troubla l'eſprit à un point, qu'il y parut au remercîment que je fis à monſeigneur: mais le déſordre de mon diſcours ne lui déplut point; & comme je lui appris que don Alphonſe étoit à Madrid, il me dit que je pouvois le lui préſenter dès ce jour-là même. Je courus auſſitôt à l'image ſaint Gabriël, où je ravis le fils de don Céſar en lui annonçant ſon nouvel emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui diſois, tant il avoit de peine à ſe perſuader que le premier miniſtre, quelqu'amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des viceroyautés à ma conſidération.

ſidération. Je le menai au comte-duc, qui le reçut très-poliment, & qui lui dit: Don Alphonſe, vous vous êtes ſi bien conduit dans votre gouvernement de la ville de Valence, que le roi vous jugeant propre à remplir une plus grande place, vous a nommé à la viceroyauté d'Arragon. Cette dignité, ajouta-t-il, n'eſt point au-deſſus de votre naiſſance, & la nobleſſe Arragonoiſe ne ſçauroit murmurer contre le choix de la cour.

Son excellence ne fit aucune mention de moi, & le public ignora la part que j'avois à cette affaire; ce qui ſauva don Alphonſe & le miniſtre, des mauvais diſcours qu'on auroit pu tenir dans le monde ſur un viceroi de ma façon.

Sitôt que le fils de don Céſar fut ſûr de ſon fait, il dépêcha un exprès à Valence pour en informer ſon pere & Séraphine, qui ſe rendirent bientôt à Madrid. Leur premier ſoin fut de me venir trouver pour m'accabler de remercimens. Quel ſpectacle touchant & glorieux pour moi, de voir les trois perſonnes du monde qui m'étoient les plus cheres m'embraſſer à l'envie! Auſſi ſenſibles à mon zele & à mon affection, qu'à l'honneur que le poſte de viceroi alloit faire rejaillir ſur leur maiſon, ils ne pouvoient ſe laſſer de me tenir des diſcours reconnoiſſans. Ils me parloient même comme s'ils euſſent parlé à un homme d'une condition égale à la leur. Il ſembloit qu'ils euſſent oublié qu'ils avoient été mes maîtres.

Ils

Ils croyoient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, Don Alphonse après avoir reçu ses patentes, remercié le roi & son ministre, & prêté le serment ordinaire, partit de Madrid avec sa famille, pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificence imaginable ; & les Arragonois firent connoître par leurs acclamations, que je leur avois donné un viceroi fort agréable.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos & don André de Tordésillas. Où ils allerent tous trois. Fin de l'histoire de don Gaston & de dona Héléna de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordésillas.

JE nageois dans la joie d'avoir si heureusement changé en viceroi un gouverneur déplacé. Les seigneurs de Léyva même en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami ; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas, qui sous le ministere précédent vendoit les graces de la cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenois avec des seigneurs, qui me con-

connoiſſant pour un homme cheri du premier miniſtre, ne dédaignoient pas ma converſation. J'apperçus dans la foule don Gaſton de Cogollos, ce priſonnier d'état que j'avois laiſſé dans la tour de Ségovie. Il étoit avec le châtelain don André de Tordéſillas. Je quittai volontiers ma compagnie, pour aller embraſſer ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir-là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part & d'autres, don Gaſton me dit: Seigneur de Santillane, nous avons bien des queſtions à nous faire mutuellement, & nous ne ſommes pas ici dans un lieu commode pour cela: permettez que je vous emmene dans un endroit où le ſeigneur de Tordéſillas & moi nous ſerons bien aiſes d'avoir avec vous un long entretien. J'y conſentis; nous fendîmes la preſſe, & nous ſortîmes du palais. Nous trouvâmes le caroſſe de don Gaſton, qui l'attendoit dans la rue; nous y montâmes tous trois, & nous nous rendîmes à la grande place du marché, où ſe font les courſes de taureaux. Là demeuroit Cogollos, dans un fort bel hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit don André, lorſque nous fûmes dans une ſalle magnifiquement meublée, il me ſemble qu'à votre départ de Ségovie vous haïſſiez la cour, & que vous étiez dans la réſolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit en effet mon deſſein, lui répondis-je; & tant qu'a vécu le feu roi,

je

je n'ai pas changé de ſentiment : mais quand j'ai ſçu que le prince ſon fils étoit ſur le trône, j'ai voulu voir ſi le nouveau monarque me reconnoîtroit. Il m'a reconnu, & j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement; il m'a recommandé lui-même au premier miniſtre, qui m'a pris en amitié, & avec qui je ſuis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le duc de Lerme. Voilà, ſeigneur don André, ce que j'avois à vous apprendre; & vous, dites-moi, ſi vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie. Non vraiment, me répondit-il ; le comte-duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à ſon prédéceſſeur. Et moi, dit alors don Gaſton, j'ai été mis en liberté par une raiſon contraire : Le premier miniſtre n'a pas ſitôt ſçu que j'étois dans les priſons de Ségovie par ordre du duc de Lerme, qu'il m'en a fait ſortir. Il s'agit à préſent, ſeigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'eſt arrivé depuis que je ſuis libre.

La premiere choſe que je fis, pourſuivit-il, après avoir remercié don André des attentions qu'il avoit eues pour moi pendant ma priſon, fut de me rendre à Madrid. Je me préſentai devant le comte d'Olivarés, qui me dit : Ne craignez pas que le malheur qui vous eſt ſurvenu, faſſe le moindre tort à votre réputation, vous êtes pleinement juſtifié : je ſuis d'autant plus aſſuré de votre innocence, que

que le marquis de Villaréal, dont on vous a ſoupçonné d'être complice, n'étoit pas coupable. Quoique Portugais, & parent même du duc de Bragance, il eſt moins dans ſes intérêts que dans ceux du roi mon maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaiſon avec ce marquis; & pour réparer l'injuſtice qu'on vous a faite en vous accuſant de trahiſon, le roi vous donne une lieutenance dans ſa Garde Eſpagnole. J'acceptai cet emploi en ſuppliant ſon excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir dona Eléonor de Laxarilla ma tante. Le miniſtre m'accorda un mois pour faire ce voyage, & je partis accompagné d'un ſeul laquais.

Nous avions déja paſſé Colménar, & nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous apperçûmes un cavalier, qui ſe défendoit vaillamment contre trois hommes, qui l'attaquoient tous enſemble. Je ne balançai point à le ſecourir; je me hâtai de le joindre, & je me mis à ſon côté. Je remarquai en me battant que nos ennemis étoient maſqués, & que nous avions affaire à de vigoureux ſpadaſſins. Cependant, malgré leur force & leur adreſſe, nous demeurâmes vainqueurs: je perçai un des trois; il tomba de cheval, & les deux autres prirent la fuite à l'inſtant. Il eſt vrai que la victoire ne nous fut guere moins funeſte qu'au malheureux que j'avois tué, puiſqu'après l'action

tion nous nous trouvâmes, mon compagnon & moi, dangereuſement bleſſés. Mais repréſentez-vous quelle fut ma ſurpriſe, lorſque dans ce cavalier je reconnus Combados, le mari de dona Héléna. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois ſon défenſeur: Ah Don Gaſton! s'écria-t-il, quoi, c'eſt vous qui venez me ſécourir? Quand vous avez ſi généreuſement pris mon parti, vous ignoriez que c'étoit celui d'un homme qui vous a enlevé votre maîtreſſe. Je l'ignorois en effet, lui répondis-je; mais quand je l'aurois ſçu, penſez-vous que j'euſſe balancé à faire ce que j'ai fait? Jugeriez-vous aſſez mal de moi, pour me croire une ame ſi baſſe? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous; & ſi je meurs des bleſſures que je viens de recevoir, je ſouhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aye pas encore oublié dona Héléna, ſçachez que je ne deſire point ſa poſſeſſion aux dépens de votre vie; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous ſauver des coups de trois aſſaſſins, puiſqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouſe.

Pendant que nous nous parlions de cette ſorte, mon laquais deſcendit de cheval; & s'étant approché du cavalier qui étoit étendu ſur la pouſſiére, il lui ôta ſon maſque, & nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'eſt Caprara, s'écria-t-il, ce per-

perfide couſin, qui, de dépit d'avoir manqué une riche ſucceſſion qu'il m'avoit injuſtement diſputée, nourriſſoit depuis long-tems le déſir de m'aſſaſſiner, & avoit enfin choiſi ce jour pour le ſatisfaire : mais le ciel a permis qu'il ait été la victime de ſon attentat.

Cependant notre ſang couloit à bon compte, & nous nous affoibliſſions à vue d'œil. Néanmoins, tout bleſſés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villaréjo, qui n'eſt qu'à deux portées de fuſil du champ de bataille. En arrivant à la premiere hôtellerie, nous demandâmes des chirurgiens. Il en vint un, qu'on nous dit être fort habile. Il viſita nos playes, qu'il trouva très-dangereuſes. Il nous penſa ; & le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les bleſſures de don Blas étoient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, & ſes pronoſtics ne furent point faux.

Combados ſe voyant condamné à la mort, ne ſongea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à ſa femme, pour l'informer de ce qui s'étoit paſſé, & du triſte état où il ſe trouvoit. Dona Héléna fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva, l'eſprit travaillé d'une inquiétude, qui avoit deux cauſes différentes : le péril que couroit la vie de ſon époux, & la crainte de ſentir, en me revoyant, rallumer un feu mal éteint. Cela lui cauſoit une agitation terrible. Madame, lui dit don Blas, lorſqu'elle fut en ſa préſence, vous arrivez

aſſez à tems pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, & je regarde ma mort comme une punition du ciel, de vous avoir par une tromperie arraché à don Gaſton. Bien-loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. Dona Héléna ne lui répondit que par des pleurs ; & véritablement c'étoit la meilleure réponſe qu'elle lui pût faire, n'étant pas encore aſſez détaché de moi, pour avoir oublié l'artifice dont il s'étoit ſervi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le chirurgien l'avoit pronoſtiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ſes bleſſures, au lieu que les miennes annonçoient une prochaine guériſon. La jeune veuve uniquement occupée du ſoin de faire tranſporter à Coria le corps de ſon époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à ſa cendre, partit de Villaréjo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politeſſe, de l'état où je me trouvois. Dès que je pus la ſuivre, je pris le chemin de Coria, où j'achevai de me rétablir en peu de tems. Alors don Eléonor ma tante & don George de Galiſteo réſolurent de nous marier promptement, Héléna & moi, de peur que la fortune ne nous ſéparât encore par quelque nouvelle traverſe. Mais ce mariage ſe fit ſans éclat, à cauſe de la mort trop récente de don Blas ; & peu de jours après je revins à Madrid avec dona Héléna,

Héléna. Comme j'avois paſſé le tems préſcrit par le comte-duc pour mon voyage, je craignois que ce miniſtre n'eût donné à un autre la lieutenance qu'il m'avoit promiſe : mais il n'en avoit point diſpoſé, & il eut la bonté de recevoir les excuſes que je lui fis de mon retardement.

Je ſuis donc, pourſuivit Cogollos, lieutenant de la Garde Eſpagnole, & j'ai de l'agrément dans mon poſte. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, & je vis content avec eux. Je voudrois pouvoir en dire autant, s'écria don André ; mais je ſuis bien éloigné d'être ſatisfait de mon ſort : j'ai perdu mon emploi, qui ne laiſſoit pas de m'être fort utile ; & je n'ai point d'amis qui ayent aſſez de crédit pour m'en procurer un ſolide. Pardonnez-moi, ſeigneur don André, interrompis-je en ſouriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque choſe. Je vous ai déja dit que je ſuis encore plus aimé du comte-duc que je ne l'étois du duc de Lerme, & vous oſez me dire en face, que vous n'avez perſonne qui puiſſe vous faire obtenir un ſolide emploi. Ne vous ai-je pas déja rendu un pareil ſervice ? Souvenez-vous que par le crédit de l'archevêque de Grenade, je vous fis nommer pour aller remplir au Méxique un poſte, où vous auriez fait votre fortune, ſi l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville d'Alicante. Je ſuis bien plus en état de vous ſervir préſentement, que j'ai l'oreille du premier miniſtre.

Je m'abandonne donc à vous, repliqua Tordéſillas; mais, ajouta-t-il en ſouriant à ſon tour, ne m'envoyez pas de grace à la Nouvelle Eſpagne; je n'y voudrois point aller, quand on m'y voudroit faire préſident de l'audience même du Mexique.

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de notre entretien par dona Héléna, qui arriva dans la ſalle, & dont la perſonne toute gracieuſe remplit l'idée charmante que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous préſente le ſeigneur de Santillane, dont je vous ai parlé quelque fois, & dont l'aimable compagnie a ſouvent dans ma priſon ſuſpendu mes ennuis. Oui, madame, dis-je à dona Héléna, don Gaſton vous dit la vérité. Ma converſation lui plaiſoit, par ce que vous en faiſiez toujours la matiére. La fille de don George répondit modeſtement à ma politeſſe; après quoi je pris congé de ces deux époux, en leur proteſtant que j'étois ravi que l'hymen eût enfin ſuccédé à leurs longues amours. Enſuite m'adreſſant à Tordéſillas, je le priai de m'apprendre ſa demeure; & lorſqu'il me l'eut enſeignée: Sans adieu, lui dis-je, don André, j'eſpere qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le comte-duc me fournit une occaſion d'obliger ce châtelain. Santillane, me dit ſon excellence, la place de gouverneur

neur de la prison royale de Valladolid est vacante : elle rapporte plus de trois cens pistoles par an : il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, monseigneur, lui répondis-je, valut-elle dix mille ducats de rentes ; je renonce à tous les postes, que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais, reprit le ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid, que pour aller de tems en tems à Valladolid visiter la prison ; cela, comme tu vois, n'est pas incompatible. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira ; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave gentilhomme, appellé don André de Tordésillas, ci-devant châtelain de la tour de Ségovie ; j'aimerois à lui faire ce présent, pour reconnoître les bons traitements qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le ministre, qui me dit : C'est-à-dire, Gil Blas, tu veux faire un gouverneur de prison royale, comme tu as fait un viceroi. Hé bien! soit, mon ami ; je t'accorde la place vacante pour Tordésillas ; mais dites moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir : car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes ? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu ; ne dois-je pas lui rendre la pareille ? Vous êtes devenu

bien, désintéressé, monsieur de Santillane, me repliqua son excellence en riant; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministere. J'en conviens, lui repartis-je; le mauvais exemple corrompit mes mœurs: comme tout se vendoit alors, je me conformai à l'usage; & comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir don André de Tordésillas, du gouvernement de la prison royale de Valladolid, & je l'envoyai bien-tôt dans cette ville, aussi satisfait de son nouvel établissement, que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.

CHAPITRE XIV.

Santillane va chez le poëte Nugnez. Quelles personnes il y trouva, & quels discours y furent tenus.

IL me prit envie une après-dînée d'aller voir le poëte des Asturies, me sentant fort curieux de sçavoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'hôtel du seigneur don Bertrand Gomez del Ribéro, & j'y demandai Nugnez. Il ne demeure plus ici, me dit un laquais, qui étoit à la porte; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il en me montrant une maison voisine; il occupe un corps de lo-

gis

gis ſur le derriere. J'y allai; & après avoir traverſé une petite cour, j'entrai dans une ſalle tout nue; où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou ſix de ſes confreres, qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient ſur la fin du repas, & par conſéquent en train de diſputer; mais auſſitôt qu'ils m'apperçurent, ils firent ſuccéder un profond ſilence à leur bruyant entretien. Nugnez ſe leva d'un air empreſſé pour me recevoir, en s'écriant: Meſſieurs, voilà le ſeigneur de Santillane, qui veut bien m'honorer d'une de ſes viſites; rendez avec moi vos hommages au favori du premier miniſtre. A ces paroles tous les convives ſe leverent auſſi pour me ſaluer; & en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités très-reſpectueuſes. Quoique je n'euſſe beſoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, & même de faire raiſon à une *brinde*, qu'ils me porterent.

Comme il me parut que ma préſence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement: Meſſieurs, leur dis-je, que je ne vous gêne point, s'il vous plait. Il me ſemble que j'ai interrompu votre entretien; reprenez-le de grace, ou je m'en vais. Ces meſſieurs, dit alors Fabrice, parloient de l'Iphigénie d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villégas, qui eſt un ſçavant du premier ordre, demandoit au ſeigneur don Jacinte de Ro-

Romarate ce qui l'intéreſſoit dans cette tragédie. Oui, dit don Jacinte, & je lui ai répondu, que c'étoit le péril où ſe trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je lui ai repliqué (ce que je ſuis prêt à démontrer), que ce n'eſt point ce péril qui fait le véritable intérêt de la piece. Qu'eſt-ce que c'eſt donc? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. C'eſt le vent, repartit le bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas ſérieuſe; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite, que pour égayer la converſation. Je ne connoiſſois pas ce ſçavant: c'étoit un homme qui n'entendoit nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, meſſieurs, reprit-il froidement; je vous ſoutiens que c'eſt le vent ſeul qui doit intéreſſer, frapper, émouvoir le ſpectateur, & non le péril d'Iphigénie. Repréſentez-vous, pourſuivit-il, une nombreuſe armée qui s'eſt aſſemblée pour aller faire le ſiege de Troye: concevez toute l'impatience qu'ont les chefs & les ſoldats d'exécuter leur entrepriſe, pour s'en retourner promptement dans la Grece; où ils ont laiſſé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domeſtiques, leurs femmes, & leurs enfans; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, ſemble les clouer au port; & s'il ne change point, ils ne pourront aller aſſiéger la ville de Priam. C'eſt donc le vent qui fait l'intérêt

de

de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouſe leur deſſein ; je ne ſouhaite que le départ de leur flote ; & je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puiſque ſa mort eſt un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable.

Sitôt que Villégas eut achevé de parler, les ris ſe renouvellerent à ſes dépens. Nugnez eut la malice d'appuyer ſon ſentiment, pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui ſe mirent à faire à l'envie des mauvaiſes plaiſanteries ſur les vents. Mais le bachelier, les regardant tous d'un air flegmatique & orgueilleux, les traita d'ignorans & d'eſprits vulgaires. Je m'attendois à tous momens à voir ces meſſieurs s'échauffer, & ſe prendre au crin, fin ordinaire de leur diſſertations : cependant je fus trompé dans mon attente ; ils ſe contenterent de ſe dire des injures réciproquement ; & ſe retirerent quand ils eurent bu & mangé à diſcrétion.

Aprés leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeuroit plus chez ſon tréſorier, & s'ils s'étoient brouillés tous deux. Brouillés ! me répondit-il, le ciel m'en préſerve ! Je ſuis mieux que jamais avec le ſeigneur don Bertrand, qui m'a permis de loger en mon particulier ; ainſi j'ai loué ce corps de logis pour y recevoir mes amis, & me réjouir avec eux en toute liberté, ce qui m'arrive fort ſouvent : car tu ſçais bien que

je

je ne ſuis pas d'humeur à vouloir laiſſer de grandes richeſſes à mes héritiers ; & ce qu'il y a d'heureux pour moi, je ſuis préſentement en état de faire tous les jours des parties de plaiſir. J'en ſuis ravi, repris-je, mon cher Nugnez ; & je ne puis m'empêcher de te féliciter encore ſur le ſuccès de ta derniere tragédie : les huit cens pieces dramatiques du grand Lope ne lui ont pas rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*.

Fin de l'onzieme livre.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE I.

Gil Blas eſt envoyé par le miniſtre à Tolede. Du motif & du ſuccès de ſon voyage.

IL y avoit déja près d'un mois que monſeigneur me diſoit tous les jours : Santillane, le tems approche, où je veux mettre ton adreſſe en œuvre ; & ce tems ne venoit point. Il arriva pourtant, & ſon excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a dans la troupe des comédiens de Tolede une jeune actrice, qui fait du bruit par

par ſes talens; on prétend qu'elle danſe & chant divinement, & qu'elle enleve le ſpectateur par ſa déclamation: on aſſure même qu'elle a de la beauté. Un pareil ſujet mérite bien de paroître à la cour. Le roi aime la comédie, la muſique, & la danſe; il ne faut pas qu'il ſoit privé du plaiſir de voir & d'entendre une perſonne d'un mérite ſi rare. J'ai donc réſolu de t'envoyer à Tolede, pour juger par toi-même ſi c'eſt en effet une actrice ſi merveilleuſe: je m'en tiendrai à l'impreſſion qu'elle aura faite ſur toi; je m'en fie à ton diſcernement.

Je répondis à monſeigneur, que je lui rendrois bon compte de cette affaire; & je me diſpoſai à partir avec un ſeul laquais, à qui je fis quitter la livrée du miniſtre, pour faire les choſes plus myſtérieuſement; ce qui fut fort du goût de ſon excellence. Je pris donc le chemin de Tolede, où étant arrivé, j'allai deſcendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte me prenant ſans doute pour quelque gentilhomme du pays, me dit: Seigneur cavalier, vous venez apparemment dans cette ville pour voir l'auguſte cérémonie de l'*auto da fé*,* qui doit ſe faire demain. Je lui répondis que oui, jugeant plus à propos de lui laiſſer croire, que de lui donner occaſion de me queſtionner ſur ce qui m'amenoit à Tolede. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles

* Acte de foi.

belles proceſſions qui ayent jamais été faites: il y a, dit-on, plus de cent priſonniers, parmi leſquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain, avant le lever du ſoleil, j'entendis ſonner toutes les cloches de la ville; & l'on faiſoit de carillon pour avertir les peuples qu'on alloit commencer l'*auto da fé*. Curieux de voir cette effrayante fête, que je n'avois point encore vue, je m'habillai à la hâte, & me rendis à l'inquiſition. Il y avoit tout auprès, & le long des rues par où la proceſſion devoit paſſer, des échaffauds, ſur l'un deſquels je me plaçai pour mon argent. J'apperçus bientôt les Dominicains, qui marchoient les premiers, précédés de la banniere de l'inquiſition. Ces bons peres étoient immédiatement ſuivis des triſtes victimes, que le ſaint office vouloit immoler ce jour-là. Ces malheureux alloient l'un après l'autre, la tête & les pieds nuds, ayant chacun un cierge à la main, & ſon parrain † à ſon côté. Les uns avoient un grand ſcapulaire de toile jaune, parſemé de croix de ſaint André peintes en rouge, & appellé *Sambéniro*; les autres portoient des *Carochas*, qui ſont des bonnets de carton élevés en forme de pain de ſucre,

† On appelle parrains toutes les perſonnes que l'inquiſiteur nomme pour accompagner les priſonniers dans l'auto da fé, & qui ſont obligés d'en répondre.

& couverts de flâmes & de figures diaboliques.

Comme je regardois de tous mes yeux ces infortunés avec une compaſſion que je me gardois bien de laiſſer paroître, de peur qu'on ne m'en fit un crime, je crus reconnoître parmi ceux qui avoient la tête ornée de *Carochas* le révérend pere Hilaire, & ſon compagnon le frere Ambroiſe. Ils paſſerent ſi près de moi, que ne pouvant m'y tromper: Que vois-je, dis-je en moi-même? Le ciel las des déſordres de ces deux ſçelérats, les a donc livrés à la juſtice de l'inquiſition! En parlant de cette ſorte, je me ſentis ſaiſir d'effroi; il me prit un tremblement univerſel, & mes eſprits ſe troublerent au point que je penſai m'évanouir. La liaiſon que j'avois eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait enſemble, vint dans ce moment s'offrir à ma penſée; & je m'imaginai ne pouvoir aſſez remercier dieu de m'avoir préſervé du ſcapulaire & des *Carochas*.

Lorſque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du ſpectacle affreux que je venois de voir; mais les images affligeantes, dont j'avois l'eſprit rempli, ſe diſſiperent inſenſiblement; & je ne penſai plus qu'à me bien acquitter de la commiſſion dont mon maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'étoit par-là

que

que je devois commencer: & sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre, où je m'assis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui : Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question ? Seigneur cavalier, me repondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'a vanté, repris-je, les comédiens de Tolede; auroit-on eu tort de m'en dire du bien ? Non, repartit le chevalier, leur troupe n'est pas mauvaise; il y a même parmi eux de grands sujets : vous verrez entr'autres la belle Lucrece, une actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la scêne, que je vous la fasse remarquer ; vous la démêlerez aisément. Je demandai au chevalier si elle joueroit ce jour-là. Il me répondit que oui, & même qu'elle avoit un rôle très brillant dans la piece qu'on alloit représenter.

La comédie commença. Il parut deux actrices, qui n'avoient rien negligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes ; mais malgré l'éclat de leurs diamans, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendois. Le chevalier d'Alcantara m'avoit si fort prévenu en faveur de Lucrece, que je ne pouvois la deviner qu'en la voyant elle-même. Enfin cette belle Lucrece sortit du fond du théâtre, & son arrivée sur la scêne fut annoncée par un

battement de mains long & général. Ah ! la voici, dis-je en moi-même : Quel air de nobleſſe ! que de graces ! les beaux yeux ! la piquante créature ! Effectivement j'en fus fort ſatisfait, ou plutôt ſa perſonne me frappa vivement. Dès la premiere tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-deſſus de ſon âge, & je joignis volontiers mes applaudiſſemens à ceux qu'elle reçut de toute l'aſſemblée pendant la piece. Hé bien ! me dit le chevalier, vous voyez comme Lucrece eſt avec le public. Je n'en ſuis pas ſurpris, lui répondis-je. Vous le ſeriez encore moins, me repliqua-t-il, ſi vous l'entendiez chanter ; c'eſt une Syrene : malheur à ceux qui l'écoutent ſans avoir pris la précaution d'Ulyſſe. Sa danſe, pourſuivit-il, n'eſt pas moins redoutable ; ſes pas auſſi dangereux que ſa voix charment les yeux, & forcent les cœurs à ſe rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut donc avouer que c'eſt un prodige. Quel heureux mortel a le plaiſir de ſe ruiner pour une ſi aimable fille ? Elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, & la médiſance même ne lui donne aucune intrigue ſecrette ; cependant, ajouta-t-il, elle pourroit en avoir ; car Lucrece eſt ſous la conduite de ſa tante Eſtelle, qui ſans contredit eſt la plus adroite de toutes les comédiennes.

Au nom d'Eſtelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier, pour lui demander ſi cette Eſtelle étoit une actrice de la troupe de Tolede. C'en eſt une des meilleurs, me dit-il: Elle n'a pas joué aujourd'hui, & nous n'y avons pas gagné; elle fait ordinairement la ſuivante, & c'eſt un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'eſprit dans ſon jeu! peut-être même en met-elle trop; mais c'eſt un beau défaut, qui doit trouver grace. Le chevalier me dit donc des merveilles de cette Eſtelle; & ſur le portrait qu'il me fit de ſa perſonne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon hiſtoire, & que j'avois laiſſé à Grenade.

Pour en être plus ſûr, je paſſai derriere le théâtre après la comédie. Je demandai Eſtelle; & la cherchant des yeux partout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenoit avec quelques ſeigneurs, qui ne regardoient peut-être en elle que la tante de Lucrece. Je m'avançai pour ſaluer Laure; mais ſoit par fantaiſie, ſoit pour me punir de mon départ précipité de la ville de Grenade, elle ne fit pas ſemblant de me connoître, & reçut mes civilités d'un air ſi ſec, que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher en riant ſon accueil glacé, je fus aſſez ſot pour m'en fâcher: je me retirai même bruſquement, & je réſolus dans ma colere de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour

me venger de Laure, diſois-je, je ne veux pas que ſa niece ait l'honneur de paroître devant le roi : je n'ai pour cela qu'à faire au miniſtre le portrait qu'il me plaira de Lucrece : je n'ai qu'à lui dire qu'elle danſe de mauvaiſe grace, qu'il y a de l'aigreur dans ſa voix, & qu'enfin ſes charmes ne conſiſtent que dans ſa jeuneſſe ; je ſuis aſſuré que ſon excellence perdra l'envie de l'attirer à la cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon reſſentiment ne fut pas de longue durée. Le jour ſuivant, comme je me préparois à partir, un petit laquais entra dans ma chambre, & me dit : Voici un billet que j'ai à remettre au ſeigneur de Santillane. C'eſt moi, mon enfant, lui répondis je, en prenant la lettre que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : *Oubliez la maniere dont vous fûtes reçu hier au ſoir dans les foyers comiques, & laiſſez vous conduire où le porteur vous ménera.* Je ſuivis auſſitôt le petit laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la comédie, m'introduiſit dans une fort belle maiſon, où dans un appartement des plus propres je trouvai Laure à ſa toilette.

Elle ſe leva pour m'embraſſer, en me diſant : Seigneur Gil Blas, je ſçais bien que vous n'avez pas ſujet d'être content de la réception que je vous ai faite, quand vous m'êtes venu ſaluer dans nos foyers ; un ancien ami comme vous étoit en droit d'attendre de

moi

moi un accueil plus gracieux : mais je vous dirai pour m'excuſer, que j'étois de la plus mauvaiſe humeur du monde. Lorſque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étois occupée de certains diſcours médiſans qu'un de nos meſſieurs a tenu ſur le compte de ma niece, dont l'honneur m'intéreſſe plus que le mien. Votre bruſque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup appercevoir de ma diſtraction ; & dans le moment je chargeai mon petit laquais de vous ſuivre pour ſçavoir votre demeure, dans le deſſein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle eſt toute réparée, lui dis-je, ma chere Laure ; n'en parlons plus : apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous eſt arrivé, depuis le jour malheureux où la crainte d'un juſte châtiment me fit ſortir de Grenade avec précipitation. Je vous laiſſai, s'il vous en ſouvient, dans un aſſez grand embarras ; comment vous en tirâtes-vous ? malgré tout l'eſprit que vous avez, avouez que ce ne fut pas ſans peine. N'eſt-il pas vrai que vous eûtes beſoin de toute votre adreſſe pour appaiſer votre amant Portugais ? Point du tout, répondit Laure ; ne ſçavez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes ſont ſi foibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes juſqu'à la peine de ſe juſtifier.

Je ſoutins, continua-t-elle, au marquis de Marialva que tu étois mon frere. Pardonnez-moi, monſieur de Santillane, ſi je vous parle auſſi familierement qu'autrefois ; mais

je

je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au ſeigneur Portugais, que tout ceci eſt l'ouvrage de la jalouſie & de la fureur ? Narciſſa, ma camarade & ma rivale, enragée de me voir poſſéder tranquilement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là, que je lui pardonne ; car enfin il eſt naturel à une femme jalouſe de ſe venger. Elle a corrompu le ſous-moucheur de chandelles, qui, pour ſervir ſon reſſentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arſenie. Rien n'eſt plus faux ; la veuve de don Antonio Coello a toujours eu des ſentimens trop relevés, pour vouloir ſe mettre au ſervice d'une fille de théâtre. D'ailleurs, ce qui prouve la fauſſeté de cette accuſation, & le complot de mes accuſateurs, c'eſt la retraite précipitée de mon frere : s'il étoit préſent, il pourroit confondre la calomnie ; mais Narciſſa ſans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire diſparoître.

Quoique ces raiſons, pourſuivit Laure, ne fiſſent pas trop bien mon apologie, le marquis eut la bonté de s'en contenter ; & ce débonnaire ſeigneur continua de m'aimer juſqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement ſon départ ſuivit de fort près le tien, & la femme de Zapata eut le plaiſir de me voir perdre l'amant que je lui avois enlevé. Après cela

je demeurai encore quelques années à Grenade; enſuite la diviſion s'étant miſe dans notre troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous,) tous les comédiens ſe ſéparerent: les uns s'en allerent à Séville, les autres à Cordoue, & moi je vins à Tolede, où je ſuis depuis dix ans avec ma niece Lucrece, que tu as vu jouer hier au ſoir, puiſque tu étois à la comédie.

Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cauſe. Ne la devinez-vous pas bien, lui dis-je? Vous n'avez ni frere ni ſœur, par conſéquent vous ne pouvez être tante de Lucrece; outre cela, quand je calcule en moi-même le tems qui s'eſt écoulé depuis notre derniere ſéparation, & que je confronte ce tems avec le viſage de votre niece, il me ſemble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entends, monſieur Gil Blas, reprit, en rougiſſant un peu, la veuve de don Antonio: comme vous ſaiſiſſez les époques! il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Hé bien! oui, mon ami, Lucrece eſt fille du marquis de Marialva & la mienne: elle eſt le fruit de notre union; je ne ſçaurois te le céler plus longtems. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma princeſſe, en me révélant ce ſecret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'économe de l'hôpital de Zamora. Je vous dirai de plus, ajoutai-je,

joutai-je, que Lucrece eſt un ſujet d'un mérite ſi ſingulier, que le public ne peut aſſez vous remercier de lui avoir fait ce préſent. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes vos camarades ne lui en fiſſent pas de plus mauvais.

Si quelque lecteur malin rappellant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure, lorſque j'étois ſecrétaire de Marialva, me ſoupçonne de pouvoir diſputer à ce ſeigneur l'honneur d'être pere de Lucrece, c'eſt un ſoupçon dont je veux bien à ma honte lui avouer l'injuſtice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, & de l'état préſent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention, qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle, quand je l'eus achevé, vous jouez à ce que je vois un aſſez beau rôle ſur le théâtre du monde: vous ne ſçauriez croire juſqu'à quel point j'en ſuis ravie. Lorſque je ménerai Lucrece à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'oſe me flatter qu'elle trouvera dans le ſeigneur de Santillane un puiſſant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je, vous pouvez compter ſur moi: je ferai recevoir votre fille & vous dans la troupe du prince, quand il vous plaira; c'eſt ce que je puis vous promettre ſans trop préſumer de mon pouvoir. Je vous prendrois au mot, reprit Laure, & je partirois dès demain pour Madrid, ſi je n'étois

pas

pas liée ici par des engagemens avec ma troupe. Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, & c'eſt de quoi je me charge : vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaiſir d'enlever Lucrece aux Tolédans ; une actrice ſi jolie eſt faite pour les gens de cour ; elle nous appartient de droit.

Lucrece entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crus voir la déeſſe Hébé ; tant elle étoit mignonne & gracieuſe. Elle venoit de ſe lever ; & ſa beauté naturelle, brillant ſans le ſécours de l'art, préſentoit à la vue un objet raviſſant. Venez, ma niece, lui dit ſa mere, venez remercier monſieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : C'eſt un de mes anciens amis, qui a beaucoup de crédit à la cour, & qui ſe fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du prince. Ce diſcours parut faire plaiſir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, & me dit avec un ſouris enchanteur : Je vous rends de très humbles graces de votre obligeante intention ; mais, ſeigneur, je ne ſçais ſi elle ne tournera pas contre moi. En voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous ſûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me ſouviens d'avoir oui dire à ma tante, qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville, & révolter dans une autre ; cela me fait peur ; craignez de m'expoſer au mépris de la cour,

& vous à ſes reproches. Belle Lucrece, lui répondis-je, c'eſt ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre ; je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs, vous ne cauſiez de la diviſion parmi nos grands. La frayeur de ma niece, me dit Laure, eſt mieux fondée que la votre; mais j'eſpere qu'elles ſeront vaines toutes deux: ſi Lucrece ne peut faire de bruit par ſes charmes, en récompenſe elle n'eſt pas mauvaiſe actrice pour devoir être mépriſée.

Nous continuâmes encore quelque tems cette converſation ; & j'eus lieu de juger par tout ce que Lucrece y mit du ſien, que c'étoit une fille d'un eſprit ſupérieur ; enſuite je pris congé de ces deux dames, en leur proteſtant qu'elles auroient inceſſamment un ordre de la cour pour ſe rendre à Madrid.

CHAPITRE II.

Santillane rend compte de ſa commiſſion au miniſtre, qui le charge du ſoin de faire venir Lucrece à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, & de ſon début à la cour.

A Mon retour à Madrid, je trouvai le comte-duc fort impatient d'apprendre le ſuccès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en queſtion ? Vaut-elle la peine qu'on la faſſe venir à la cour ? Monſeigneur,

ſeigneur, lui répondis-je, la renommée, qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles perſonnes, ne dit pas aſſez de bien de la jeune Lucrece ; c'eſt un ſujet admirable, tant pour ſa beauté que pour ſes talens.

Eſt-il poſſible ! s'écria le miniſtre avec une ſatisfaction intérieure que je lus dans ſes yeux, & qui me fit penſer que c'étoit pour ſon propre compte qu'il m'avoit envoyé à Tolede, eſt-il poſſible qu'elle ſoit auſſi aimable que tu le dis ? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire ſon éloge qu'au rabais de ſes charmes. Santillane, reprit ſon excellence, fais-moi une fidele relation de ton voyage ; je ſerai bien aiſe de l'entendre. Alors prenant la parole pour contenter mon maître, je lui racontai juſqu'à l'hiſtoire de Laure incluſivement. Je lui appris que cette actrice avoit eu Lucrece du marquis de Marialva, ſeigneur Portugais, qui s'étant arrêté à Grenade en voyageant, étoit devenu amoureux d'elle. Enfin quand j'eus fait à monſeigneur un détail de ce qui s'étoit paſſé entre ces comédiennes & moi, il me dit : Je ſuis ravi que Lucrece ſoit fille d'un homme de qualité ; cela m'intéreſſe pour elle encore davantage ; il faut l'attirer ici. Mais, mon ami, je te recommande une choſe ; continue, ajouta-t il, comme tu as commencé ; ne me mêle point là-dedans : que tout roule ſur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnéro, à qui je dis que ſon excellence vouloit qu'il expédiât un ordre, par lequel le roi recevoit dans ſa troupe Eſtelle & Lucrece, actrices de la comédie de Tolede. Oui-da! ſeigneur de Santillane, répondit Carnéro avec un ſouris malin, vous ſerez bientôt ſervi, puiſque ſelon toutes les apparences vous vous intéreſſez pour ces deux dames. Au reſte, j'eſpere qu'en faiſant ce que vous ſouhaitez, le public y trouvera auſſi ſon compte. En même tems ce ſecrétaire dreſſa l'ordre lui-même, & m'en délivra l'expédition, que j'envoyai ſur le champ à Eſtelle par le même laquais qui m'avoit accompagné à Tolede. Huit jours après, la mere and la fille arriverent à Madrid. Elles allerent loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe du prince, & leur premier ſoin fut de m'en donner aviš par un billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où après mille offres de ſervice de ma part, & autant de remercimens de la leur, je les laiſſai ſe préparer à leur début, que je leur ſouhaitai heureux & brillant.

Elles ſe firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles, que la troupe du prince venoit de recevoir par ordre de la cour. Elles débuterent dans une comédie qu'elles avoient coutume de jouer à Tolede avec applaudiſſement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de ſpectacles? Il

ſe trouva ce jour-là dans la ſalle des comédiens un concours extraordinaire de ſpectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette repréſentation. Je ſouffris un peu avant que la piece commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talens de la mere & de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts. Mais à peine eurent elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôterent toute ma crainte par les applaudiſſemens qu'elles reçurent. On regarda Eſtelle comme une actrice conſommée dans le comique, & Lucrece comme un prodige pour les rôles d'amoureuſes. Cette derniere enleva tous les cœurs. Les uns admirerent la beauté de ſes yeux ; les autres furent touchés de la douceur de ſa voix ; & tous, frappés de ſes graces, & du vif éclat de ſa jeuneſſe, ſortirent enchantés de ſa perſonne.

Le comte-duc, qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette actrice, étoit à la comédie ce ſoir-là. Je le vis ſortir ſur la fin de la piece, fort ſatisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de ſçavoir s'il en étoit véritablement affecté, je le ſuivis chez lui ; & m'introduiſant dans ſon cabinet, où il venoit d'entrer : Hé bien! monſeigneur, lui dis-je, votre excellence eſt-elle contente de la petite Marialva ? Mon excellence, répondit-il en ſouriant, ſeroit bien difficile, ſi elle refuſoit de joindre ſon ſuffrage à celui du

public : oui, mon enfant, ton voyage de Tolede a été heureux. Je ſuis charmé de ta Lucrece, & je ne doute pas que le roi ne prenne plaiſir à la voir.

CHAPITRE III.

Lucrece fait grand bruit à la cour, & joue devant le roi, qui en devient amoureux. Suites de cet amour.

LE début de ces deux actrices nouvelles firent bientôt du bruit à la cour ; dès le lendemain il en fut parlé au lever du roi. Quelques ſeigneurs vanterent ſur-tout la jeune Lucrece ; ils en firent un ſi beau portrait, que le monarque en fut frappé ; mais diſſimulant l'impreſſion que leurs diſcours faiſoient ſur lui, il gardoit le ſilence, & ſembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il ſe trouva ſeul avec le comte-duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine actrice qu'on louoit tant. Le miniſtre lui répondit, que c'étoit une jeune comédienne de Tolede, qui avoit débuté le ſoir précédent avec beaucoup de ſuccès. Cette actrice, ajouta-t-il, ſe nomme Lucrece, nom fort convenable aux perſonnes de ſa profeſſion : elle eſt de la connoiſſance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de

de votre majeſté. Le roi ſourit en entendant prononcer mon nom, peut être qu'il ſe reſſouvint dans ce moment que c'étoit moi qui lui avoit fait connoître Catalina, & qu'il eut un preſſentiment que je lui rendrois le même ſervice dans cette occaſion. Comte, dit-il au miniſtre, je veux voir jouer dès demain cette Lucrece; je vous charge du ſoin de le lui faire ſçavoir.

Le comte-duc m'ayant rapporté cet entretien, & appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes pour les en avertir. Je m'y rendis en diligence; Je viens, dis-je à Laure, que je rencontrai la premiere, vous annoncer une grande nouvelle: Vous aurez demain parmi vos ſpectateurs le ſouverain de la monarchie; c'eſt de quoi le miniſtre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne faſſiez tous vos efforts, votre fille & vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire; mais je vous conſeille de choiſir une piece, où il y ait de la danſe & de la muſique, pour lui faire admirer tous les talens que Lucrece poſſede. Nous ſuivrons votre conſeil, me répondit Laure, nous n'avons garde d'y manquer; & il ne tiendra pas à nous que le prince ne ſoit ſatisfait. Il ne ſçauroit manquer de l'être, lui dis-je, en voyant arriver Lucrece dans un déshabillé, qui lui prêtoit plus de charmes que ſes habits de théâtre les plus ſuperbes: Il ſera d'autant plus content de votre aimable niece,

qu'il aime plus que tout autre chose la danse & le chant ; il pourroit bien même être tenté de lui jetter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation ; tout puissant monarque qu'il est, il pourroit trouver des obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Lucrece, quoiqu'élevée dans les coulisses d'un théâtre, a de la vertu ; & quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la scêne, elle aime encore mieux passer pour honnête fille, que pour bonne actrice.

Ma tante, dit alors la petite Marialva, en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre ? Je ne serai jamais à la peine de repousser les soupirs du roi ; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériteroit, s'il abaissoit jusqu'à moi ses regards. Mais, charmante Lucrece, lui dis-je, s'il arrivoit que ce prince voulût s'attacher à vous, & vous choisir pour sa maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir dans vos fers comme un amant ordinaire ? Pourquoi non, répondit-elle ? Oui, sans doute ; & vertu à part, je sens que ma vanité seroit plus flattée d'avoir résisté à sa passion, que si je m'y étois rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une éleve de Laure ; & je quittai ces dames, en louant la derniere d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le

Le jour ſuivant, le roi, impatient de voir Lucrece, ſe rendit à la comédie. On joua une piece entremêlée de chants & de danſes, & dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement juſqu'à la fin, j'eus les yeux attachés ſur le monarque, & je m'appliquai à démêler dans les ſiens ce qu'il penſoit; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conſerver toujours. Je ne ſçus que le lendemain ce que j'étois en peine de ſçavoir. Santillane, me dit le miniſtre, je viens de quitter le roi, qui m'a parlé de Lucrece avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne ſoit épris de cette jeune comédienne; & comme je lui ai dit que c'eſt toi qui l'as fait venir de Tolede, il m'a témoigné qu'il ſeroit bien aiſe de t'entretenir là-deſſus en particulier. Va, de ce pas, te préſenter à la porte de ſa chambre, où l'ordre de te faire entrer eſt déja donné; cours & reviens promptement me rendre compte de cette converſation.

Je volai d'abord chez le roi, que je trouvai ſeul. Il ſe promenoit à grands pas en m'attendant, & paroiſſoit avoir la tête embarraſſée. Il me fit pluſieurs queſtions ſur Lucrece, dont il m'obligea de lui conter l'hiſtoire: enſuite il me demanda ſi la petite perſonne n'avoit pas déja eu quelque galanterie. J'aſſurai hardiment que non, malgré la témerité de ces ſortes d'aſſurances, ce qui

me

me parut faire au prince un fort grand plaiſir. Cela étant, reprit-il, je te choiſis pour mon agent auprès de Lucrece: je veux que ce ſoit de ta bouche qu'elle apprenne ſa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin, où il y avoit pour plus de cinquante mille écus de pierreries, & dis-lui que je la prie d'accepter ce préſent, en attendant de plus ſolides marques de ma paſſion.

Avant que de m'acquitter de cette commiſſion, j'allai rejoindre le comte-duc, à qui je fis un fidele rapport de ce que le roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce miniſtre en ſeroit plus affligé que réjoui; car je croyois, qu'il avoit des vues amoureuſes ſur Lucrece, & qu'il apprendroit avec chagrin que ſon maître étoit devenu ſon rival: mais je me trompois. Bien-loin d'en paroître mortifié, il en eût une ſi grande joie, que ne pouvant la contenir, il laiſſa échapper quelques paroles! qui ne tomberent point à terre: *Oh, parbleu! Philippe*, s'écria-t-il, *je vous tiens; c'eſt pour le coup que les affaires vont vous faire peur*. Cette apoſtrophe me découvrit toute la manœuvre du comte-duc: je vis par-là que ce ſeigneur, craignant que le prince ne voulût s'occuper de choſes ſérieuſes, cherchoit à l'amuſer par les plaiſirs les plus convenables à ſon humeur. Santillane, me dit-il enſuite, ne perd point de tems; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on

qu'on t'a donné, & dont il y a bien des seigneurs à la cour qui feroient gloire d'être chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de comte de Lémos, qui t'enleve la meilleure partie de l'honneur du service rendu : tu l'auras tout entier, & de plus tout le profit.

C'est ainsi que son excellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume ; car depuis ma prison, je m'étois accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral ; & je ne trouvois pas l'emploi de mercure en chef aussi honorable qu'on me le disoit : cependant, si je n'étois point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avois pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au roi, que je voyois en même tems que mon obéissance seroit agréable au ministre, à qui je ne songeois qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure, & de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés ; & sur la fin de mon discours je lui présentai l'écrin en forme de péroraison. A la vue des pierreries, la dame ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté ; Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'est pas devant le meilleur & le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre ; j'aurois tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs & de faire

faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je ſuis ravie que ma fille ait fait une conquête ſi précieuſe; j'en conçois tous les avantages; mais entre nous je crains que Lucrece ne les regarde d'un autre œil que moi: quoique fille de théâtre, je vous l'ai dit, elle a la ſageſſe ſi fort en recommandation, qu'elle a déja rejetté les vœux de deux jeunes ſeigneurs aimables & riches. Vous me direz, pourſuivit-elle, que ces deux ſeigneurs ne ſont pas des rois: j'en conviens, & vraiſemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrece; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la choſe eſt incertaine, & je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille. Si bien-loin de ſe croire honorée de la tendreſſe paſſagere du roi, elle enviſage cet honneur comme une infamie, que ce grand prince ne lui ſçache point mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponſe favorable, ou ſes pierreries.

Je ne doutois point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrece à s'écarter de ſon devoir qu'à s'y maintenir, & je comptois fort ſur cette exhortation. Néanmoins j'appris avec ſurpriſe le jour ſuivant, que Laure avoit eu autant de peine à porter ſa fille au mal, que les autres meres en ont à porter les leurs au bien; & ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'eſt que Lucrece, après avoir eu quel-

quelques entretiens ſecrets avec le monarque, eût tant de regret de s'être livrée à ſes déſirs, qu'elle quitta tout à-coup le monde, & s'enferma dans le monaſtere de l'Incarnation, où bientôt elle tomba malade, & mourut de chagrin. Laure de ſon côté ne pouvant ſe conſoler de la perte de ſa fille, & d'avoir ſa mort à ſe reprocher, ſe retira dans le couvent des *filles pénitentes*, pour y pleurer les plaiſirs de ſes beaux jours. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrece; mais ce jeune prince, n'étant pas d'humeur à s'affliger longtems, s'en conſola peu-à-peu. Pour le comte-duc, quoiqu'il ne parût gueres ſenſible à cet incident, il ne laiſſa pas d'en être très-mortifié; ce que le lecteur n'aura pas de peine à croire.

CHAPITRE IV.

Du nouvel emploi que donna le miniſtre à Santillane.

JE ſentis auſſi très-vivement le malheur de Lucrece, & j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que me regardant comme un infâme, malgré la qualité de l'amant dont j'avois ſervi les amours, je réſolus d'abandonner pour jamais le caducée. Je témoignai au miniſtre la répugnance que j'avois à le porter, & je le priai de m'employer à toute

toute autre choſe. Il parut étonné de ma vertu : Santillane, me dit-il, ta délicateſſe me charme ; & puiſque tu es un ſi honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta ſageſſe. Voici ce que c'eſt ; écoute attentivement la confidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fuſſe en faveur, continua-t-il, le hazard offrit un jour à ma vue une dame, qui me parut ſi bien faite & ſi belle, que je la fis ſuivre. J'appris que c'étoit une Génoiſe, nommée don Margarita Spinola, qui vivoit à Madrid du revenu de ſa beauté : on me dit même que don Franciſco de Valéaſar, alcade de cour, homme riche, vieux & marié, faiſoit pour cette coquette une dépenſe conſidérable. Ce rapport, qui n'auroit dû m'inſpirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un déſir violent de partager ſes bonnes graces avec Valéaſar. J'eus cette fantaiſie ; & pour la ſatisfaire, j'eus recours à une médiatrice d'amour, qui eut l'adreſſe de me ménager en peu de tems une ſecrette entrevue avec la Génoiſe, & cette entrevue fut ſuivie de pluſieurs autres ; ſi bien, que mon rival & moi nous étions également bien traités pour nos préſens. Peut-être même avoit-elle encore quelqu'autre galant auſſi heureux que nous.

Quoiqu'il en ſoit, Marguerite en recevant tant d'hommages confus, devint inſenſiblement mere, & mit au monde un garçon, dont

dont elle voulut faire honneur à chacun de ſes amans en particulier : mais aucun ne pouvant, en conſcience, ſe vanter d'être pere de cet enfant, ne voulut le reconnoître ; de ſorte que la Génoiſe fut obligée de le nourrir du fruit de ſes galanteries, ce qu'elle a fait pendant dix-huit années ; au bout deſquelles étant morte, elle a laiſſé ſon fils ſans bien, &, qui pis eſt, ſans éducation.

Voilà, pourſuivit monſeigneur, la confidence que j'avois à te faire, & je vais préſentement t'inſtruire du grand deſſein que j'ai formé : je veux tirer du néant cet enfant malheureux, &, le faiſant paſſer d'une extrémité à l'autre, le reconnoître pour mon fils, & l'élever aux honneurs.

A ce projet extravagant il me fut impoſſible de me taire. Comment, ſeigneur, m'écriai-je, votre excellence peut-elle avoir pris une réſolution ſi étrange ? Pardonnez-moi ce terme, il échappe à mon zele. Tu la trouveras raiſonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raiſons qui m'ont déterminé à la prendre : Je ne veux point que mes collatéreaux ſoient mes héritiers. Tu me diras que je ne ſuis point encore dans un âge aſſez avancé pour déſeſpérer d'avoir des enfans de madame d'Olivarés. Mais chacun ſe connoît : qu'il te ſuffiſe d'apprendre que la chymie n'a pas de ſecrets que je n'aye inutilement mis en uſage pour redevenir pere. Ainſi, puiſque la fortune ſuppléant au dé-

faut de la nature me préſente un enfant, dont peut-être dans le fond je ſuis le véritable pere, je l'adopte ; c'eſt une choſe reſolue.

Quand je vis que le miniſtre avoit en tête cette adoption, je ceſſai de le contredire, le connoiſſant pour un homme capable de faire une ſottiſe plutôt que de démordre de ſon ſentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à don Henri Philippe de Guzman (car c'eſt le nom que je prétends qu'il porte dans le monde, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de poſſéder les dignités qui l'attendent). C'eſt toi, mon cher Santillane, que je choiſis pour le conduire : Je me repoſe ſur ton eſprit, & ſur ton attachement pour moi, du ſoin de faire ſa maiſon, de lui donner toutes ſortes de maîtres, en un mot, de le rendre un cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en repréſentant au comte-duc qu'il ne me convenoit gueres d'élever de jeunes ſeigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit plus de lumieres & de mérite que je n'en avois : mais il m'interrompit, & me ferma la bouche, en me diſant qu'il prétendoit abſolument que je fuſſe le gouverneur de ce fils adopté, qu'il deſtinoit aux premieres charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter monſeigneur, qui pour prix de ma complaiſance groſſit mon petit revenu d'une penſion de mille écus, qu'il me fit obtenir, ou plutôt

plutôt qu'il me donna ſur la commanderie de Mambra.

CHAPITRE V.

Le fils de la Génoiſe eſt reconnu par acte autentique, & nommé don Henri Philippe de Guzman. Santillane fait la maiſon de ce jeune ſeigneur, & lui donne toutes ſortes de maîtres.

EFFECTIVEMENT le comte-duc ne tarda gueres à reconnoître le fils de dona Margarita Spinola, & l'acte de reconnoiſſance s'en fit avec l'agrément & ſous le bon plaiſir du roi. Don Henri Philippe de Guzman (c'eſt le nom que l'on donna à cet enfant de pluſieurs peres) y fut déclaré unique héritier de la comté d'Olivarés & du duché de San-Lucar. Le miniſtre, afin que perſonne n'en ignorât, fit ſçavoir par Carnéro cette déclaration aux ambaſſadeurs & aux grands d'Eſpagne, qui n'en furent pas peu ſurpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour long tems à s'égayer, & les poëtes ſatyriques ne perdirent pas une ſi belle occaſion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au comte-duc où étoit le ſujet qu'il vouloit confier à mes ſoins. Il eſt dans cette ville, me répondit-il, ſous la conduite d'une tante, à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maiſon pour lui;

ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel, que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des estafiers ; & à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir son excellence, qui sur le champ envoya chercher l'équivoque & nouveau rejetton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon d'une figure assez agréable. Don Henri, lui dit monseigneur, en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carriere du monde ; j'ai une entiere confiance en lui, & je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, & je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours le ministre enjoignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés : après quoi j'emmenai don Henri avec moi à son hôtel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés, je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avoit dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition ; & se prêtant volontiers au respect & aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il sembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hazard. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit d'une ignorance crasse ; à peine sçavoit-il lire

& écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enſeigner les élémens de la langue latine, & j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'hiſtoire, avec un maître d'eſcrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danſer : je ne fus embarraſſé que ſur le choix ; il y en avoit dans ce tems là un grand nombre de fameux à Madrid, & je ne ſçavois auquel je devois donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout au moins un chevalier de ſaint Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit pour ſon ſervice. Seigneur de Santillane, me répondit-il, après m'avoir fait pluſieurs révérences, qui ſentoient bien ſon métier, comme on m'a dit que c'eſt votre ſeigneurie qui choiſit les maîtres du ſeigneur don Henri, je viens vous offrir mes ſervices : je m'appelle Martin Ligéro, & j'ai, graces au ciel ! quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mandier des écoliers ; cela ne convient qu'à de petits maîtres à danſer. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher : mais montrant au duc de Médina Sidonia, à don Louis de Haro, & à quelques autres ſeigneurs de la maiſon de Guzman, dont je ſuis en quelque façon le ſerviteur né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce diſcours, lui répondis-je, que vous êtes

l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois ? Quatre doubles piſtoles, reprit-il, c'eſt le prix courant, & je ne donne que deux leçons par ſemaine. Quatre doublons par mois ! m'écriai-je ; c'eſt beaucoup. Comment beaucoup ! repliqua-t-il d'un air étonné ; vous donneriez bien une piſtole par mois à un maître de philoſophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une ſi plaiſante replique ; j'en ris de bon cœur, & je demandai au ſeigneur Ligéro s'il croyoit véritablement qu'un homme de ſon métier fût préférable à un maître de philoſophie. Je le crois ſans doute, me dit-il, nous ſommes dans le monde d'une plus grande utilité que ces meſſieurs : Que ſont les hommes avant qu'ils paſſent par nos mains ? Des corps tout d'une piece, des ours mal léchés ; mais nos leçons les développent peu-à-peu, & leur font prendre inſenſiblement une forme : en un mot, nous leur enſeignons à ſe mouvoir avec grace ; nous leur donnons des attitudes avec des airs de nobleſſe & de gravité.

Je me rendis aux raiſons de ce maître à danſer, & je le retins pour montrer à don Henri ſur le pied de quatre doubles piſtoles par mois, puiſque c'étoit un prix fait par les grands-maîtres de l'art.

CHAPITRE VI.

Scipion revient de la Nouvelle Eſpagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune ſeigneur : Des honneurs qu'on lui fit, & à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.

JE n'avois point encore fait la moitié de la maiſon de don Henri, lorſque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il étoit ſatisfait de ſon voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puiſqu'avec trois mille ducats en eſpeces, j'ai apporté pour deux fois autant en marchandiſes de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant : voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine : ou bien, ſi tu préferes, à la peine d'aller ſi loin amaſſer du bien, un poſte agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler ; j'en ai un à te donner. Oh parbleu ! dit le fils de la Coſcolina, il n'y a point à balancer ; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de votre ſeigneurie, que de m'expoſer de nouveau aux érils d'une longue navigation, quelques avantages qu'il m'en pût revenir. Expliquez-vous, mon maître ; quelle occupation deſtinez-vous à votre ſerviteur ?

Pour

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'hiſtoire du petit ſeigneur que le comte-duc venoit d'introduire dans la maiſon de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, & lui avoir appris que ce miniſtre m'avoit nommé gouverneur de don Henri, je lui dis que je voulois le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion, qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poſte, & le remplit ſi bien, qu'en moins de trois ou quatre jours il s'attira la confiance & l'amitié de ſon nouveau maître.

Je m'étois imaginé que les pédagogues, dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoiſe, y perdroient leur latin, le croyant à ſon âge un ſujet peu diſciplinable; néanmoins je me trompai. Il comprenoit & retenoit aiſément tout ce qu'on lui enſeignoit; ſes maîtres en étoient très contens. J'allai avec empreſſement annoncer cette nouvelle au comte-duc, qui la reçut avec une joie exceſſive. Santillane, s'écria-t-il, avec tranſport, tu me ravis en m'apprenant que don Henri a beaucoup de mémoire & de pénétration. Je reconnois en lui mon ſang; & ce qui acheve de me perſuader qu'il eſt mon fils, c'eſt que je me ſens autant de tendreſſe pour lui, que ſi je l'euſſe eu de madame d'Olivarés. Tu vois par-là, mon ami, que la nature ſe déclare. Je n'eus garde de dire à monſeigneur ce que je penſois la-deſſus; & reſpectant ſa foibleſſe, je

le laiſſai jouir du plaiſir de ſe croire pere de don Henri.

Quoique tous les Guzmans euſſent une haine mortelle pour ce jeune ſeigneur de fraîche date, ils la diſſimulerent par politique; il y en eut même qui affecterent de rechercher ſon amitié : les ambaſſadeurs & les grands qui étoient alors à Madrid, le viſiterent, & lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un enfant légitime du comte-duc. Ce miniſtre, ravi de voir encenſer ſon idole, ne tarda gueres à la parer de dignités. Il commença par demander au roi pour don Henri la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de tems après il le fit recevoir gentilhomme de la chambre; enſuite ayant pris la réſolution de le marier, voulant lui donner une dame de la plus noble maiſon d'Eſpagne, il jetta les yeux ſur dona Juanna de Vélaſco, fille du duc de Caſtille, & il eut aſſez d'autorité pour la lui faire épouſer, en dépit de ce duc & de ſes parens.

Quelques jours avant ce mariage, monſeigneur m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains : Tiens, Gil Blas, j'ai un nouveau préſent à te faire. Je crois qu'il ne te ſera pas déſagréable. Voici des lettres de nobleſſe, que j'ai fait expédier pour toi. Monſeigneur, lui répondis-je, aſſez ſurpris de ces paroles, votre excellence ſçait que je ſuis fils d'une duegne & d'un

d'un écuyer ; ce ſeroit, ce me ſemble, profaner la nobleſſe que de m'y aggréger ; & c'eſt, de toutes les graces que ſa majeſté me peut faire, celle que je mérite & que je déſire le moins. Ta naiſſance, reprit le miniſtre, eſt un obſtacle facile à lever : Tu as été occupé des affaires de l'état ſous le miniſtere du duc de Lerme & ſous le mien ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un ſouris, n'as-tu pas rendu au monarque des ſervices qui méritent une récompenſe ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, & cette raiſon eſt ſans replique, le rang que tu tiens auprès de mon fils, demande que tu ſois noble. Je t'avouerai même que c'eſt à cauſe de cela que je t'ai donné des lettres de nobleſſe. Je me rends, monſeigneur, lui repliquai-je, puiſque votre excellence le veut abſolument. En achevant ces mots, je ſortis avec mes patentes, que je ſerrai dans ma poche.

Je ſuis donc préſentement gentilhomme, dis-je en moi-même, lorſque je fus dans la rue ; me voilà noble ſans que j'en aye l'obligation à mes parens : je pourrai, quand il me plaira, me faire appeller don Gil Blas ; & ſi quelqu'un de ma connoiſſance s'aviſe de me rire au nez en me nommant ainſi, je lui ferai ſignifier mes lettres : mais liſons-les, continuai-je, en les tirant de ma poche, voyons un peu de quelle façon on y décraſſe le vilain. Je lus donc mes patentes, qui portoient

toient en ſubſtance : Que le roi, pour reconnoître le zele que j'avois fait paroître en plus d'une occaſion pour ſon ſervice & pour le bien de l'état, avoit jugé à propos de me gratifier de lettres de nobleſſe. J'oſe dire à ma louange qu'elles ne m'inſpirerent aucun orgueil. Ayant toujours devant mes yeux la baſſeſſe de mon origine, cet honneur m'humilioit, au lieu de me donner de la vanité : auſſi je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir, ſans me vanter d'en être pourvu.

CHAPITRE VII.

Gil Blas rencontre encore Fabrice par hazard. De la derniere converſation qu'ils eurent enſemble, & de l'avis important que Nugnez donna à Santillane.

LE poëte des Aſturies, comme on a dû le remarquer, me negligeoit aſſez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient gueres de l'aller voir. De ſorte que je ne l'avois point revu depuis le jour de la diſſertation ſur l'Iphigénie d'Euripide. Le hazard me le fit encore rencontrer près de la porte du ſoleil. Il ſortoit d'une imprimerie. Je l'abordai en lui diſant : Ho, ho ! monſieur Nugnez, vous venez de chez un imprimeur : cela ſemble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre compoſition.

C'eſt

C'eſt à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il ; je te dirai que je me ſuis aviſé de compoſer une brochure, qui eſt ſous la preſſe actuellement, & qui doit faire un grand bruit dans la république des lettres. Je ne doute pas du mérite de ta production, lui repliquai-je ; mais je m'étonne que tu t'amuſes à compoſer des brochures : il me ſemble que ce ſont des colifichets, qui ne font pas grand honneur à l'eſprit. Il y en a quelquefois de bonnes, repartit Fabrice. La mienne, par exemple, eſt de ce nombre, quoiqu'elle ait été faite à la hâte. Car je t'avouerai que c'eſt un enfant de la néceſſité. La faim, comme tu ſçais, fait ſortir le loup hors du bois.

Comment ! m'écriai-je, la faim ! eſt-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce diſcours ? Un homme qui a deux mille écus de rente, peut-il parler ainſi ? Doucement, mon ami, interrompit Nugnez : je ne ſuis plus ce poëte fortuné, qui jouiſſoit d'une penſion bien payée. Le déſordre s'eſt mis ſubitement dans les affaires du tréſorier don Bertrand : il a manié, diſſipé les deniers du roi ; tous ſes biens ſont ſaiſis, & ma penſion eſt allée à tous les diables. Cela eſt triſte, lui dis-je, mais ne te reſte-il pas encore quelqu'eſpérance de ce côté-là ? Pas la moindre, me répondit-il ; le ſeigneur Gomez del Ribéro, auſſi gueux que ſon bel-eſprit, eſt abîmé : il ne reviendra, dit-on, jamais ſur l'eau.

Sur

Sur ce pied-là, lui repliquai-je, mon ami, il faut que je te faſſe donner quelque poſte, qui te conſole de la perte de ta penſion. Je te diſpenſe de ce ſoin-là, me dit-il ; quand tu m'offrirois dans les bureaux du miniſtere un emploi de trois mille écus d'appointemens, je le refuſerois : Des occupations de commis ne conviennent pas au génie d'un nourriſſon des muſes ; il me faut des amuſemens litteraires. Que te dirai-je enfin ? Je ſuis né pour vivre & mourir en poëte, & je veux remplir mon ſort.

Au reſte, continua-t-il, ne t'imagine pas que nous ſoyons fort malheureux ; outre que nous vivons dans une parfaite indépendence, nous ſommes de gaillards ſans ſouci ; on croit que nous faiſons ſouvent des repas de Démocrite, & l'on eſt là-deſſus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confreres, ſans en excepter les faiſeurs d'almanachs, qui ne ſoit commenſal dans quelque bonne maiſon ; pour moi, j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaiſir. J'ai deux couverts aſſurés : l'un chez un gros directeur des fermes, à qui j'ai dédié un roman ; & l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à ſa table de beaux eſprits : heureuſement il n'eſt pas fort délicat ſur le choix, & la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je ceſſe donc de te plaindre, dis-je au poëte des Aſturies, puiſque tu es content de ta

condition. Quoiqu'il en ſoit, je te proteſte de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta negligence à le cultiver; ſi tu as beſoin de ma bourſe, viens hardiment à moi: Qu'une mauvaiſe honte ne te prive point d'un ſecours infaillible, & ne me raviſſe point le plaiſir de t'obliger.

A ce ſentiment généreux, s'écria Nugnez, je te reconnois, Santillane, & je te rends mille graces de la diſpoſition favorable où je te vois pour moi; il faut, par reconnoiſſance, que je te donne un avis ſalutaire: Pendant que le comte-duc peut tout encore, & que tu poſſedes ſes bonnes graces, profite du tems: hâte-toi de t'enrichir; car ce miniſtre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il ſçavoit cela de bonne part, & il me répondit: Je tiens cette nouvelle d'un vieux chevalier de Calatrave, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choſes les plus ſecrettes; on écoute cet homme comme un oracle, & voici ce que je lui entendis dire hier: Le comte-duc, diſoit-il, a un grand nombre d'ennemis, qui ſe réuniſſent tous pour le perdre. Il compte trop ſur l'aſcendant qu'il a ſur l'eſprit du roi: ce monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déja vont juſqu'à lui. Je remerciai Nugnez de ſon avertiſſement; mais j'y fis ſi peu d'attention, & je m'en retournai au logis, perſuadé que l'autorité de mon maître étoit inébranlable, le regar-

dant comme un de ces vieux chênes, qui ont pris racine dans une forêt, & que les orages ne ſçauroient abattre.

CHAPITRE VIII.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le roi fit à Sarogoſſe.

CEPENDANT ce que le poëte des Aſturies m'avoit dit, n'étoit point ſans fondement. Il y avoit au palais une confédération furtive contre le comte-duc, de laquelle on prétendoit que la reine étoit le chef; & toutefois il ne tranſpiroit rien dans le public des meſures que les confédérés prenoient pour déplacer ce miniſtre. Il s'écoula même depuis ce tems-là plus d'une année ſans que je m'apperçuſſe que ſa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans, ſoutenus par la France, & les mauvais ſuccès de la guerre contre ces rebelles, exciterent les murmures du peuple, qui ſe plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnerent lieu à la tenue d'un conſeil en préſence du roi, qui voulut que le marquis de Grana, ambaſſadeur de l'empereur à la cour d'Eſpagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération, s'il étoit plus à propos que le roi demeurât en Caſtille, ou qu'il

passât en Arragon pour se faire voir à ses troupes. Le comte-duc, qui avoit envie que ce prince ne partît point pour l'armée, parla le premier: il représenta qu'il étoit plus convenable à la majesté royale de ne pas sortir du centre de ses états, & il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du conseil, à la réserve du marquis de Grana, qui n'écoutant que son zele pour la maison d'Autriche, & se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier ministre, & soutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi, frappé de la solidité de ses raisonnemens, embrassa son opinion, quoiqu'elle fût opposée à toutes les voix du conseil, & marqua le jour de son départ pour l'armée.

C'étoit pour la premiere fois de sa vie que ce monarque avoit osé penser autrement que son favori, qui regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très-mortifié. Dans le tems que ce ministre alloit se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'apperçut, m'appella, & m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit passé au conseil; ensuite comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surprise: Oui, Santillane, continua-t-il, le roi, qui depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche, & ne voit que par mes yeux, a pré-

a préferé l'avis de Grana au mien : & de quelle maniere encore ? en comblant d'éloges cet ambaſſadeur, & ſur-tout en louant ſon zele pour la maiſon d'Autriche, comme ſi cet Allemand en avoit plus que moi.

Il eſt aiſé de juger par-là, pourſuivit le miniſtre, qu'il y a un parti formé contre moi, & j'ai tout lieu de penſer que la reine eſt à la tête. Hé ! monſeigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous ? Pouvez-vous craindre la reine ? Cette princeſſe depuis plus de douze ans n'eſt-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, & n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne la pas conſulter ? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de ſon ſentiment, par l'envie qu'il a de voir ſon armée & de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le comte-duc ; dis plutôt que mes ennemis eſperent que le roi étant parmi ſes troupes, ſera toujours environné des grands qui l'auront ſuivi, & qu'il s'en trouvera plus d'un aſſez mécontent de moi, pour oſer lui tenir des diſcours injurieux à mon miniſtere. Mais ils ſe trompent, pourſuivit-il ; je ſçaurai bien pendant le voyage rendre ce prince inacceſſible à tous les grands : ce qu'il fit en effet d'une maniere qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce monarque, après avoir chargé la reine du ſoin du gouvernement en ſon abſence, ſe mit en

chemin pour Saragoſſe; mais avant que d'y arriver, il paſſa par Aranjuez, dont il trouva le ſéjour ſi délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois ſemaines. D'Aranjuez le miniſtre le fit aller à Cuença, où il l'amuſa encore plus long-tems par les divertiſſemens qu'il lui donna. Enſuite les plaiſirs de la chaſſe occuperent ce prince à Molina d'Arragon; après quoi il fut conduit à Saragoſſe. Son armée n'étoit pas loin de-là, & il ſe préparoit à s'y rendre; mais le comte-duc lui en ôta l'envie, en lui faiſant accroire qu'il ſe mettroit en danger d'être pris par les François, qui étoient maîtres de la plaine de Monçon: de ſorte que le roi épouvanté d'un peril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une priſon. Le miniſtre profitant de ſa terreur, & ſous prétexte de veiller à ſa ſûreté, le garda, pour ainſi dire, à vue; ſi bien que les grands, qui avoient fait une exceſſive dépenſe pour ſe mettre en état de ſuivre leur ſouverain, n'eurent pas même la ſatisfaction d'obtenir de lui une audience particuliere. Philippe enfin s'ennuyant d'être mal logé à Saragoſſe, d'y paſſer encore plus mal ſon tems, ou, ſi vous voulez, d'être priſonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainſi ſa campagne, laiſſant au marquis de Los Vélez, général de ſes troupes, le ſoin de ſoutenir l'honneur des armes d'Eſpagne.

CHA-

CHAPITRE IX.

De la révolution de Portugal, & de la disgrace du comte-duc.

PEU de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle : On apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offroit de secouer le joug Espagnol, s'en étoient saisis : qu'ils avoient pris les armes, & choisi pour leur roi le duc de Bragance; qu'ils étoient dans la résolution de le maintenir sur le trône, & qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandres & en Catalogne. Ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte-duc, dans le tems que la cour & la ville paroissoient consternées de cette nouvelle, en voulut plaisanter avec le roi aux dépens du duc de Bragance; mais les traits railleurs déplacés tournent ordinairement contre ceux qui les ont lancés. Philippe bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries,

prit

prit un air sérieux, qui le déconcerta, & lui fit pressentir sa disgrace. Ce ministre ne douta plus de sa chûte, quand il apprit que la reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, & qu'elle l'accusoit hautement d'avoir par sa mauvaise administration causé la révolte du Portugal. La plûpart des grands, & sur-tout ceux qui avoient été à Saragosse, ne s'apperçurent pas plutôt qu'il se formoit un orage sur la tête du comte-duc, qu'ils se joignirent à la reine; & ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la duchesse douairiere de Mantoue, ci-devant gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, & fit voir clairement au roi que la révolte de ce royaume n'étoit arrivée que par la faute de son premier ministre.

Les discours de cette princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit du monarque, qui revenant enfin de son entêtement pour son favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorsque ce ministre fut informé que le roi écoutoit ses ennemis, il s'avisa de lui écrire un billet, pour lui demander la permission de se démettre de son emploi, & de s'éloigner de la cour, puisqu'on lui faisoit l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de son ministere. Il s'imaginoit que cette lettre feroit un grand effet, croyant que le prince conservoit encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas con-

consentir à son éloignement ; mais toute la réponse que lui fit sa majesté, fut qu'elle lui accordoit la permission qu'il demandoit, & qu'il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit.

Ces paroles écrites de la main du roi furent un coup de tonnerre pour monseigneur, qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de constance, & me demanda ce que je ferois à sa place. Je prendrois, lui dis-je, aisément mon parti ; j'abandonnerois la cour, & j'irois à quelqu'une de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, repliqua mon maître, & je prétends bien aller finir ma carriere à Loëches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le monarque : je suis bien aise de lui remontrer, que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu, pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé ; mais qu'il n'a pas dépendu de moi de prevenir les tristes évenemens dont on me fait un crime ; n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote, qui, malgré tout ce qu'il peut faire, vit son vaisseau emporté par les vents & par les flots. Ce ministre se flattoit encore qu'en parlant au prince il pourroit rajuster les choses, & regagner le terrein qu'il avoit perdu ; mais il ne peut en avoir audience, & de plus on lui envoya demander la clef dont il se servoit pour entrer, quand il

il lui plaiſoit, dans l'appartement de ſa majeſté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'eſpérance pour lui, il ſe détermina tout de bon à la retraite. Il viſita ſes papiers, dont il brûla prudemment une grande quantité ; enſuite il nomma les officiers de ſa maiſon & les valets dont il vouloit être ſuivi, donna des ordres pour ſon départ, & en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être inſulté par la populace en ſortant du palais, il s'échappa de grand matin par la porte des cuiſines, monta dans un méchant caroſſe avec ſon confeſſeur & moi, & prit impunément la route de Loëches, village dont il étoit ſeigneur, & où la comteſſe ſon épouſe a fait bâtir un magnifique couvent de religieuſes de l'ordre de St. Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, & toutes les perſonnes de ſa ſuite y arriverent peu de tems après nous.

CHAPITRE X.

De l'inquiétude & des ſoins qui troublerent d'abord le répos du comte-duc, & de l'heureuſe tranquillité qui leur ſuccéda. Des occupations de ce miniſtre dans ſa retraite.

MADAME d'Olivarés laiſſa partir ſon mari pour Loëches, & demeura quelques jours après lui à la cour, dans le deſſein d'eſſayer

d'eſſayer ſi par ſes prieres & par ſes larmes elle ne pourroit pas le faire rappeller; mais elle eut beau ſe proſterner devant leurs majeſtés, le roi n'eut aucun égard à ſes remontrances, quoique préparées avec art; & la reine, qui la haiſſoit mortellement, vit avec plaiſir couler ſes pleurs. L'épouſe du miniſtre ne ſe rebuta point; elle s'humilia juſqu'à implorer les bons offices des dames de la reine: mais le fruit qu'elle recueillit de ſes baſſeſſes, fut de s'appercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Déſolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre ſon époux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place, qui ſous un regne tel que celui de Philippe IV. étoit peut-être la premiere de la monarchie.

Le rapport que cette dame fit de l'état où elle avoit laiſſé Madrid, redoubla le chagrin du comte-duc: Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le duc de Médina-Cœli, & les autres grands qui vous haiſſent, ne ceſſent de louer le roi de vous avoir ôté du miniſtere, & le peuple célèbre votre diſgrace avec une joie inſolente, comme ſi la fin des malheurs de l'état étoit attachée à celle de votre adminiſtration. Madame, lui dit mon maître, ſuivez mon exemple, devorez vos chagrins; il faut céder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avois cru, il eſt vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur juſqu'à la fin de ma vie: Illuſion ordinaire des miniſtres

& des

& des favoris, qui oublient que leur ſort dépend de leur ſouverain. Le duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé auſſi bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre, dont il étoit revêtu, fût un sûr garant de l'éternelle durée de ſon autorité ?

C'eſt de cette façon que le comte-duc exhortoit ſon épouſe à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation, qui ſe renouvelloit tous les jours par les dépêches qu'il reçevoit de don Henri, lequel étant demeuré à la cour pour obſerver ce qui s'y paſſeroit, avoit ſoin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune ſeigneur, auprès de qui il étoit encore, & avec qui je ne demeurois plus depuis ſon mariage avec dona Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étoient toutes remplies de fâcheuſes nouvelles, & malheureuſement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt il mandoit que les grands ne ſe contentoient pas de ſe réjouir publiquement de la retraite du comte-duc, qu'ils s'étoient tous réunis pour faire chaſſer ſes créatures des charges & des emplois qu'elles poſſédoient, & les faire remplacer par ſes ennemis. Une autre fois il écrivoit que don Louis de Haros commençoit d'entrer en faveur, & que ſuivant toutes les apparences, il alloit devenir premier miniſtre. De toutes les choſes chagrinantes que mon maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage, fut le changement qui

qui se fit dans la viceroyauté de Naples; que la cour, pour le mortifier seulement, ôta au duc de Médina de la Torrès, qu'il aimoit, pour la donner à l'Amirante de Castille, qu'il avoit toujours haï.

On peut dire que pendant trois mois monseigneur ne sentit dans la solitude que trouble & que chagrin; mais son confesseur, qui étoit un religieux de l'ordre de St. Dominique, & qui joignoit à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devoit plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la grace, le bonheur de détacher son esprit de la cour. Son excellence ne voulut plus sçavoir de nouvelles de Madrid, & n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarés, de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle étoit fondatrice, une consolation préparée par la Providence: Il y eut, parmi les religieuses, de Saintes filles, dont les discours pleins d'onction tournerent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon maître détournoit sa pensée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle maniere il regloit sa journée: Il passoit presque toute la matinée à entendre des messes dans l'église des religieuses; ensuite il revenoit dîner; après quoi il s'amusoit pendant deux heures à jouer à

toutes sortes de jeux avec moi & quelques-uns de ses plus affectionnés domestiques : puis il se retiroit ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demeuroit jusqu'au coucher du soleil ; alors il faisoit le tour de son jardin, ou bien il alloit en carrosse se promener aux environs de son château, accompagné tantôt de son confesseur & tantôt de moi.

Un jour que j'étois seul avec lui, & que j'admirois la sérénité qui brilloit sur son visage, je pris la liberté de lui dire : Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joie ; à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que votre excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déja tout accoutumé, me répondit-il ; & quoique je sois depuis long-tems dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce & paisible que je mene ici.

CHA-

CHAPITRE XI.

Le comte-duc devient tout-à-coup triſte & rêveur. Du ſujet étonnant de ſa triſteſſe, & de la ſuite fâcheuſe qu'elle eut.

MONSEIGNEUR, pour varier ſes occupations, s'amuſoit auſſi quelquefois à cultiver ſon jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaiſantant: Tu vois, Santillane, un miniſtre banni de la cour, devenu jardinier à Loëches. Monſeigneur, lui répondis-je ſur le même ton, je m'imagine voir Denis de Siracuſe maître d'école à Corinthe. Mon maître ſourit de ma réponſe, & ne me ſçut pas mauvais gré de la comparaiſon.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron, ſupérieur à ſa diſgrace, trouver des charmes dans une vie ſi différente de celle qu'il avoit toujours menée, lorſque nous nous apperçûmes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint ſombre, rêveur, & tomba dans une mélancolie profonde. Il ceſſa de jouer avec nous, & ne parut plus ſenſible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après ſon dîner dans ſon cabinet, où il demeuroit tout ſeul juſqu'au ſoir. Nous nous imaginions que ſa triſteſſe étoit cauſée par des retours de ſa

grandeur passée ; & dans cette opinion nous lâchions après lui le pere Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la mélancolie de monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvoit avoir une cause particuliere, qu'il ne vouloit pas dire ; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoins ; & l'ayant trouvé : Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect & d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître ? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paroissoit sur le visage de votre excellence ? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune ? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets ? Seriez-vous replongé dans cet abyme d'ennuis, d'où votre vertu vous avoit tiré ? Non, graces au ciel ! repartit le ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, & j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Hé ! pourquoi donc, lui repliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeller le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous allarme tous ? Qu'avez-vous, mon cher maître ? poursuivis-je en me jettant à

ses

ſes genoux; vous avez ſans doute un ſecret chagrin, qui vous devore: pouvez-vous en faire un myſtere à Santillane, dont vous connoiſſez la diſcretion, le zele & la fidélité? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance?

Tu la poſſedes toujours, me dit monſeigneur; mais je t'avouerai, que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le ſujet de la triſteſſe, où tu me vois enſeveli: cependant je ne puis tenir contre les inſtances d'un ſerviteur & d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine; ce n'eſt qu'au ſeul Santillane que je puis me réſoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je ſuis la proie d'une noire mélancolie, qui conſume peu-à-peu mes jours; je vois preſqu'à tout moment un ſpectre, qui ſe préſente devant moi ſous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même, que ce n'eſt qu'une illuſion, qu'un phantôme, qui n'a rien de réel, ſes apparitions continuelles me bleſſent la vue, & m'inquiétent. Si j'ai la tête aſſez forte pour être perſuadé qu'en voyant ce ſpectre je ne vois rien, je ſuis aſſez foible pour m'affliger de cette viſion. Voilà ce que tu m'as force de te dire, ajouta-t-il; juges à préſent ſi j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cauſe de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une choſe ſi extraordinaire, & qui ſuppoſoit un dérangement dans la machine. Monſeigneur, dis-je au miniſtre, cela ne vien-

droit il point du peu de nourriture que vous prenez ? car votre ſobriété eſt exceſſive. C'eſt ce que j'ai penſé d'abord, repondit-il, & pour éprouver ſi c'étoit à la diete que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire ; & tout cela eſt inutile, le phantôme ne diſparoît point. Il diſparoîtra, repris-je pour le conſoler ; & ſi votre excellence vouloit un peu ſe diſſiper en jouant encore avec ſes fideles ſerviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit gueres à ſe voir délivrée de ſes noirs vapeurs.

Peu de tems après cet entretien monſeigneur tomba malade ; & ſentant que l'affaire deviendroit ſérieuſe, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire ſon teſtament. Il fit venir auſſi trois fameux médecins, qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Auſſitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers ſe répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes & des gémiſſemens ; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces meſſieurs. Ils avoient amené avec eux un apoticquaire & un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laiſſerent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils ſe diſpoſerent à faire le leur. Comme ils étoient dans les principes du docteur Sangrado, dès la premiere conſultation ils ordonnerent ſaignées ſur ſaignées ; enſorte qu'au bout de ſix jours

jours ils réduisirent le comte-duc à l'extrémité, & le septieme ils le délivrerent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il regna dans le château de Loëches une vive & sincere douleur. Tous ses domestiques le pleurerent amerement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeller à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus cheri, & qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc.

CHAPITRE XII.

De ce qui se passa au château de Loëches après la mort du comte-duc; & du parti que prit Santillane.

LE ministre, ainsi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé sans pompe & sans éclat dans le monastere des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funerailles, madame d'Olivarés nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportionné

né à la place qu'il occupoit, & le moindre legs étoit de deux mille écus: le mien étoit le plus considérable de tous; monseigneur me laissoit dix mille pistoles pour marquer l'affection singuliere qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia pas les hôpitaux, & fonda des services annuels dans plusieurs couvens.

Madame d'Olivarés renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'intendant don Raimond Caporis, qui avoit ordre de les leur délivrer; mais je ne pus partir avec eux: une grosse fievre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce tems-là, le pere de St. Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux m'avoit pris en amitié; & s'intéressant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulois devenir. Je n'en sçais rien, lui répondis-je, mon révérend pere; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus: il y a des momens où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Momens précieux! s'écria le Dominicain: Seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter: Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier, de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple; de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, & d'y mourir sous l'habit de St. Dominique. Il y a bien des per-

perſonnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la diſpoſition où étoit mon eſprit, le conſeil du religieux ne me révolta point, & je répondis à ſa révérence, que je ferois ſur cela mes réflexions. Mais ayant conſulté là-deſſus Scipion, que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette penſée, qui lui parut une idée de malade. Fi donc, ſeigneur de Santillane! me dit-il, une ſemblable retraite peut-elle vous flatter? Votre château de Llyrias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en gouterez encore mieux les douceurs préſentement, que vous êtes dans un âge plus propre à vous laiſſer toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coſcolina n'eut pas de peine à me faire changer de ſentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes ſur le pere de St. Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon château; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Llyrias auſſitôt que je ſerai en état d'en reprendre le chemin: ce qui arriva bientôt; car n'ayant plus de fievre, je me ſentis en peu de tems aſſez fort pour exécuter cette réſolution. Nous nous rendîmes à Madrid, Scipion & moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaiſir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je ſçavois que preſque tous ſes habitans avoient en horreur la mémoire d'un miniſtre, dont je conſervois le plus tendre ſouvenir,

venir, je ne pouvois la regarder de bon œil : auſſi je n'y demeurai que cinq ou ſix jours, que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Llyrias. Pendant qu'il ſongeoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis auſſi les receveurs des commanderies ſur leſquelles j'avois des penſions ; je pris des arrangemens avec eux pour le payement : en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au fils de la Coſcolina s'il avoit pris congé de don Henri. Oui, me répondit-il, nous nous ſommes ſéparés ce matin tous deux à l'amiable : il m'a pourtant témoigné qu'il étoit faché que je le quittaſſe ; mais s'il étoit content de moi, je ne l'étois gueres de lui. Ce n'eſt point aſſez que le valet plaiſe au maître, il faut en même tems que le maître plaiſe au valet ; autrement ils ſont l'un & l'autre fort mal enſemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable figure ; il y eſt tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, & on ne l'appelle plus que fils de la Génoiſe. Jugez s'il eſt gracieux pour un garçon d'honneur de ſervir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'aurore, & nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre & dans quel équipage : Nous étions, mon confident & moi, dans une chaiſe tirée par deux

deux mules conduites par un poſtillon ; trois mulets chargés de nos hardes & de notre argent, & menés par deux palefreniers, nous ſuivoient immédiatement ; & deux grands laquais, choiſis par Scipion, venoient enſuite montés ſur deux mules, & armés juſqu'aux dents : les palefreniers de leur côté portoient des ſabres, & le poſtillon avoit deux bons piſtolets à l'arçon de ſa ſelle. Comme nous étions ſept hommes, dont il y en avoit ſix fort réſolus, je me mis gaiement en chemin, ſans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous paſſions, nos mulets faiſoient orgueilleuſement entendre leurs ſonnettes ; les payſans accouroient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paroiſſoit tout au moins celui d'un grand qui alloit prendre poſſeſſion d'une viceroyauté.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Gil Blas dans ſon château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine ſa filleule nubile, & de quelle dame il devint amoureux.

J'EMPLOYAI quinze jours à me rendre à Llyrias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées ; tout ce que je ſouhaitois, c'étoit d'y arriver heureuſement, & mon ſouhait

hait fut exaucé. La vue de mon château m'inſpira d'abord quelques penſées triſtes, en me rappellant le ſouvenir d'Antonia : mais je ſçus bientôt m'en diſtraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaiſir ; outre que vingt-deux ans, qui s'étoient écoulés depuis ſa mort, en avoient fort affoibli le ſentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix & ſa fille vinrent me ſaluer d'un air empreſſé ; enſuite le pere, la mere & la fille s'accablerent d'accolades avec des tranſports de joie qui me charmerent. Après tant d'embraſſemens, je dis, en regardant avec attention ma filleule, que je trouvai fort aimable : Eſt-il poſſible que ce ſoit là cette Séraphine que je laiſſai au berceau quand je partis de Llyrias ? Je ſuis ravi de la revoir ſi grande & ſi jolie ; il faut que nous ſongions à l'établir. Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougiſſant un peu de mes dernieres paroles, il n'y a qu'un inſtant que vous me voyez, & vous ſongez déja à vous défaire de moi ! Non, ma fille, lui repliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant : nous voulons un mari qui vous poſſede ſans qu'il vous enleve à vos parens, & qui vive, pour ainſi dire, avec nous.

Il s'en préſente un de cette eſpece, dit alors Béatrix : Un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la meſſe, dans la chapelle de ce hameau, & en eſt devenu amoureux.

reux. Il m'eſt venu voir, m'a déclaré ſa paſſion, & demandé mon aveu. Vous jugez bien quelle réponſe je lui ai faite. Quand vous auriez mon agrément, lui ai-je dit, vous n'en ſeriez pas plus avancé; Séraphine dépend de ſon pere & de ſon parrain, qui ſeuls peuvent diſpoſer d'elle: Tout ce que je puis pour vous, c'eſt de leur écrire pour les informer de votre recherche, qui fait honneur à ma fille. Effectivement, meſſieurs, pourſuivit-elle, c'eſt ce que j'allois inceſſamment vous mander; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reſte, dit Scipion, de quel caractere eſt cet *Hidalgo?* ne reſſemble-t-il pas à la plûpart de ſes pareils? n'eſt-il pas fier de ſa nobleſſe & inſolent avec les roturiers? Oh pour cela, non, répondit Béatrix; c'eſt un garçon d'une douceur & d'une politeſſe achevée, de bonne mine d'ailleurs, & qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un aſſez beau portrait de ce cavalier; comment s'appelle-t-il? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion: il n'y a pas long-tems qu'il a recueilli la ſucceſſion de ſon pere, & il vit dans ſon château éloigné d'ici d'une lieue avec une ſœur cadette qu'il a ſous ſa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme; c'eſt une des plus nobles du royaume de Valence. J'eſtime moins la nobleſſe, s'écria

Scipion, que les qualités du cœur & de l'eſprit ! & ce don Juan nous conviendra, ſi c'eſt un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine, en ſe mêlant à l'entretien ; les habitans de Llyrias qui le connoiſſent, en diſent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un ſouris ſon pere, qui les ayant ſaiſies auſſi-bien que moi, jugea que le galant ne déplaiſoit point à ſa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Llyrias, puiſque deux jours après nous le vîmes paroître au château. Il nous aborda de bonne grace ; & bien loin de démentir par ſa préſence ce que Béatrix nous avoit dit de lui, nous fit concevoir une haute opinion de ſon mérite. Il nous dit qu'en qualité de voiſin, il venoit nous féliciter ſur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieuſement qu'il nous fut poſſible, mais cette viſite ne fut que de pure civilité : elle ſe paſſa toute en complimens de part & d'autre ; & don Juan, ſans nous dire un mot de ſon amour pour Séraphine, ſe retira en nous priant ſeulement de lui permettre de nous revenir voir, & de profiter d'un voiſinage qu'il prévoyoit lui devoir être d'un grand agrément. Lorſqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous penſions de ce gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en ſa faveur, & qu'il nous ſembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès

Dès le jour ſuivant, je ſortis après le dîner avec le fils de la Coſcolina pour aller rendre la viſite que nous devions à don Juan. Nous prîmes la route de ſon château conduits par un guide, qui nous dit après trois quarts d'heure de chemin : Voici le château du ſeigneur don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes long-tems ſans l'appercevoir ; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit ſitué au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit un air antique & délabré, qui prouvoit moins l'opulence de ſon maître, que ſa nobleſſe. Néanmoins quand nous y fûmes entrés, nous trouvâmes la caducité du bâtiment compenſée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une ſalle bien ornée, où il nous préſenta une dame qu'il appella devant nous ſa ſœur Dorothée, & qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Elle étoit fort parée, comme une perſonne qui s'étant attendue à notre viſite, avoit envie de nous paroître aimable ; & s'offrant à ma vue avec tous ſes charmes, elle fit ſur moi la même impreſſion qu' Antonia, c'eſt-à-dire, que je fus troublé ; mais je cachai ſi bien mon trouble que Scipion même ne le remarqua pas. Notre converſation roula, comme celle du jour précédent, ſur le plaiſir mutuel que nous nous faiſions de nous voir

quelquefois, & de vivre enſemble en bons voiſins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, & nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer ſon amour ; nous étions bien aiſes de le voir venir là-deſſus. Pendant notre entretien je jettois ſouvent la vue ſur Dorothée, quoique j'affectaſſe de l'enviſager le moins qu'il m'étoit poſſible ; & toutes les fois que mes regards rencontroient les ſiens, c'étoit autant de traits nouveaux qu'elle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte juſtice à l'objet aimé, que ce n'étoit point une beauté parfaite : ſi elle avoit la peau d'une blancheur éblouiſſante & la bouche plus vermeille que la roſe, ſon nez étoit un peu trop long & ſes yeux trop petits : cependant le tout enſemble m'enchantoit.

Enfin, je ne ſortis point du château de Jutella comme j'y étois entré ; & m'en retournant à Llyrias l'eſprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc, mon maître, me dit Scipion, en me conſidérant d'un air étonné ; vous êtes bien occupé de la ſœur de don Juan ! Vous auroit-elle inſpiré de l'amour ? Oui, mon ami, lui répondis-je, & j'en rougis de honte : O ciel ! moi qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies perſonnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, ſans que je puiſſe m'en défendre ? Hé bien ! monſieur, reprit

le

le fils de la Coſcolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre ; vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuſe ardeur, & le tems n'a point aſſez flétri votre front pour vous ôter l'eſpérance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez don Juan, demandez-lui hardiment ſa ſœur : il ne peut la refuſer à un homme comme vous ; & d'ailleurs, s'il faut abſolument être gentilhomme pour épouſer Dorothée, ne l'êtes-vous pas ? Vous avez des lettres de nobleſſe, cela ſuffit pour votre poſtérité : lorſque le tems aura mis ſur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maiſons, après quatre ou cinq générations la race des Santillanes ſera des plus illuſtres.

CHAPITRE DERNIER.

Du double mariage qui fut fait à Llyrias, & qui finit enfin l'hiſtoire de Gil Blas de Santillane.

SCIPION m'encouragea par ce diſcours à me déclarer amant de Dorothée, ſans ſonger qu'il m'expoſoit à eſſuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne paruſſe pas avoir mon âge, & que je puſſe me donner dix bonnes années moins que je n'en avois, je ne laiſſois pas de me croire bien fondé à douter que je

plûs à une jeune beauté. Je pris pourtant la réſolution d'en riſquer la demande ſitôt que je verrois ſon frere, qui de ſon côté n'étant pas ſûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas ſans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin dans le tems que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Llyrias pour vous parler d'une affaire ſérieuſe. Je le fis paſſer dans mon cabinet, où d'abord entrant en matiere: Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le ſujet qui m'amene: J'aime Séraphine. Vous pouvez tout ſur ſon pere; je vous prie de me le rendre favorable; faites-moi obtenir l'objet de mon amour: que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je ſuive votre exemple, & qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du pere de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre ſœur.

A ces derniers mots don Juan laiſſa éclater une agréable ſurpriſe, dont je tirai un augure favorable. Seroit-il poſſible, s'écria-t-il enſuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur? Elle m'a charmé, lui dis-je, & je me croirai le plus heureux de tous les hommes, ſi ma recherche vous plaît à l'un & à l'autre. C'eſt de quoi vous devez être aſſuré, me repliqua-t-il; tout nobles que

nous

Vol. IV. p. 295.



A. Smith sc.

nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frere un roturier : je vous en estime davantage, vous montrez en cela votre bon esprit ; mais quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder votre sœur qu'à un noble, sçachez que j'ai de quoi contenter votre vanité : j'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du ministere ; & le roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'état, m'a gratifié des lettres de noblesse, que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir, où je les tenois humblement cachées, & je les présentai au gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il, en me les rendant, Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de sçavoir si les futures y consentiroient de bonne grace ; car don Juan & moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna au château de Jutella pour me proposer à sa sœur ; & moi j'assemblai Scipion, Béatrix & ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter, & Séraphine fit connoître par son

ſon ſilence qu'elle étoit du ſentiment de ſa mere. Pour le pere, il ne fut pas à la vérité d'une autre opinion; mais il témoigna quelqu'inquiétude ſur la dot qu'il faudroit, diſoit-il, donner à un gentilhomme dont le château avoit un ſi preſſant beſoin de réparation. Je fermai la bouche à Scipion, en lui diſant que cela me regardoit, & que je faiſois préſent à ma filleule de quatre mille piſtoles pour payer ſa dot.

Je revis don Juan dès le ſoir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveilles; je ſouhaite que les miennes ne ſoient pas dans un plus mauvais état. Elles vont auſſi le mieux du monde, me répondit-il; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le conſentement de Dorothée; votre perſonne lui revient, & vos manieres lui plaiſent. Vous appréhendiez de n'être pas de ſon goût, & elle craint avec plus de raiſon que n'ayant à vous offrir que ſon cœur & ſa main... Que voudrois-je de plus? interrompis-je tout tranſporté de joie; puiſque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier ſon ſort au mien, c'eſt tout ce que je demande: je ſuis aſſez riche pour l'épouſer ſans dot, & ſa ſeule poſſeſſion comblera tous mes vœux.

Don Juan & moi, fort ſatisfaits d'avoir heureuſement amené les choſes juſques-là, nous reſolûmes, pour hâter nos nôces, d'en ſupprimer les cérémonies ſuperflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parens de Séraphine;

phine; & après qu'ils furent convenus des conditions du mariage; il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paroître agréable à cette dame, me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuſter, à m'adoniſer; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma perſonne. Pour un adoleſcent qui ſe prépare à voir ſa maîtreſſe, ce n'eſt qu'un plaiſir; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'eſt une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritois: je revis la ſœur de don Juan, & j'en fus regardé d'un œil ſi favorable, que je m'imaginai valoir encore quelque choſe. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractere de ſon eſprit, & je jugeai qu'avec de bonnes façons & beaucoup de complaiſance, je deviendrois un époux cheri. Plein d'une ſi douce eſpérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contract de mariage; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Llyrias, & nous maria don Juan & moi à nos maîtreſſes.

Je fis donc allumer pour la ſeconde fois le flambeau de l'Hymenée, & je n'eus pas ſujet de m'en repentir. Dorothée en femme vertueuſe ſe fit un plaiſir de ſon devoir; & ſenſible au ſoin que je prenois d'aller au devant de ſes déſirs, elle s'attacha bientôt à moi, comme ſi j'euſſe été jeune. D'une autre part, don

don Juan & ma filleule s'enflammerent d'une ardeur mutuelle ; & ce qu'il y a de ſingulier, les deux belles ſœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive & la plus ſincere amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frere tant de bonnes qualités, que je me ſentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin l'union qui regnoit entre nous étoit telle, que le ſoir, lorſqu'il falloit nous quitter pour nous raſſembler le lendemain, cette ſéparation ne ſe faiſoit pas ſans peine ; ce qui fut cauſe que des deux familles nous réſolûmes de n'en faire qu'une, qui demeureroit tantôt au château de Llyrias, & tantôt à celui de Jutella, auquel pour cet effet on fit de grandes réparations, des piſtoles de ſon excellence.

Il y a déja trois ans, ami lecteur, que je mene une vie délicieuſe avec des perſonnes ſi cheres. Pour comble de ſatisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfans, dont l'éducation va devenir l'amuſement de mes vieux jours, & dont je crois pieuſement être le pere.

FIN du DOUZIEME & DERNIER LIVRE.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de monſeigneur le garde des ſçeaux, *le quatrieme tome de l'hiſtoire de Gil Blas de Santillane, par M.* LE SAGE; & je crois qu'étant donné au Public, il ſoutiendra toute la réputation que l'auteur s'eſt acquiſe par les trois premiers tomes. Fait à Paris, le 29 Octobre 1738.

DANCHET.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce quatrieme volume.

LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE I. *GIL Blas part pour les Asturies; il passe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado son ancien maître; il rencontre par hazard le seigneur Manuel Ordognez administrateur de l'hôpital.* Page 1

CHAP. II. *Gil Blas continue son voyage & arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parens. Mort de son pere. Suites de cette mort.* 13

CHAP. III. *Gil Blas prend la route du royaume de Valence & arrive enfin à Llyrias; description de son château, comment il y fut reçu, & quelles gens il y trouva.* 24

CHAP. IV. *Il part pour Valence & va voir les seigneurs de Leyva; de l'entretien qu'il eut*

avec eux & du bon accueil que lui fit Séraphine. 32

CHAP. V. *Gil Blas va à la comédie où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la piece. Génie du public de Valence.* 39

CHAP. VI. *Gil Blas en se promenant dans les rues de Valence rencontre un religieux qu'il croit reconnoître; quel homme c'étoit que ce religieux.* 44

CHAP. VII. *Gil Blas retourne à son château de Llyrias; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit & de la réforme qu'ils firent dans leur domestique.* 53

CHAP. VIII. *Des amours de Gil Blas & de la belle Antonia.* 58

CHAP. IX. *Noces de Gil Blas & de la belle Antonia; de quelle façon elles se firent; quelles personnes y assisterent & de quelles rejouissances elles furent suivies.* 66

CHAP. X. *Suites du mariage de Gil Blas & de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion.* 74

CHAP. XI. *Suite de l'histoire de Scipion.* 108

CHAP. XII. *Fin de l'histoire de Scipion.* 124

LIVRE

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE I. *De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste accident qui la troubla : Des changemens qui arriverent à la cour & qui furent cause que Santillane y retourna.* 150

CHAP. II. *Gil Blas se rend à Madrid ; il paroit à la cour. Le roi le reconnoit & le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.* 157

CHAP. III. *De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la cour, & du service important que Joseph Navarro lui rendit.* 164

CHAP. IV. *Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès.* 168

CHAP. V. *De l'entretien que Gil Blas eut avec Navarro, & de la premiere occupation que le Comte lui donna.* 171

CHAP. VI. *De l'usage que Gil Blas fit de ses trois cens pistoles & des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.* 178

CHAP. VII. *Par quel hazard, dans quel endroit & dans quel état Gil Blas retrouva Fabrice & de l'entretien qu'ils eurent ensemble.* 184

CHAP. VIII. *Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid, & de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.* 190

CHAP. IX. *Comment & à qui le Comte-Duc maria sa fille unique, & des fruits amers que ce mariage produisit.* 194

CHAP. X. *Gil Blas rencontre par hazard le poëte Nugnez, qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du prince. Du malheureux succès de cette piece & du bonheur étonnant dont il fut suivi.* 198

CHAP. XI. *Santillane fait donner un emploi à Scipion qui part pour la Nouvelle Espagne.* 203

CHAP. XII. *Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas & de la joie qui la suivit.* 206

CHAP. XIII. *Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos & don André de Tordésillas. Où ils allerent tous trois. Fin de l'histoire de don Gaston & de dona Helene de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordésillas.* 212

CHAP. XIV. *Santillane va chez le poëte Nugnez. Quelles personnes il y trouva & quels discours y furent tenus.* 222

LIVRE

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE I. *GIL Blas eſt envoyé par le miniſtre à Tolede. Du motif & du ſuccès de ſon voyage.* 227

CHAP. II. *Santillane rend compte de ſa commiſſion au miniſtre, qui le charge du ſoin de faire venir Lucrece à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, & de ſon début à la cour.* 240

CHAP. III. *Lucrece fait grand bruit à la cour & joue devant le roi, qui en devient amoureux. Suites de cet amour.* 244

CHAP. IV. *Du nouvel emploi que donna le miniſtre à Santillane.* 251

CHAP. V. *Le fils de la Génoiſe eſt reconnu par acte autentique & nommé D. Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maiſon de ce jeune ſeigneur, & lui donne toutes ſortes de maîtres.* 255

CHAP. VI. *Scipion revient de la Nouvelle Eſpagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune ſeigneur: Des honneurs qu'on lui fit, & à quelle dame le Comte-Duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.* 259

CHAP. VII. *Gil Blas rencontre encore Fabrice par hazard. De la derniere converſation qu'ils eurent enſemble, & de l'avis important que Nugnez donna à Santillane.* 263

CHAP.

CHAP. VIII. *Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le roi fit à Saragoſſe.* 267

CHAP. IX. *De la révolution de Portugal, & de la diſgrace du Comte-Duc.* 271

CHAP. X. *De l'inquiétude & des ſoins qui troublerent d'abord le repos du Comte-Duc, & de l'heureuſe tranquillité qui leur ſuccéda. Des occupations de ce miniſtre dans ſa retraite.* 274

CHAP. XI. *Le Comte-Duc devient tout-à-coup triſte & réveur. Du ſujet étonnant de ſa triſteſſe, & de la ſuite fâcheuſe qu'elle eut.* 279

CHAP. XII. *De ce qui ſe paſſa au château de Loëches après la mort du Comte-Duc; & du parti que prit Santillane.* 283

CHAP. XIII. *Du retour de Gil Blas dans ſon château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine ſa filleule, nubile, & de quelle dame il devint amoureux.* 287

CHAP. dernier. *Du double mariage qui fut fait à Llyrias, et qui finit enfin l'hiſtoire de Gil Blas de Santillane.* 293

Fin de la table des chapitres.